



*SOCIETE DES AMIS DE*

*Marcel Proust*

*ET DES AMIS DE COMBRAY*

*INSTITUT MARCEL PROUST INTERNATIONAL*

# **CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS**

## **2020**

-

### **dossier du jury**

**2 avril 2020**

## Table des matières

Règlement du concours .....	4
Remarques générales .....	8
Catégorie amateur .....	9
Pastiche n°2 – « Nom de pays : Catalogne » .....	10
Pastiche n°3 – Les roses d’hiver ont fleuries .....	12
Pastiche n°4 – Un petit coin de paradis (à la manière de Proust) .....	15
Pastiche n°5 – Au fond d’un tiroir .....	18
Pastiche n°6 – Reflets et mélanges .....	21
Pastiche n°7 – La Prisonnière revisitée .....	24
Pastiche n°8 – La bille de terre cuite .....	26
Pastiche n°9 – Pays de vaches : les vaches .....	29
Pastiche n°10 – Grâce à Fortuny .....	32
Pastiche n°11 – Pastichiellement .....	35
Pastiche n°12 – Oriane germanique .....	39
Pastiche n°13 – Loin des plaisirs de Brexit .....	42
Pastiche n°14 – L’affaire Lemoine vue par Proust .....	44
Pastiche n°15 – Respirer de concert .....	47
Pastiche n°16 – Ernestine de Guermantes .....	49
Pastiche n°17 – À l’ombre de la guerre .....	52
Pastiche n°18 – Le cas Sherbatoff 2.0 .....	55
Pastiche n°20 – Sans titre .....	58
Pastiche n°22 – Les déplaisirs de nos jours .....	61
Pastiche n°23 – Le pays de la Crouce .....	64
Pastiche n°24 – Reflet matinal .....	67
Pastiche n°25 – Un architecte aventuré chez les Verdurin .....	70
Pastiche n°26 – Retour à Gardate .....	73
Pastiche n°27 – Bouteille à la mer .....	76
Pastiche n°29 – Mademoiselle .....	79
Pastiche n°30 – Guère Mante, éternellement Proust .....	82
Pastiche n°31 – Une étrange séquestration .....	85
Pastiche n°32 – Lettre de Marcel Proust inédite retrouvée dans le bureau de dame de Louisa de Mornand .....	88
Pastiche n°33 – L’imprévisible photographie de maman .....	91
Pastiche n°34 – A R Ô M E S .....	93

Pastiche n°35 – La Grippe de Shangaï .....	96
Pastiche n°36 – Trois pas, une odeur .....	99
Pastiche n°37 – L’appel de l’opéra .....	102
Pastiche n°38 – Feu le divin marquis.....	105
Pastiche n°39 – Le pari d’Arsène Lupin .....	108
Pastiche n°40 – En confinement.....	111
Pastiche n°41 – En confinement.....	114
Pastiche n°42 – À cette époque de ma vie.....	117
Pastiche n°43 – Laisser fleurir le printemps.....	120
Pastiche n°44 – Dorgelès Disparu.....	123
Pastiche n°45 – Karolina Yeletskaïa .....	126
Pastiche n°46 – Le swing retrouvé .....	129
Pastiche n°47 – La vue du nord .....	132
<b>Catégorie Professionnelle.....</b>	<b>135</b>
Pastiche n°1 – Itinéraire d’une grenouille.....	136
Pastiche n°2 – L’air de la calomnie .....	140
Pastiche n°3 – Le temps volé .....	144
Pastiche n°4 – Un mercredi artistique .....	149
Pastiche n°5 – Le Berlingot Guermantes.....	152
<b>Catégorie Scolaire .....</b>	<b>156</b>
Pastiche n°1 - Une échappée musicale .....	157
<b>Pastiches disqualifiés.....</b>	<b>159</b>
Pastiche n°1 – Proust 42 .....	160
Pastiche n°19 – Le Confinement de Madame Verdurin .....	169
Pastiche n°21 – Pr xx (alias Pr Cottard) : A la recherche du temps perdu .....	172
Pastiche n°28 – Chapitre X (L’affaire Lemoine) UNE INCROYABLE ÉVASION par M. Proust .....	178
Pastiche n°2 - Un meurtre pas comme les autres.....	181

## Règlement du concours

### Article 1 : Organisateur

Afin de rappeler le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu<sup>1</sup>, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges. Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*).

### Article 2 : Concurrents

Le concours est ouvert dans trois catégories : catégorie professionnelle, catégorie amateur et catégorie scolaire. Pour chaque concurrent, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un concurrent venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

- La catégorie professionnelle est ouverte à toutes les personnes ayant déjà publié une œuvre littéraire (sauf à compte d'auteur).
- La catégorie amateur est ouverte à toutes les personnes n'ayant jamais publié d'œuvre littéraire (sauf à compte d'auteur).
- La catégorie scolaire est ouverte à toutes les classes de l'enseignement secondaire, public ou privé. La participation se fait collectivement, au nom de la classe.

Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir.

### Article 3 : Forme et nature

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises :

- entre 4 500 et 10 000 signes pour la catégorie professionnelle ;
- entre 2 500 et 5 000 signes pour la catégorie amateur ;
- entre 1 500 et 3 000 signes pour la catégorie scolaire.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc) ou Open Office (.odt) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;

- afin de fêter, en 2020, le 100e anniversaire de la publication du *Côté de Guermantes I*, troisième tome de la *Recherche*, le pastiche devra comporter le mot *Guermantes* ; son acception peut naturellement différer de celle que Proust lui conférait dans son œuvre.

#### **Article 4 : Modalités de participation**

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2020 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)

Du seul fait de leur participation, les concurrents garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au **mardi 31 mars 2020, à minuit, heure de Paris**.

#### **Article 5 : Processus de sélection**

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust se réunira pour décerner trois prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de concurrents.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire, présence du mot *Guermantes* dans le texte.

#### **Article 6 : Prix**

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1er prix : 400 €
- 2e prix : 300 €
- 3e prix : 200 €

Les résultats seront annoncés le samedi 16 mai 2020.

Chaque prix sera décerné sous la forme d'un chèque bancaire libellé en euros ; les prix ne pourront pas être réclamés sous une autre forme.

Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

#### **Article 7 : Protection de vos données personnelles**

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Vos données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- vous confirmer la prise en compte de votre dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- vous informer, le cas échéant, de la sélection de votre texte par le jury ;
- vous informer de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;

- vous adresser votre prix à votre adresse personnelle, dans l'éventualité où vous ne seriez pas en mesure de le recevoir en main propre.

Vos informations personnelles sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- vous exercez votre droit de suppression des données vous concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, nous mettons en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité de vos données personnelles, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés.

L'accès à vos données personnelles est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers à vos données personnelles sans votre consentement préalable, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de vos données ou encore de limitation du traitement. Vous pouvez également, pour des motifs légitimes, vous opposer au traitement des données vous concernant.

Vous pouvez, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer vos droits en contactant [concourspastiches@amisdeproust.fr](mailto:concourspastiches@amisdeproust.fr)

Pour toute information complémentaire ou réclamation, vous pouvez contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur [www.cnil.fr](http://www.cnil.fr)).

### **Article 8 : Autorisations et responsabilités**

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des Amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr) ;
- dans les médias (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des Amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

**Article 9 : Respect du règlement**

La participation à ce concours implique le plein accord des concurrents à l'acceptation du présent règlement et aux décisions concernant tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

## Remarques générales

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.
- **Cinq pastiches ont été immédiatement disqualifiés, deux parce qu'ils dépassaient de plus de 20% la limite haute du nombre de signes, trois parce qu'ils ne citaient pas le nom Guermantes.** Le jury statuera ultérieurement sur le cas des pastiches qui dépassent de moins de 20% la limite haute.



Catégorie amateur

**Pastiche n°2**

-

**« Noms de pays : Catalogne »**

2 787 signes

2019\_09\_21\_17\_28\_46\_pastiche.odt

Longtemps, je me suis demandé si, par un hasard de la vie qui nous fait naître à un endroit particulier mais tellement aléatoire, m'étant alors éveillé pour la première fois loin de la rue La Fontaine, bien au Sud, à Perpignan, le Clos-Banet comme berceau, et tante Léonie (ne pouvant me soustraire à l'idée de naître dans une autre famille) nous accueillant à Combreix, pendant méditerranéen du Combray imaginé, c'est en me promenant dans les allées du square Bir-Hakeim, lors d'un anachronisme littéraire, que j'aurais croisé et commencé à fréquenter une sorte de Gilberte avant d'apprendre à mes dépens que ma santé fragile nécessitait une retraite au calme et de découvrir l'ascension tortueuse du petit train jaune que nous aurions pris à la charmante gare de Villefranche-de-Conflent jusqu'à Odeillo, puis après un court trajet en voiture, nous nous serions installés pour la saison au Grand Hôtel de Bécharre, car j'aurais pu imaginer le nom d'un village de montagne ; Bécharre méritant tout autant que Balbec le titre de « la plus antique ossature géologique de notre sol », il ne m'aurait pas fallu plus d'une insomnie pour relater une rencontre avec un autre Saint-Loup, que j'aurais retrouvé, alors en garnison à Mont-Louis, village fortifié qui surplombe la Têt, pour l'entendre me parler de stratégie militaire ; j'aurais pu rencontrer, lors des douces promenades au Pla des Aveillans, une Albertine qui aurait provoqué en moi un désir, un enchantement mais aussi une fascination parfois malsaine, après quoi, de retour chez nous, bien protégé par la bienveillance de ma chère maman, j'aurais commencé à fréquenter des cousins des Guermantes, lointains descendants des Rois de Majorque, qu'ici on prononce « guermantesse », un peu comme, au-delà des Albères, on prononce Cervantes, j'aurais été ému aux larmes devant l'interprétation lyrique d'une œuvre de rumba flamenca remplaçant dans mon cœur la beauté enivrante de la sonate de Vinteuil, que je n'aurais donc peut-être jamais imaginée, passant des soirées mondaines à débattre avec Charlusse, baron du cru à l'accent catalan haut perché, de la pertinence du chant gitan, des sculptures plantureuses d'Alistair de Molli, puis le laissant s'abandonner à ses errances perverses, je serais rentré chez moi ; perdant mon tendre amour à cause peut-être de ma jalousie malade, j'aurais parcouru Perpignan à la recherche de cette Albertine méridionale qui m'aurait fui, allant même jusqu'au Perthus pour la retrouver, puis rentrant dans la nuit, j'aurais pu demander à Francesca qu'elle me cuisine une sole « à la plancha », avant de me replonger jusqu'à l'aube dans mes souvenirs, si donc, j'avais vécu en Catalogne, la réminiscence provoquée par la madeleine serait-elle venue d'une rousquille ?

**Pastiche n°3**

-

**Les roses d'hiver ont fleuries**

5 000 signes

2019\_11\_06\_18\_38\_09\_lesrosesdhiverontfleurieslxrz.docx

«*Kraków Główny ostatnia stacja !*», fin du voyage.

Non que j'en fusse pleinement conscient compte tenu de la torpeur qui était la mienne, résultante d'un état d'hébétude qui me distinguait depuis un temps que je ne saurais estimer et face auquel je n'avais opposé que fort peu de résistance sombrant par la même dans un demi sommeil réparateur dont je venais d'être tiré, à l'instar d'une jeune fille qui en proie à un chagrin d'amour, ne souhaitant plus souffrir, jurerait qu'on ne l'y reprendra plus et verrait son jardin de sentiments, en friche, semé par Cupidon décochant sa flèche, dispersant ainsi les semences d'où fleurirait inopinément une nouvelle passion.

Un murmure imperceptible mêlé à une agitation certaine de ceux qui avaient été mes compagnons d'un jour fit qu'à l'instant où mon esprit s'accorda de nouveau à mes perceptions je n'éprouvai aucun doute : j'avais atteint ma destination.

Je ne m'attardai nullement en ce lieu singulier que compose une gare, je n'y étais pas attendu.

Simple porte d'entrée ou de sortie pour les uns, point de rendez-vous ou d'observation des mœurs pour les autres, le cœur de nos cités se voyait ainsi, au rythme de ces flux et reflux successifs de passants ou d'habitues, affublé d'une sorte de fonction vitale et régulatrice qui si tant est qu'on puisse définir l'âme d'un lieu assurait l'équilibre des caractères et des comportements qui le compose.

Brisez cette harmonie et vous obtiendrez des villes qui n'en sont plus, cités dortoirs, universitaires ou encore livrées aux hordes de touristes qui pour ces derniers, viendraient immanquablement à bout de nos plus belles réalisations telle une Venise à l'agonie dont on ne sait plus trop penser si l'inexorabilité de son naufrage dans les profondeurs de la terre est imputable à la montée progressive de l'Adriatique ou bien au nombre toujours plus grand de bipèdes charriés par sa lagune. Cracovie n'échappait pas à ce désastre et cumulait même les fléaux.

A la fois estudiantine et touristique, celle qui fut un temps capitale de la Pologne, miraculeusement épargnée par les ruines inhérentes à la seconde guerre mondiale, celle qui rassemble en son sein les principaux styles architecturaux des églises occidentales, gothique, baroque et renaissance et qui si peu détentrice de la moindre once d'égoïsme fit don de son archevêque à la ville et au monde, urbi et orbi, présentait des signes qui ne trompent guère, ce qui lui valait dès lors de se voir figurer sur la liste des destinations continentales à ne pas manquer sous peine d'être taxé de ringardise.

Je n'étais pas étudiant et moins encore villégiateur ou alors d'un genre particulier.

Ma présence ne devait rien au hasard et si la colline du Wawel surplombant la Vistule avait, selon la légende, constitué l'antre d'un dragon mangeur d'hommes, j'avais l'espoir secret tel Krakus le brave terrassant la bête, d'affronter à mon tour de bien funestes démons et d'en venir à bout.

Pour nombre d'autochtones le souffle destructeur de la Shoah ayant balayé l'Europe et emporté avec lui quantité des miens, évoquait celui exhalant de la gueule encore fumante du saurien chimérique que beaucoup pensait à tort, définitivement anéanti.

C'est que du vaste champ de ruines que formait désormais ce qui fût le camp de Płaszów surgissaient des ombres sibyllines assurant à la ville une présence et un lien temporel avec le passé.

Semblable à une ride sur un visage les vestiges sont une mémoire vivante et témoignent des expériences de l'Histoire qui, mêlées aux souvenirs, parviennent à créer en chacun, puisant aux confins de sa pensée, de son imagination et de ses perceptions propres, une forme de géographie des sentiments.

Soumis aux lois qui font que l'étroitesse d'une rue se montre aussi néfaste pour le corps que déprimante pour l'esprit, j'explorai donc ce territoire muni de cette canne sur laquelle je m'appuyai et qui cette année, pour la première fois, m'aiderait à affronter les trottoirs glissants de l'hiver : c'était celle de mon père.

La puissance évocatrice de ce modeste morceau de bois mais ô combien sublimé par les circonstances, faisait en sorte que de ma psyché pu jaillir, enfouie sous les strates obscures et refroidies d'une conscience lointaine qui ne demandait par l'entremise d'un quelconque faisceau de lumière parcourant nos diverses incarnations qu'à prendre forme et se rendre sensible, toute une société, théâtre d'une enfance sacrifiée, et si le temps semblait avoir accompli son œuvre destructrice, l'éventualité qu'il ne fut qu'une construction de l'esprit et qu'alors existât possiblement un prodigieux moyen de renverser l'ordre des choses s'imposa à moi.

Aussi, inspiré des édifices consacrés m'entourant et de l'image de cette rose 'Guermantes' bravant la désolation et que j'avais aperçu, je décidai de bâtir à mon tour mais avec des mots, la création me semblant constituer la seule arme apte à défaire cet adversaire mortifère, non une église de plus mais bien une forme de cathédrale.

**Pastiche n°4**

-

**Un petit coin de paradis (à la manière de Proust)**

**5 715 signes**

2020\_02\_11\_11\_40\_54\_unpetitcoindeparadis.docx

...percevons (Je poussais fermement mais distraitement, tout au moins le pensais-je, lorsqu'une sensation délicieuse, se faufilant insidieusement par mes parties les plus intimes et au-delà, jusqu'à cette région inexplorée du paléo-cortex dont j'avais eu la prescience à Aubervilliers et puis à Pont-Audemer, lorsque le désir, précisément, d'appréhender non plus de façon hasardeuse et comme épidermique, mais d'aller les rejoindre là-même où elles semblaient devoir être enterrées irrémédiablement, m'eut amené à larguer les amarres que chacun de nous porte au fin fond de lui-même et lesquelles m'empêchent de s'élancer autrement que par le rêve dans ces régions où, comme eût dit Bergotte, le salut n'est point à attendre du corps mais, bien au contraire – et par un paradoxe que l'opinion publique, pourtant si conformiste d'ordinaire, récuse – si pareil à ces industries chimiques grâce auxquelles sont débités en grandes quantités des corps qui ne se rencontrent en tous cas dans la nature que d'une façon accidentelle, on eusse eût la malchance, ou tout au moins, le manque de chance, de glisser dessus, quelque que fût le bonheur promis à l'heureux élu ( qui, inconscient, bien souvent de cette félicité, loin de chercher à la faire partager aux siens, se répand naïvement en clameurs lesquelles sont elles-mêmes comme une souillure à la face du ciel ), d'un coup puis de deux susciterent l'écho, comme le pressentiment à rebours – car la mémoire, comme ces cimenteries, d'origine peut-être musulmane, dont on a bercé notre enfance à Guermandes, opère dans le reflux tout autant que dans le flux du temps – des coups que frappaient Maman et parfois, lorsque celle-ci était occupée à s'apprêter pour complaire à un inconnu que je voyais alternativement et par une perversion de mon imagination, stimulée alors non pas par la recherche d'une vérité, c'est-à-dire d'une image sans ces jaunissements et écorniflures qui ternissent tellement les ouvrages qu'avec la méticulosité d'un orfèvre et la maniaquerie d'un « collector » nous avons rangés, ou plutôt arrangés sur les rayons de notre bibliothèque, comme ce diable qui – suscité par la jalousie que j'éprouvais alors –, m'étais apparu en songe, possédé de l'ignoble vice dont, de par mon éducation et, dirait Cottard, la nature de mes « gènes », je suis exempt, trônant sur les vitraux de la cathédrales d'Évry, ou bien comme mon père, par Françoise – et qui paraissaient surgir du tréfonds de ma mémoire pour s'épanouir à ma conscience telles des fleurs dont la fragrance sur l'i-pod immatériel que tel un oreiller murmurant nous emportons dans ce songe éveillé que les philosophes, en leur langage abscons, amphigourique et chantourné, intitulent « la vie », nous hante encore alors que, mortelles comme hélas ! nous le sommes presque tous, elles sont venues effacer, telles des fées annonciatrices d'ineffables bonheurs, où que nous allions, l'empreinte si fragile du remords qui, quelles que précautions, oratoires ou phoniques que l'on prise, viennent frapper de plus en plus lourdement à la porte de notre inconscient auquel elles sont comme la promesse d'un monde où jamais elles ne s'effeuilleront telles ces ignobles créatures qui, faute d'âme peut-être, en sont réduites à vendre leurs formes voluptueuses à ceux qu'avec un soupçon d'ironie sans doute compte tenu de l'aveuglement qu'ils manifestent devant les spectacles les plus exaltants de la vie, on



qualifie de « voyeurs », ni ne perdront leurs pétales, larmes diaphanes que la rosée du cœur n'aura pu subtiliser aux âpres rayons du soleil déclinant comme, nous l'assurent les savants, pour dix milliards d'années encore, et c'est assurément sous le coup de cette appréhension que mon cœur se mit à battre la chamade à telle enseigne que non seulement mon derme dans la partie la plus charnue en perçut l'effet mais qu'il parut même à mon système acoustique que, de fait, se manifestaient à lui des heurts assourdissants, qui cependant, tels un pétard mouillé, se trouvaient comme étouffés par une délicieuse effluve irisée qui me transporta sous les jupons de fine soie noire qu'on eusse dite spécialement brodée par les dentellières de Bruges et où je trouvais refuge, comme dans un cabinet de curiosités, voire un coin de Paradis que le serpent eut à jamais cessé de hanter, lorsque le monde alentour m'aveuglait de sa mesquine évidence et que je trouvais appui comme sur deux colonnes qui se résolvaient en un fût qui incarnait pour moi une indicible félicité sur ses membres inférieurs érodés, taraudés, sculptés par le travail des jours et des nuits et qui, précisément de ce fait, avaient pour moi une grâce que dans mes nuits d'insomnie je m'applique, en vain hélas ! à ressusciter, tout comme autrefois le « prête-tige » (le prestige) comme aurait dit Françoise de son nom, avant que le « daron » de Charlus et tout ce qui compte à Barbès-Rochechouart ne m'importunasse pour que j'allasse à ses soirées, marquant bien par là l'irréductibilité de son snobisme et malgré que ( ou « à cause que », dans le jargon du Directeur du Grand Hôtel de Pont-Audemer ) je le susse, je perçus alors, prononcés par une voix de rogomme d'une indicible vulgarité, et que ni Madame Singh, lorsque je causais avec elle à la Goutte d'Or entre onze heures et quart et des myriades d'inconnus, ni même Bloch lorsque, auréolé de son titre de « normalien », il « courait la gueuse » à la manière du véloce fils de Pélée, pour reprendre une de ses expressions favorites, n'eussent pu entendre sans un frémissement propre à les ramener à de plus prosaïques considérations, ces mots :

« Sortez ! Ça fait 2 heures que vous êtes là-dedans ! » ) la pression...

**Pastiche n°5**

-

**Au fond d'un tiroir**

4 874 signes

2020\_02\_11\_20\_30\_53\_aufondduntiroir.doc

Autant la soudaine reviviscence d'un pan de notre vie dont nous avons perdu tout souvenir mais qui, aussitôt rappelé à notre mémoire, s'insère harmonieusement à la trame, réelle ou rêvée, de notre existence, nous procure un sentiment de triomphe (ainsi qu'au conservateur de musée une relique récemment exhumée qui parachève une collection d'objets de même facture), autant nous coûte-t-il d'être mis en demeure de reconnaître comme nôtres des actes et des propos que d'irréfragables preuves nous forcent à attribuer à notre moi passé alors que rien n'y porte l'empreinte de celui que nous croyons être ou avoir été.

Jamais je n'en fis mieux l'expérience qu'un jour de désœuvrement où, arpentant cette jungle domestique – inhospitalière et touffue – qu'est le grenier d'une vieille demeure, je m'approchai d'un buffet dont le tiroir céda en grinçant, comme réticent à me livrer son contenu. En m'avisant que les feuilles jaunies qui s'échappèrent pêle-mêle étaient couvertes de lignes dont le tracé m'était aussi familier (car il s'agissait de toute évidence de mon écriture) que la substance du texte, naïve et affectée, me semblait étrangère, je ne fus pas moins frappé de stupeur que ne l'eût été la victime d'une contrefaçon mise face à face avec le travail virtuose d'un faussaire ayant imité à la perfection sa graphie pour lui extorquer quelque somme d'argent ou le brouiller avec sa maîtresse. Mais à mesure qu'une ressemblance se faisait jour entre les tournures maladroites que j'avais sous les yeux et des afféteries de style que je me rappelais confusément avoir un jour goûtées (ainsi qu'on garde, au réveil, l'ébauche d'un rêve déplaisant où l'on s'était couvert de honte), je me vis contraint de me supposer l'auteur de ces pages que je désavouais pourtant de tout mon être, comme un organisme rebelle, dans ces opérations chirurgicales dont aimait à me parler Cottard, rejette le corps étranger qu'on entreprend de greffer sur lui.

Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de ces feuilles qui me perçaient pourtant davantage le cœur que les lettres de rupture les plus déchirantes, tant il est vrai que la seule chose qui nous est plus insoutenable que la perte d'un être cher, c'est la dépossession de soi. Je compris ce jour-là quelle erreur avait été la mienne chaque fois que, lisant dans le journal que quelque érudit avait publié les juvenilia d'un écrivain que j'aimais, j'avais tressailli d'aise (tel l'enfant qui apprend que la maison familiale qu'il s'imaginait connaître « sur le bout des ongles », selon l'expression de Françoise, comportait une pièce ignorée de tous) au lieu de me demander si l'auteur de cet inédit n'eût pas été aussi atterré de le savoir exposé aux côtés de ses œuvres maîtresses dans les rayonnages d'une librairie, qu'un pianiste de renom d'entendre son public réclamer qu'il exécute des gammes après avoir interprété avec brio une sonate de Beethoven.

Je ne pouvais concevoir que ma graphie eût si peu changé alors que mes idées s'étaient du tout au tout métamorphosées, comme si la fragile armature que composaient ces f, ces g et ces s si reconnaissables à leurs boucles et à leurs jambages s'était maintenue pour supporter des édifices d'allure toute différente. Quelle dérision surtout de voir le jeune homme que j'avais été proclamer

des opinions que j'eusse juré n'avoir jamais eues, ou peiner à se libérer d'influences littéraires dont je m'étais toujours cru préservé ! Je parcourus, après des portraits sans saveur et de fastidieuses dissertations, une évocation des reflets tantôt orangés tantôt amarante du nom de Guermantes dans laquelle certes, l'abîme n'était à première vue pas si grand entre telle expression sans grâce et la formule plus heureuse qui seule désormais m'eût contenté. Mais d'un texte à l'autre – de celui que je lisais à celui que j'eusse aimé lire – il y avait moins une éclosion, c'est-à-dire un déploiement de qualités déjà en germe (comme le postulent naïvement les critiques qui croient après coup reconnaître en puissance, dans des textes de jeunesse, l'art de l'écrivain mûr), qu'une authentique mue : le passage à un autre ordre de réalité, dès lors que le cocon d'un style rigide et froid se fissure et qu'ailé, diapré, se libère le beau.

Je me demandai alors s'il n'était pas inévitable que cette béance qui existait entre deux époques de ma vie n'en vînt encore, à l'avenir, à séparer celui que j'étais de celui que j'allais devenir. Ainsi, ce qui me tourmentait le plus, en lisant ces pages d'autrefois, n'était-ce pas, lancinante, la peur d'imaginer l'accueil déplorable que les textes que j'avais depuis lors écrits – et dont j'avais peut-être non moins tort d'être satisfait que le moi passé de s'enorgueillir de ses piètres productions – s'exposeraient à recevoir de mon moi futur le jour où, à son tour, il les arracherait à l'obscurité d'un tiroir ?

**Pastiche n°6**

-

**Reflets et mélanges**

4 531 signes

2020\_02\_25\_13\_19\_41\_pasticherefletsetmelanges.docx

La pensée et le regard se croisent à la surface du bassin que la diablerie de l'architecte a opposée aux lignes de fuite de ses bords élevés doucement vers le fond de la pièce d'eau, ombragée par les généreuses frondaisons des arbres qui la bordent. Le lacis des branches et les larges feuilles dentelées laissent pourtant s'infiltrer les raies fines et denses de la lumière qui fuse dans toutes les directions. Puis les raies dansent au gré de la légère brise qui éparpille, suivant ses doux caprices, les écailles végétales et enfin se posent, ici et là, par touches éblouissantes et mobiles, à la surface de l'eau de la fontaine striée de fines vaguelettes se jetant au hasard contre les bords, selon la fantaisie des courants d'air séraphins qui les brisent. L'ensemble crée un tableau vivant, à l'image de ces œuvres du maître d'Amsterdam dont les vifs reliefs de la matière apposée sur la toile domptent la vue et interrogent l'esprit, selon l'angle du regard, la lumière portée et la perspective des souvenirs libérés.

Se jouant des jeux de lumière, d'irisation et de halots aquatiques, deux formes tremblantes apparaissent, mouillées et floues, deux formes que ma mémoire, à ce stade, ne put incarner. Cependant, l'une d'entre elles s'approcha derrière moi et sa voix traversa, anima mes souvenirs. Le débit d'abord attentif à rester doux, marquant de légères poses, devint tout à coup plus pressant, aiguillonnant en mille remarques et questions son interlocuteur dont la rare qualité de silence pouvait laisser supposer le raffinement de l'écoute. D'où je me trouvais, je ne pouvais encore le reconnaître distinctement, mais quand il commença à parler, le discours un peu poseur, d'une extrême courtoisie, mais d'une curiosité insidieuse, me laissèrent deviner qu'il ne pouvait s'agir que de P. Je me rappelai alors, avec un léger amusement, ces paroles entendues autrefois, dont le timbre, les intonations et les effets étaient à la fois précieux, coquasses, touchants et finalement irrésistibles. Je pouvais presque l'imaginer, à présent, se lancer dans un de ses ballets de séduction tyrannique où ses mots se brisaient sur nous, où il les laissait s'évanouir en légers filets d'eau lentement effacés autour de nos pieds sur le sable, pour mieux les faire rebondir aussitôt contre nous, telle une vague de fond enveloppante, un cocon aquatique aussi tenace qu'un lierre archaïque. Je le devinai alors dans une posture oscillante, observant avec extase la proie prise dans son jeu, puis lâchant ses derniers traits finement mouchetés aussi acérés et vifs, pourtant, que d'aigues et vives épines d'aubépines.

Alors que mon regard quittait la surface du bassin, j'aperçus, prolongeant ma propre ombre, et comme la doublant, celle de la personne qui accompagnait P. La forme projetée dessinait une silhouette mince et élancée, dans une pose qui rappelle celle qu'affectionnent ces peintres vénitiens dont on peut admirer les tableaux dans les églises proches de Zattere et dont les fiers campaniles rendent hommage à San Giorgio Maggiore, ou dans celles plus frileusement blotties dans le quartier

dei Frari. C'est là, où, trop souvent négligés par le visiteur pressé, les triptyques déploient délicatement leurs ailes et s'ouvrent au regard du promeneur inspiré qui s'abandonne à son tour à leur beauté et semble ainsi féconder lui-même la scène offerte.

La profondeur de l'ombre veloutée de la pelouse m'évoquait le chatouement moiré des somptueuses robes en brocard de Fortuny. Le soleil froissait doucement l'herbe à pleins rayons, recréait ainsi les plis élégants et mouvants du tissu au creux desquels se devinaient la grâce et la lenteur aristocratique de sa propriétaire dont seule une esquisse délicate m'apparaissait alors, à peine rehaussée de l'éclat doré d'une broche et recrée par le charme d'un rayon réfléchi sur quelque verroterie oubliée sur la pelouse.

Alors que la brise s'adoucissait, laissant s'apaiser les ondes à la surface du bassin, le reflet du visage de l'inconnue reprenait forme, comme se rassemblent les bribes d'un rêve mis en fuite par le réveil. Mais plus que par les morceaux désunis qui s'ajustaient, je fus frappé par ce que j'avais cru être un « petit pan » de ciel bleu projeté à la surface de l'eau et qui m'intriguait depuis mon arrivée devant le bassin. Non, ce n'était pas l'éclat du ciel bleu printanier et victorieux qui m'avait frappé et que je contemplais avec admiration. C'était l'éclat des yeux de l'inaccessible et si proche duchesse de Guermentes.

**Pastiche n°7**

-

**La Prisonnière revisitée**

2 614 signes

2020\_02\_27\_17\_14\_14\_pastichecategorieamateurlaprisonniererevisitee.odt



Alors que je fixais ma charmante captive, interrompue par une de ses pensées tandis qu'elle réagissait ma bibliothèque, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la neuvième fois qu'elle le faisait aujourd'hui, livrée à une de ses occupations forcées dont elle semblait consentante, je m'émerveillai de trouver en elle la grâce qui m'avait séduit autrefois, je dirais le naturel insoupçonné comme celui qu'elle avait eu à Balbec quand je l'eus surprise dans son doux sommeil, féérique comme un clair de lune. Voir Albertine arrêtée dans son geste, tenant dans la paume de sa main un livre de Ruskin, comme transfigurée par une illumination intérieure — c'est-à-dire une foule d'images et d'impressions irréductibles à la réalité —, dont elle seule pouvait connaître l'origine, claire et envoûtante comme la *Sonate de Vinteuil*, fut un tableau plus enivrant pour moi encore que ma chère *Vue de Delft*, un tableau dont je me serais volontiers rassasié dans une fraîche volupté jusqu'à la chute du jour si elle ne se retourna pas soudainement vers moi, qui croquais depuis un petit moment sa silhouette frêle et albâtre du regard tandis que je buvais mon essence de café fraîchement préparée par Françoise. Ma prisonnière bien-aimée voulut que je lui réexplique les raisons précises justifiant notre quarantaine ; je lui expliquai que Madame de Guermantes avait attrapé « un coronavirus » et que, par prudence, je désirais nous préserver du monde extérieur, de près ou de loin mêlé à ses salons, et de cette bien vilaine chose dont je n'avais jamais entendu parler avant, du moins jusqu'à connaître le diagnostic complet du docteur Cottard. « Ah oui ! s'exclama Albertine, redevenue si subitement vive d'esprit. Le coronavirus, quelle épouvantable chose ! Saint-Loup en est mort ! » Sur le moment, j'eus la faiblesse d'acquiescer à son erreur, pour ne pas la reprendre, car c'est une chose commune quand une personne est amourachée d'une autre d'être aveugle à ses défauts. Ne me lassant pas d'évoquer cette anecdote, je relus ensuite à Albertine la lettre de Swann dans laquelle ce dernier me racontait qu'il avait écrit à Madame de Guermantes, qu'il lui avait dit, pour se venger des propos outrageants qu'elle avait naguère tenus à son endroit, qu'« elle se portait comme le Pont-Neuf » et qu'« elle les enterrerait tous » ; je reconnaissais bien là le mordant de Swann, plus tout à fait le même homme, je dois dire, depuis qu'il s'était libéré des chaînes insidieuses d'Odette. Albertine en fut amusée, ce qui me mit le cœur en joie. Tous les prétextes étaient bons pour rester prisonnier avec elle.

**Pastiche n°8**

-

**La bille de terre cuite**

4 990 signes

2020\_02\_29\_21\_44\_53\_labilledeterrecuite.docx

Un jour, à l'école Jules Ferry de Palaiseau, un événement minuscule m'a sauvé de la solitude.

Je tentais de me faire accepter par les autres élèves, ce qui n'était pas facile car, ayant déménagé avec mes parents de Guermantes à Palaiseau, j'étais arrivé en plein mois de mars à l'école, où j'étais "le nouveau".

Lors des récréations, je me dirigeais vers les élèves accroupis qui jouaient aux billes dans la cour. Parfois, je leur proposais de jouer moi aussi, et je leur montrais timidement mon petit tas de billes, de pauvres petites boules de terre cuite mais, hélas, ils répondaient qu'il fallait attendre la fin de leur partie, laquelle, à coups de belles et de revanches, ne finissait jamais.

Le fils d'un marchand de téléviseurs, L'hôtelier, avait toujours dans la main une grosse trousse remplie de ces petites boules de verre, avec laquelle il paradait, calme et tranquille, tels ceux qui sont sûrs de leur aisance, laquelle rendait légitime le plaisir qu'il éprouvait à verser dans sa paume un énorme tas de billes, aussi énorme que la fierté qu'il éprouvait à exhiber une grappe bien pesante d'opulences translucides.

Le soleil illuminait les billes et faisait valser leurs éclats tandis que, jambes fléchies comme un joueur de pétanque, il les soupesait pour mieux calculer leur masse, et y adapter ensuite la force de son lancer. Il y avait déjà, dans ce geste, la mâle fierté de celui qui montre ses richesses, qui prend du plaisir à les peser, mais qui, en faisant sautiller ses billes comme pour prendre conscience de leur précarité, frissonne à l'idée que sa fortune actuelle est d'autant plus précieuse qu'il pourrait bien, quelques minutes plus tard, la perdre à cause d'une pichenette manquée.

Dans la profondeur du verre, aussi pur et brillant que de l'eau congelée présentée au soleil, je voyais, mises en valeur par le fond noir du sol goudronneux, les tourbillons écarlates, les torsades vert pomme, les volutes violettes, les étoiles d'or et les ailes de papillon rose, orange ou bleu turquoise des motifs intérieurs que j'étais frustré de ne pouvoir dégager de leur gangue de verre pour pouvoir les toucher et en jouir pleinement.

Offertes à ma vues, ces figures multicolores me semblaient à la fois totalement disponibles et parfaitement inaccessibles, et cette contradiction accroissait à la fois le désir de les toucher, et le plaisir de les contempler, sans que je pusse savoir si j'étais plus heureux de les contempler, ou plus désireux de les toucher.

Je n'ai jamais été invité à participer à ces joutes d'agates, mais il existait une autre variante du jeu, laquelle se déroulait généralement dans le fond de la cour, à l'ombre d'un platane ombrageux. Au pied du muret qui séparait la cour de récréation des "grands" de celle des "petits", un élève posait une petite voiture sur le sol, toit et capot tournés vers le muret, de telle sorte qu'elle présentait son châssis et ses roues à l'élève qui lui faisait face, à dix pas de distance. L'élève désireux de ravir la petite voiture à son propriétaire devait alors lancer une bille en direction du jouet, et si le projectile, après de multiples ricochets, faisait tomber la voiture, alors le lanceur marchait fièrement vers le muret et empochait sa prise, tandis qu'en cas d'échec, la bille revenait au propriétaire de la voiture.

Thomas, un solide gaillard qui nous dépassait tous d'une tête, possédait un modèle réduit de l'Alpine Gordini, qui était à l'époque l'une des voitures de sport les plus célébrées par les élèves.

Il avait gagné grâce à elle un grand nombre de billes, et les ramassait avec l'air satisfait d'un propriétaire terrien qui récolte tranquillement le juste fruit de son labour, dans un geste vaste et courbe qui me semblait aussi professionnel que les saccades soupesantes avec lesquelles Lhôtellier faisait sautiller son tas de billes dans sa main.

Toujours partant pour acquérir une bille supplémentaire, Thomas accepta que je tentasse ma chance et, tout heureux qu'il ait accepté mon défi, je voulus donner un surcroît de lustre à ma tentative, comme un joueur conscient que, pour devenir légendaire, un exploit doit se distinguer par une difficulté imprévue et gratuite.

Au lieu de me poster à dix pas, je fis tranquillement vingt pas, à la stupéfaction de Thomas, qui me regarda faire, bouche bée, tandis que quelques élèves, qui s'étaient aperçus que j'allais lancer la bille depuis un point inhabituellement lointain, s'approchèrent pour nous regarder.

Je fis sautiller ma bille dans la main, fixai la voiture, et lançai ma pauvre bille de terre cuite, laquelle, rebondissant d'un caillou à l'autre, heurta de plein fouet le châssis de la rutilante Alpine.

Les élèves restèrent muets. Thomas était sidéré. Je marchai calmement vers l'Alpine, la ramassai sans rien dire, et la mis tranquillement dans ma poche avant de me diriger vers la salle de classe, puisque la sonnerie, saluant ma victoire de son timbre argenté, venait de faire tinter son angélus.

**Pastiche n°9**

-

**Pays de vaches : les vaches**

4 975 signes

2020\_03\_03\_09\_49\_43\_pastiche20200303.docx

Athènes, de loin, vue de dix lieues à la ronde quand on arrive après deux jours et deux nuits de voyage en autocar depuis Paris, aussi épuisés que pouvait l'être Philippidès arrivé au même point de son trajet, est absolument décevante : nul combat héroïque, aucun personnage de la mythologie n'occupaient ces tristes avenues mal pavées bordées de bâtiments industriels, lesquelles selon l'orientation de la route laissaient parfois apercevoir, cependant, l'antique Acropole en quoi se condensaient la puissance et l'esprit qui exprimaient la ville depuis des temps d'avant même les Mérovingiens, et auquel le jour finissant donnait un air de nougat rose.

« Nous allons arriver » lâcha Bloch, car c'est lui qui m'avait entraîné dans ce périple sur la foi d'un renseignement, venu de Saint-Loup ou de la Verdurin, et donnant la baronne Putbus, renonçant à passer l'été chez les Guermantes à Vénarey-les-Laumes mais qui, intime de la grande-duchesse Eudoxie, serait présente en Grèce pour la saison avec sa femme de chambre que nous ne désespérions pas de rencontrer, chose que nous désirions d'autant plus que les efforts pour y parvenir nous coûtaient, car bien souvent l'ardeur du désir tient autant à l'objet de ce désir lui-même qu'au prix payé pour l'obtenir.

L'hôtel modeste que Bloch avait réservé n'offrait aucune restauration ; mon compagnon se fit fort, grâce à sa connaissance de la langue hellénique qu'il avait toujours prétendu maîtriser, de négocier de quoi nous sustenter dans la petite boutique située plus loin dans la rue, ce que j'acceptai avec gratitude car j'avais un grand désir de me reposer quelques instants dans la chambre spartiate qui serait pour quelques jours le point de départ de nos expéditions.

Bloch revint, arborant un air triomphant et mystérieux qui me sembla peu compatible avec la modestie des provisions qu'il avait trouvées mais je ne m'en souciais d'abord pas tant j'étais affamé, car les sensations s'imposent à notre esprit bien plus fort que l'intelligence qui, incertaine et irrésolue, leur laisse timidement une place qu'elle ne revendique que plus tard, ou peut-être jamais.

Il entreprit de confectionner des tartines avec les ingrédients rapportés et m'en tendit une que j'acceptai, ma fringale l'emportant sur le peu d'appétence que provoquait chez moi une nourriture si frugale d'apparence.

Mais alors que je mordais dedans pour la première fois, je ressentis une exaltation de tous les sens et un ébranlement de la pensée qui me surprit au point que je cessais de mâcher pour les éprouver dans leur plénitude. Une deuxième bouchée me procura les mêmes sensations, que je tentais alors d'analyser sans y parvenir encore. La troisième s'accompagna d'échos de cris joyeux dans une bonne chaleur rafraîchie par l'eau courante. Puis, comme une lave projetée des entrailles de la terre vers l'air libre via une faille provoquée par un mouvement tellurique, s'imposa à ma conscience le souvenir intact de mes vacances d'été, enfant, au bord de la Vignonne à Villiers-sur-Trille, quand

j'allais avec ma mère, mes frères et les petits voisins passer la journée au bord de la rivière ; ce goût était celui de la Vache qui rit que nous apportions pour le goûter, plus du reste pour le côté pratique de l'emballage que pour ses qualités gustatives.

Toute une géographie oubliée s'invitait dans ma tête, l'étroite plage de graviers où nous posions nos affaires, à l'endroit où la Vignonne se séparait en deux bras qui formaient l'île enserrant le centre de la petite ville, l'un d'eux jaillissant en une cascade dont la vitesse et la puissance me paraissaient prodigieuses, tandis que l'autre poursuivait plus calmement son chemin mais à une profondeur telle qu'il ne me semblait pas douteux que la paquebot France pût y manœuvrer à l'aise avant que des « grands » ne vinssent me détromper en riant.

Cependant Bloch me considérait avec curiosité, car ce qui était bien une plaisanterie de sa part provoquait des réactions allant très au-delà de l'amusement passager auquel il s'attendait : « C'est la Vache qui rit qui te met dans cet état de catalepsie proche de la thanatose ?

Il est vrai que moi aussi j'ai été surpris, dans la boutique, de tomber sur des boîtes avec ce bovin hilare et le nom transcrit phonétiquement en *Βαχκυρη*. Je savais que le patron des fromageries Borel, un germaniste mélomane et amateur de calembours wagnériens, avait donné ce nom à son produit, d'ailleurs pour rendre hommage à une idée due aux poilus de la Grande Guerre. Mais je ne m'attendais point à retrouver ce fromage fondu dans l'Hellade aux rivages bénis par les dieux ! Ni qu'il te ferait un tel effet ! »

Et il est vrai que la sensation, comme un étrange instrument qui tiendrait à la fois de l'excavateur et de l'aéroplane, ayant creusé dans un passé enfoui et s'étant projetée à des milliers de kilomètres, m'avait laissé abasourdi sur le bord de mon lit, l'esprit tout plein de mon monde ancien dans une ville très antique.

**Pastiche n°10**

-

**Grâce à Fortuny**

4 428 signes

2020\_03\_05\_15\_19\_31\_2020proustpastiche.doc



Sur le seuil, en tirant sur ses gants, elle avait eu cette moue nerveuse que je lui connaissais. Marceline habitait chez moi et je la voulais toute à moi. J'avais vu les deux jeunes femmes s'embrasser d'une étreinte plus qu'amicale ; où était-elle allée? Qui lui avait donné rendez-vous ? J'étais sûr qu'elle mentait. Je voulais savoir, je me la figurais dans des positions que je lui connaissais, j'entendais, son rire et je voyais ses gestes avec Ariane ou avec d'autres encore et qui lui donnaient du plaisir. Était-elle plus ardente avec Ariane qu'avec moi? Je la soupçonnais, je l'avais questionnée, elle avait nié, elle disait un mensonge pour en couvrir un autre dans lequel elle s'était embrouillée, puis elle admettait une demie vérité, puis elle avouait, encore un autre mensonge, finalement j'avais demandé à Marceline de partir dès le lendemain. Elle s'était levée le rouge aux joues, avait quitté la pièce me laissant seul, furieux, résigné et malheureux; ce soir là elle n'était pas venue dans ma chambre, je souffrais, je baignais dans un ragoût de jalousie.

Le matin arriva, sa valise était là, près de la porte, mais Marceline n'était pas partie; elle se baignait dans la salle de bain contigüe à la mienne et je l'entendais chantonner. J'étais soulagé et pour qu'elle m'aimât, je décidai que nous irions au concert, là, en tenant la main de Marceline dans la mienne, j'écouterai la chanson des Aigles américains: «I love you all the time ». Cela raviverait mon amour qui commençait à s'effiloche. Je me mis à me préoccuper de sa toilette, il fallait de la couleur. Alors me revint à l'esprit la robe rouge de Madame de Guermantes, et que j'avais admirée, je descendis chez la duchesse. Il y a des choses que nous ne pouvons oublier, des choses qui dans notre esprit sont d'une d'importance capitale, mais quand nous évoquons ces choses, qui pour nous ont une grande valeur, quand nous en parlons aux autres, eux, ne se souviennent de rien. Ainsi il en fut chez Madame de Guermantes quand je lui parlai de sa robe rouge, «mais mon cher ami, me dit-elle, je ne vois vraiment pas de quelle robe vous voulez parler, j'ai plusieurs robes rouges et elles sont toutes magnifiques.» En essayant de contrôler mon enthousiasme j'insistai et je décrivis la robe: «c'était une robe rouge, de soie plissée, d'aspect très fluide, il y avait une ligne sinueuse de perles à la mie hauteur, elle était très longue et s'évasait sur les chevilles, cette robe vous donnait l'allure d'une grande flamme.» Je m'arrêtai, j'étais hors d'haleine, je tombai dans un silence rêveur. Je voyais Marceline dans cette robe, elle serait élégante, mais plus que cela, elle annoncerait un monde de paix et de beauté. J'étais plongé dans mes réflexions, quand Madame de Guermantes apparut portant à bout de bras la robe sur un cintre, c'était exactement la robe de ma description. « Voilà, dit-elle, c'est ma robe de Fortuny.» Elle me donna l'adresse du grand couturier et un mot d'introduction, j'y couru prendre rendez-vous.

Au salon de Fortuny, je fus happé par une impression de calme et de bonheur, je tombai en admiration devant ces extraordinaires soies plissées. Je voulais la robe rouge de Madame de Guermantes pour Marceline, mais elle hésitait et je n'osais pas l'influencer. Avec Marceline, je me lançai à la recherche d'un sac de soirée et d'une étole, et je conduisis Marceline chez un joaillier de la

Place Vendôme où elle choisit un merveilleux bracelet d'or et de diamants. Nous allâmes partout ensemble, même chez le coiffeur, les cheveux courts de Marceline d'un brun luisant faisaient ressortir la pâleur de son visage. Je la trouvais belle et je l'aimais, je ne pensais plus au concert. Nous étions tous deux fascinés par les couleurs chatoyantes des soies plissées de Fortuny. Nous allions tous les jours dans ce havre de paix, mais si Marceline choisissait une robe, alors il nous aurait fallu tourner la page, voilà pourquoi elle ne se décidait pas, je le savais, et ça me faisait plaisir. Tous les soirs elle venait s'étendre à côté de moi sur mon lit, je me sentais aimé et j'étais heureux.

Le samedi matin du 14 novembre en ouvrant le Figaro je fus pris d'horreur en apprenant le terrible massacre au concert du Bataclan. Les tissus de soie plissée de Fortuny nous avaient fait oublié le concert. Nous avions échappé à cet horrible bain de sang grâce à Fortuny.

**Pastiche n°11**

-

**Pastichiellement**

**6 163 signes**

2020\_03\_05\_16\_06\_54\_pastichiellement.docx

L'affaire Ammar...par Monsieur Gustave Flaubert ! Bizarre, ce titre a généré la surprise ! A la critique, Flaubert était sans emprise, insoucieux et même ses missives à Louise se parsemaient par des formules, des métaphores filées, des formes, des colliers, des symboles, de schématisations de phrases, des apodoses, des protases, des apothéoses, des phases, des métamorphoses, des conditions qu'il (propose) proposait poétiquement en prose. Loin d'être subjectif, ni hâtif, ni épris par des analyses des superlatifs, l'auteur d'Emma Bovary, de Salammbô, reconnaissait ses défis, organisait ses documentations et multipliait entrées, voyages et sorties. Que dis-je, sans intégrer l'autobiographie, le conteur philosophe de Candide, le romancier de L'Education sentimentale était aussi le fils de notre regretté professeur de Médecine de Rouen, qui a su laisser rayons et traces dans sa profession comme dans sa province ! Le talentueux, maître du raffinement, de la délicatesse et de la simplicité de ses relations, la complication invariable de ses concaténations de récits et narrations, se donnait la peine de relater, certes, l'insignifiante affaire Ammar, mais qui passionnait alors l'opinion publique, et sollicitait la stupéfaction philosophique.

Le récit se déclenche par une saynète qui, mieux reconduite, aurait pu donner de Monsieur Flaubert une idée assez précise, une idéologie assez défavorable dans ce genre de scénarios tout immédiat et impromptu du croquis... pris sur la réalité des situations exquises.

Nous sommes au palais de Justice, à la chambre correctionnelle où se juche Ammar, pendant une suspension d'audience. Et sur l'ordre du président pressé les fenêtres viennent d'être fermées et ré-ouvertes. Là, un excellent avocat m'assure que même le juge n'a rien à voir avec cette affaire ! Ce n'est qu'un détail pour me faire comprendre que cette suspension n'est qu'une occasion qu'on accorde souvent aux pions pour relire les événements et ressaisir les significations. " Mais, pour préciser, analyser les manières, les commentaires, les us et les astuces des comptes, comment vous avez pu dresser avec exactitude le nombre d'éléphants, et des onagres dans l'armée carthaginoise ?!! Naturel et convenable, il sied de rappeler que notre romancier s'était certainement documenté, épinglé çà et là ; une réalité si aisément vérifiable sur des traces, des dossiers. Mais, passons, dépassons ces dépenses, ces anecdotes, l'auteur a ciblé une description de l'escroc mené ou dit banquier : " corpulent, il n'a pas l'air dédaigné, ni méchant, ni mignon, avec des prétentions à l'esprit, et des façons, par la blancheur de ses dents, de se faire passer gentil bourgeois navrant ! (« Il a un visage de sage » : ceci ne suffit pas à intéresser le lecteur !) Passe encore pour : « des prétentions à l'esprit » !

L'auteur, d'une école qui ne distingue jamais rien dans l'humanité de noble ou d'estimable, était d'un pays de haute sagesse, qui avait élevé assez de considérables avocats, et magistrats à

table. L'autobiographie, (la méthode Sainte-Beuve, et des recours à des aperçus historiques de la Normandie, les indications délicates des mémoires de ces hommes distingués et regrettables) offrait des intrusions, des digressions agréables, et qui contribuait à montrer du doigt, pas sans détours, des précisions de suggestion, des démonstrations d'une acrobatie indescriptible, impensable, mais fort formidables !! En fait, des désignations subtiles, des descriptivèmes-mystères !

L'auteur reconnaissait à distance de vue : ("Ammar n'était qu'un minable, cinglé et aventurier !") Evidemment, il s'amuse à multiplier les caractérisations et tous ces traits inventés à plaisir relèvent d'une peinture qui se veut paradoxalement objective ! Nul n'échappe à la vision, à l'œil de Flaubert, et même le public de l'audience, les marionnettes, les actionnaires, les réactionnaires ; des modèles qu'il a placés à loisir dans son atelier d'écriture !

" En essayant ses lunettes, en tirant de sa poche un bout de papier, en se débarrassant du nœud de sa cravate... !" grand voyageur ; Flaubert ordonne, sans badinage, des vérités, des allusions gestuelles, des conceptualisations professionnelles d'une objectivité surprenante !

Les vertus de la tendance de l'impersonnalité, les traçages insinués, les accessoires parfois bien placés, parfois insensés, quelques parts plaqués, tantôt véridiques, tantôt chimériques cisèlent une certaine bigarrure de convergence et de divergence, de ressemblance et de dissemblance. A côté des images des vices, vicieux et des ridicules, des sages, des affolés et des incroyables, des emplois usuels, familiers des mots s'articulent un niveau sublime de langue, une pointe homérique qui nous rappelle l'éclair du rayonnement de la stratégie du contraste. Des propositions, des proportions, des dosages s'observent sur des portraits fabuleux, de l'authentique et de l'imaginé, du véridique et du fantastique nous renvoient inter-textuellement à Mérimée.

Enfin l'audience s'annonce, se ré-annonce, et dépourvu de circonstances, l'avocat de Ammar, de fureur crie : "tout cela est faux à crier !"

Le juge tombe dans une révérence si profonde, et pour ne pas s'arracher les cheveux, arrache une page, et déclare avec une prédisposition de détermination : "Ammar n'est qu'une victime d'une bêtise, d'un dérapage d'héritage, d'une posture d'antidopage, de nouveaux anthropophages !" ..." Dépassons la page !" et de ces déviations d'individuel, du collectif, de ce sujet et de ces objets, on n'a qu'à extraire des points de vue et des adages !... Dépassons la page !

L'accusé bouche-bée...et à sa vue certaines personnes regrettent toujours et avec un entêtement incroyable des illusions, des suppositions de milliards, de diamants, de richesses matérielles, des trésors, des châteaux forts, des fontaines de fraîcheur qui leur aurait permis partir au loin, se voir même voyager à côté de Mme de Guermantes, ou peut-être, repartir à point !

**Pastiche n°12**

-

**Oriane germanique**

4 953 signes

2020\_03\_09\_07\_42\_44\_orianemecaniquev5.docx

Elle parlait de la crise politique avec la fermeté de ceux qui, tout en sachant la cause mal engagée, au contraire des Poilus qui dans la boue de leur tranchée, et malgré les frères d'armes tombés chaque jour, conservaient au fond d'eux l'inexorable certitude de la victoire, ont, non pas l'espoir réel de voir les événements prendre un tour favorable, comme pourtant cela s'était déjà produit plusieurs fois dans le passé, lors de crises similaires résolues *in extremis* au bout de longs mois de tergiversations, mais la volonté inébranlable de se battre eux-mêmes jusqu'au bout pour qu'une telle chose, la séparation du pays, n'arrive pas.

Sans céder aux réalités les plus évidentes ni aux déclarations les plus définitives émanant de toutes les parties en négociation sur les possibilités d'évolution de ce malade qu'était devenu l'Etat fédéral, elle continuait à lutter « pour la survie du pays » comme seul peut-être un caractère de femme, plus endurant à la souffrance, plus enclin à l'abnégation totale, pouvait mener de cette manière.

J'attendis la fin du débat pour lui soumettre une question longtemps méditée, et, pour ne pas l'embarrasser encore avec ce sujet, m'abstins de lui demander un pronostic sur les chances de former une coalition, devinant à l'avance les réponses qu'elle aurait pu me faire, que des crises « on en avait vu d'autres » et que la solution « ne vient jamais du côté où on s'attendrait qu'elle vienne » mais que « prendraient bientôt le dessus la bonne volonté et le bon sens qui nous caractérisent, nous, Belges que nous soyons Flamands ou Francophones » (elle refusait l'emploi du terme « Wallons », pourtant plus propre à désigner les habitants de la Wallonie, égale de la Flandre sur un plan géographique, car il n'incluait pas, au sens que lui avait donné les dernières avancées constitutionnelles, les habitants de Bruxelles, ville qu'elle habitait avec la même fierté qu'un Parisien vivant intra-muros). Donc, comme oublieux des incertitudes politiques du moment qui auraient dû être le sujet premier et légitime des interrogations du citoyen anonyme que j'étais à cet instant-là s'adressant à une observatrice avisée, je m'avançais vers elle en répétant mentalement mon questionnement sur le positionnement « gauche-droite » et l'équilibre idéologique, ou plutôt le déséquilibre à mon sens, que l'on pouvait observer entre les différents quotidiens « de la partie francophone du pays ». Plusieurs tentatives furent nécessaires pour que l'émotion qui m'étreignait permette à l'enchaînement de mes phrases d'atteindre un niveau d'intelligibilité suffisant pour qu'une réponse puisse lui être apportée comme à un propos compréhensible, sans toutefois qu'il le devînt vraiment. « Vous comprenez », commença-t-elle, avec une intonation de pitié sincère pour mon angoisse « le core business de la presse, c'est avant tout d'informer, de recouper les sources, d'investiguer, puis d'apporter un éclairage. Chacun le fait avec la sensibilité qui lui est propre, mais la déontologie journalistique reste la même pour tous. Vous êtes de droite, si j'ai bien compris, et vous voudriez lire dans la presse quotidienne des choses plus proches de votre vécu, mais nous sommes tous d'accord que les entreprises doivent prospérer, et que chacun doit contribuer selon ses moyens



à la solidarité et au bien-être de la société, non ? » Cette réponse ne laissait pas entrevoir la possibilité d'un véritable échange de vue. Je la relançai pourtant, avançant que si un journal de droite était un jour publié en langue française dans le pays, il apporterait un peu plus que la défense et l'illustration de l'activité économique, d'ailleurs présente dans les pages dédiées des journaux actuels et sujet de plusieurs hebdomadaires. « Ah non », s'exclama-t-elle en relevant la tête comme pour prendre à témoin les personnes aux alentours, « vous ne voulez tout de même pas d'une droite comme en France, qui fait descendre les gens dans les rues pour des combats d'arrière-garde ! Moi, je suis très fière d'être dans un pays en pointe sur l'euthanasie, le droit de tout-un-chacun à disposer de sa liberté individuelle comme bon lui semble, et surtout – et y compris – celui des femmes que nous avons mis tant d'années à imposer, et de se marier, d'avoir des enfants avec qui il ou elle veut». « *Is het niet waar mijn best Wouter ? (N'est-ce pas vrai, mon cher Wouter ?)* », reprit-elle dans un néerlandais prononcé avec l'accent ardennais, s'adressant avec un mélange d'emphase et de complicité au député nationaliste flamand qui la rejoignait, deux verres de crémant de Bourgogne à la main. Et elle me planta, comme une Oriane de Guermantes qu'on aurait surprise dans une conversation trop longue avec un domestique, pour reprendre avec lui un dialogue badin, interrompu par moi quelques instants, sur les avancées possibles en terme de réforme vers un confédéralisme apaisé, en appliquant par exemple « le modèle suisse ».

**Pastiche n°13**

-

**Loin des plaisirs de Brexit**

**1 820 signes**

2020\_03\_10\_14\_04\_59\_proustcompetition.docx

Cependant, presque chaque fois, comme aujourd'hui et tous les jours de cette semaine et après ces longues années, la semaine de notre séjour loin des plaisirs singuliers de ces falaises et d'autres objets de rêveries qui existaient au delà des vitrines des restaurants bien fréquentés, que Boris Johnson commença à se soucier de la nécessité d'être «Guermantes» ou «Engueulant», sa figure ayant perdu sa nonchalance d'officier et de goujat, il me regarda, ou ne me regarda pas, avec une manque de luminosité mais sans rancune, qui témoigna plus que jamais non seulement la nécessité d'être «Guermantes», mais l'inévitabilité d'être «Engueulant».

Ce matin, dans cette chambre où les draps, jusqu'au moment où nous sommes interrompus, entouraient la possibilité de passer l'heure qui suivit en retrouvant un calme qui nous permettrait de rétablir la vérité ou la fausseté de ses paroles que le monde de l'hôtel n'encourageait plus, j'entendais un raffinement d'expression à laquelle ses amis s'habituait, mais que l'interruption rendrait inconnue et perdue.

La présence d'Angela et l'absence de Theresa, les lois essentielles qui se dérobaient quand les dames qui étaient là et qui n'étaient pas là se présentèrent près de la porte, dont l'apparence d'ouverture me faisait penser des couvertures révélatrices du lit demi-ombré et rose, éclairé d'une lumière crépusculaire et coloré des fleurs et des passions des années passées, rompit la paix et la réflexion qui essayaient de trouver un abri derrière les paupières qui révélaient et cachaient l'histoire de notre rendez-vous.

Néanmoins les distances entre les rideaux et les distances entre les paupières de l'homme n'étaient que partiellement égales aux distances qui pourraient nous provoquer en duel avant la fin de ce chapitre européen.

**Pastiche n°14**

-

**L'affaire Lemoine vue par Proust**

4 153 signes

2020\_03\_10\_19\_16\_08\_laffairelemoinevueparproust.docx

Par un mystère connu seulement des sémaphores, le message arriva quelques heures avant nous.

Mon père ne pouvait nous rejoindre à Balbec, car il était retenu à Paris par une de ces affaires répétées de salon en salon, de telle sorte que la différence, entre ce que le juge tient entre ses mains le mardi, et ce qu'entend la petite bourgeoise à sa collation du jeudi, est à ce point extrême qu'un homme siégeant à la cour et participant à ladite collation n'aurait sans doute pas discerné qu'on parlait du même cas à deux jours d'écart, et se serait émerveillé que le condamné de la veille portât le même nom que l'innocent du lendemain.

Il s'agissait d'une escroquerie somme toute banale, mais qui m'intéressait en ce que je pensai, un temps, en faire le sujet d'un livre. Je m'en ouvris même à un auteur qui me découragea franchement, m'exposant les dangers de fonder une œuvre sur un fait divers voué à l'oubli général ; et pourtant, il tira de mon *Faux-diamantaire*, titre que je projetais alors, un roman au nom presque pareil, mais plein d'une débauche toute opposée à mon idée d'origine et que ma naïveté n'aurait jamais pu concevoir.

Je sentais, dans cet Henri Lemoine, tout un tableau de la science moderne : les expériences, les déceptions, l'idéal toujours repoussé, hors d'atteinte, perdu. J'aurais aimé peindre ce générateur électrique, dans l'atelier de la rue Lecourbe, l'espoir exaspéré, transi, infernal ; et ce coup mortel porté à l'amour-propre, car le diamant synthétique ne naît pas. Alors, c'eût été la rage, le délire, la ruine et la folie, menant l'homme de science à renier un à un ses principes, à vendre jusqu'à ses chaises, pour enfin en venir à l'infamie. Au lieu du crime, il aurait l'idée, en déjeunant un matin près des jardins du Luxembourg, d'une escroquerie à grande échelle, reconstruisant d'un coup son honneur et sa dignité d'artiste ; car ce scientifique eût aussi été un esprit génial et créateur.

Il n'aurait pas été difficile de travestir le nom des victimes : le baron de Morienvall ou le marquis de Palancy, personnages mineurs de mes essais littéraires, feraient de bonnes dupes. Quelles pages m'auraient valu l'enthousiasme ingénu du *monsieur*, investissant à coup de millions dans cette affaire ! Cet homme aurait parlé de sa richesse spéculative à sa maîtresse, le répétant à son mari : eux aussi se seraient lancés dans la course au diamant synthétique. Par la force du bouche-à-oreille et des déformations mondaines, on aurait lu les agitations de Saint-Germain-des-Prés, les caractères de quelques duchesses et affiliées, le ridicule et la splendeur de ce monde sur le point de n'être plus, et qui accueille sa disparition dans un dernier bal ruisselant de blancheur. Le diamant faux aurait été le bourgeois maquillé en gentilhomme, éclipsant grâce à son *savoir positif* la vieille aristocratie, ternie par les ans.

La condamnation rapide et inéluctable de l'escroc frapperait comme un coup de revolver les fortunes arnaquées. Les princes ruinés marchanderaient leurs derniers titres, et le roman évoquerait

l'ascension d'une bourgeoise sans la moindre goutte de noblesse en ses veines. La diamantinité du nom de Guermites deviendrait fautive par ce qu'il recouvrait : une bourgeoise parvenue, produit de synthèse et des salons. L'emprisonnement ou la déportation à Cayenne de Lemoine donnerait lieu à une scène virtuose, où la solidarité de la foule pour ce Robin-des-villes signifierait le lien intime et sacré entre la science positive et la croyance populaire : les nobles avaient eu Dieu et l'honneur, les temps étaient désormais à la science et au progrès.

J'avais même imaginé un dialogue final, où l'on entendait deux bonhommes commenter toute cette affaire, mais de loin. Cela révélait que ces trémulations mondaines n'émeuvent que ceux qui en parlent et que les kilomètres affaiblissent les cris. Ici à Balbec ou même à Illiers, personne n'a entendu parler de cette affaire, et quand j'essaie d'expliquer à madame de Villeparisis l'absence de mon père, elle s'exclame : « Ah ! Je m'étonne qu'on puisse s'affairer pour de telles broutilles. Ah ! que de temps perdu... »

**Pastiche n°15**

-

**Respirer de concert**

3 195 signes

2020\_03\_12\_21\_13\_35\_proust.odt

Suspendue au seuil de la salle de concert « Les Guermentes » – dont j'avais eu tout loisir, pendant les minutes nerveuses que j'avais passées confinée dans la file d'attente, d'observer le nom, inscrit sur l'enseigne dans une graphie aussi sauvage que piquante – j'hésitai à m'approcher, comme ces premiers aviateurs décollant du bord de la falaise où se déciderait la ruine ou l'envol de leurs béatitudes anticipées. Alors que je désespérais de ranimer mes jambes figées à l'idée de pénétrer dans un lieu si fantasmé qu'il en était devenu inconsistant, je me sentis happée par le tempo souple et palpitant de haut-parleurs déversant dans la salle une transe vibrante et profonde. Je respirai intensément pour contrer l'alarme tendue de mon cœur. Et, sans plus attendre, déterminée à rencontrer – ou plutôt à ressentir, à vivre – mon idole, je plongeai dans la foule comme dans un bain de solidarité et d'enthousiasme.

Là, rien de ce qui se présentait à mes sens, ni la proximité inhabituelle des corps se pressant contre moi sans tabou ni indécence, ni l'effluve sauvage de ces organismes de chair et de sueur, ni l'atmosphère cloîtrée qui faisait se répercuter à l'infini jusqu'au moindre murmure de gorge et d'instrument, ne correspondait à mes habitudes. Rien n'existait plus que cette impatience électrique du moment où elle apparaîtrait, brillante d'une adoration toute prête à s'essouffler sur les lèvres pâmées de ses fidèles.

Grisée par le sentiment de renoncer à mon identité pour me transfigurer dans une collectivité primordiale et mystique, je sentis se déployer sur mon visage rigide d'émerveillement, dans mon souffle court d'enthousiasme, un rire profond, irrépressible, vorace ! Le cri désespéré du micro qu'un technicien zélé s'employait à régler interrompit brutalement mon hilarité et je me mêlai au chœur de grognements indignés. Puis, assommée par la chaleur, par l'obscurité rougeoyante diffusée sur la scène, par le bruit étouffé et inégal d'un millier de paroles entremêlées, alors que je promenais sans me presser un regard engourdi et satisfait sur la vague presque harmonieuse des bras levés, elle apparut.

Il est des instants, comme celui où, fébrile, béate et étourdie de désir, je vis surgir l'entité fantasmagique qui avait habité mes veilles pendant plusieurs mois, qui semblent ne tenir qu'à un fil d'une fragilité limpide. Et parce que l'espoir reporté blesse d'une piqûre bien plus confondante que sa déception, parce que le retard est vécu par l'amoureux transi comme la prolongation glaçante de son manque d'oxygène, parce que la torture n'est jamais plus vive que dans les secondes suspendues où la douleur n'est encore qu'une hypothèse, rien ne se peut comparer à l'explosion souterraine de toutes mes espérances lorsque je constatai que ces mêmes êtres, ces pairs qui m'avaient semblé une excroissance de moi-même, ces complices que je sentais vibrer chaleureusement d'un amour semblable au mien quelques instants auparavant, étaient devenus, sans que je l'eusse anticipé, l'obstacle irréductible et désarmant qui m'empêchait de voir de l'interprète qui me faisait face autre chose qu'une forme enfumée et bariolée de clartés importunes.



**Pastiche n°16**

-

**Ernestine de Guermantes**

4 055 signes

2020\_03\_16\_18\_42\_06\_ernestinedeguermantes.docx

À Jacques Rivière, le 6 février 1922.

Monsieur, mon bon ami, mon meilleur lecteur, me voilà dans la tourmente. Figurez-vous que mon Oriane, ma si aristocratique, si olympienne Oriane, risque de voir sa réputation entachée par la renommée grandissante que ces messieurs de la Salpêtrière donnent à l'une de leur patiente, réputation qui ne ferait rien moins qu'abaisser mon Oriane au-dessous du rang des tripières !

Vous le savez, Georges de Lauris ne m'a jamais dit si le nom de « Guermantes » était effectivement disponible. Vous savez aussi que François de Pâris, propriétaire du château de Guermantes, ne m'a jamais envoyé l'étymologie, la devise, les armes de sa famille, alors qu'il me l'avait promis, et je viens peut-être de découvrir pourquoi.

Eulalie de Guermantes eut deux filles. Albertine de Puységur, qui épousa le baron de Lareinty en 1849, de qui descend François de Pâris. Mais aussi Ernestine, comtesse Picot de Dampierre, aux funérailles de laquelle j'ai d'ailleurs assisté, en 1884. Jules et Edmond de Goncourt en parlent sous le nom de « Mme de Dampierre », et en date du 27 juillet 1860, ils précisent qu'elle était affectée d'une terrible maladie : la *coprolalie* !

Un des symptômes de cette maladie, symptôme qui s'exprimait à plein chez la comtesse de Dampierre, était de cracher, de jurer, et d'« aboyer », sans pouvoir s'en empêcher, le fond de sa pensée.

Elle a dit, par exemple, en étant reçue au château de la baronne de Rothschild, « chez moi, c'est le château, ici, c'est la boutique ». Quelle offense ! Et je ne pourrais, sans froisser votre pudeur, vous répéter le mot ordurier que le docteur Jean-Martin Charcot, un jour mémorable, a entendu proférer par la comtesse en suivant celle-ci dans les escaliers.

L'origine de ma détresse, maintenant. Ernestine était devenue comtesse de Dampierre par son *mariage*... elle est née Ernestine Prondre de Guermantes ! Je le sais de façon sûre, parce que Jupiter tonnant (je veux dire le comte de Greffulhe), cousin de mon regretté Robert de Montesquiou, lui est apparenté. Il l'a connue, visitée, fréquentée et vous-savez-quoi.

Imaginez un peu que cette nouvelle se répande ! Ce serait une catastrophe : ma merveilleuse duchesse de Guermantes, le cygne aux yeux de pervenche, l'auteur de « Mais c'est charmant aussi de rester au coin de son feu », elle dont les « mots » sont connus, répétés, suivis et catalogués par tout le gratin, par les Altesses et les comtesses, elle qui sait se montrer sobre et humble dans un fauteuil

(« On entend mieux pour une pièce qui en vaut la peine », vous avez aimé ce mot), ramenée à une pauvre coprolalique, qui traite sa voisine de boutiquière ! Un cataclysme pour mon roman, dont les liens avec la réalité entravent déjà la beauté.

Oh, imaginez, Oriane de Guermantes, qui raille la bêtise de sa cousine d'Heudicourt en des termes si délicats, si subtils, poignardée dans les journaux à cause de cette fâcheuse coïncidence ! Oriane de Guermantes, dont la seule grossièreté est « Senti est très juste pour un auteur aussi odorant » (mot assez audacieux, je l'avoue).

Mon bon ami, il faut que vous m'aidiez. Que faire ? Dans son *Étude sur une affection nerveuse*, parue en 1885, monsieur Gilles de la Tourette évoque nominativement la comtesse de Dampierre. Il faudrait que personne ne sache, et cela jusqu'à la fin des temps, qu'elle naquit Guermantes. On m'embête déjà bien assez avec Mme de Cheigné, qui croit être le modèle d'Oriane, et qui l'affirme partout où elle va !

La lettre est absolument supérieure aux êtres. Malheureusement, vous comme moi sommes les seuls à le savoir, et vous imaginez ce qu'il se passerait si l'on apprenait que la dernière des Guermantes fut la comtesse Picot de Dampierre dont la presse, au moment de ses funérailles, rappelait encore les propos orduriers, la risée de Paris ! Quelle offense pour Oriane, mon ami, quel scandale pour moi !

Il faudrait être affublé de la même pathologie, pour pouvoir leur dire à tous : « *merde* ! »

Répondez-moi vite et, pour une fois, brûlez cette lettre,

Marcel Proust.

**Pastiche n°17**

-

**À l'ombre de la guerre**

4 820 signes

2020\_03\_17\_21\_16\_49\_alombredelaguerre.docx

Inlassablement, je me suis abîmé dans la lecture et la contemplation. Il m'est arrivé, souvent, d'être si absorbé par ces mots foisonnant sur le papier que la nuit, déjà, frappait à ma fenêtre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces journaux, à la fois si prosaïques et inestimables, devinant entre les lignes des chroniques militaires, autant de stratégies qui ne pouvaient se dévoiler sans laisser paraître de précieuses informations. Témoin résigné de l'arrière, aux confins de l'obsession, je dévorais ces pages donnant des nouvelles du front, de ces soldats ployant sous leur barda, anxieux, transits et pourtant si prompts.

Ce qui me frappait plus encore, heurtant ma raison jusqu'à l'entendement, confinant aux terreurs des plus insaisissables cauchemars, étaient ces récits d'atrocités qui fourmillaient çà et là dans les journaux depuis l'invasion de la Belgique ; partout, ils se répandaient sous forme de brèves et d'illustrations, traînées sanglantes couchées sur le papier dont la violence ne se lassait d'être contée. Elles étaient là, ces victimes de la soldatesque allemande, des « Boches » – Mon Dieu ! Comme ce mot sonne détestable à mes oreilles –, sous nos yeux ébahis, à la fois envoûtés et désabusés devant ces visages figés par l'horreur ; elles étaient là, ces mères malmenées, rompues sous les coups de baïonnettes, implorant de douleur et serrant leurs enfants dans des bras qui ne pouvaient supporter leur poids, las de tant d'égarements et d'hébétude.

Ces évocations s'imprimaient en moi comme des taches d'encres indélébiles, envahissant mon esprit comme un buvard se délecte avidement de liquide ; telles des ombres sournoises, elles pesaient sur ma conscience, m'empêchaient de recouvrir d'intelligibles pensées ; haletant à la frontière d'un plausible se confondant dans les faits, soumis aux rouages du mensonge, saurais-je encore discerner la duperie éhontée de la triste réalité ?

Déjà, le silence de la nuit criait au dehors, figeant le monde dans son inéluctable présence que seuls quelques oiseaux nocturnes, s'affairant à la chasse dans une obscurité croissante et bienvenue, osaient rompre de leurs battements d'ailes. Il me semblât soudain, que le silence fut si pesant qu'il aurait pu par sa seule volonté, figer les horloges et arrêter le temps. Je me voyais jaloux, ému de ce pouvoir mélancolique possédé par la nuit ; j'aurais voulu devenir l'espace d'un instant, l'enfant chéri du Chaos, Nyx badinant parmi les étoiles, le port altier auréolé de brume.

Combien de temps pouvais-je ainsi m'abîmer dans mes pensées, tournant les pages si machinalement que tous mes sens se confondaient en une synesthésie frénétique et harassée ; le bruit des pages qui virevoltent et se froissent, la douceur rugueuse des feuillets sous mes doigts impatients, les mots valsant sous mes paupières douloureuses, l'odeur imperceptiblement suave du journal humide, et ce goût, amer, rance, presque gâté devant ces terribles instants d'existence foulés au pied.

Je ne parvenais plus à saisir parmi cet amalgame de pensées, quels sentiments faisaient naître en moi ces romans de vie fauchés ; ils se confondaient dans ma détresse honteuse, scandaient mon insignifiance de soldat chimérique là où d'autres sacrifiaient leur vie au front, quand une larme coula sur ma joue ; salée, elle laissa une trace légèrement blanchâtre sur ma peau avant que je ne la balaye d'un revers de la main. En cet instant, à la lecture de ces nouvelles mortifères et froides comme le marbre blanc des carrières de Carrare, un paisible souvenir vint me guider comme un phare dans la nuit, aussi pur et lumineux que le sourire d'un enfant que l'on vient d'êtreindre.

Comme j'aimerais retourner du côté de Guermantes en cet instant, m'assoupir sous les pommiers en fleurs à l'odeur entêtante exhalée par la douceur du printemps, bercé par le chuintement de l'eau lorsqu'elle effleure, délicate, les pierres lisses et rondes de la rivière. Rien n'égale en mon cœur, Guermantes et ses vergers aux reflets d'or sous le ciel azur, son château dont l'éclat des briques rougeoyantes, caressées par le soleil, absorbe l'âme du promeneur qui s'égaré par bonheur aux abords de l'imposante bâtisse ; je me revois, las et fourbu par une longue virée champêtre, emporté par mon imagination alors galvanisée par la fatigue, me rêvant Duc aux bras de la Duchesse de Guermantes, surprenant pièce après pièce, les mystères de cet insondable château.

Heurtés par le bruissement du journal tombé au sol, échappé de mes mains, mes songes se brisèrent telle une vague sur la grève ; son claquement, adouci par la torpeur de mon rêve, résonna dans la nuit comme un écho lointain. Il était temps, je le compris alors, d'abandonner le tumulte des affaires militaires, pour céder, enfin, à la douceur enveloppante du sommeil.

**Pastiche n°18**

-

**Le cas Sherbatoff 2.0**

4 074 signes

2020\_03\_18\_09\_32\_30\_lecassherbatoff2.odt

Un jour, alors que j'étais assis dans le métro, les yeux rivés sur mon smartphone, sur le compte Facebook de la princesse Sherbatoff et commentais de façon très élogieuse les clichés de sa dernière soirée où défilaient tour à tour les Guermantes et autres adeptes de ces mondanités, j'enchaînai avec mon hôtesse virtuelle, les remarques anodines et badinai avec elle.

J'allai liker une photo où l'on voyait la princesse une coupe de champagne à la main, lorsque s'inséra dans la conversation, dans un cadre bleuté et agrémenté d'un discret liseré, un commentaire de Mme de Villeparisis. Elle venait de rejoindre la conversation et tint, alors comme à son habitude, et je dois également le confier à l'égal d'elle-même, une remarque délicieuse, sobre et élégante.

Je laissai alors mon pouce en suspension, me remémorant les nombreux sms qu'elle m'adressait régulièrement en sentant monter une culpabilité lorsque je pris conscience qu'à ces témoignages de sympathie, tel un bonjour lancé de l'autre côté du trottoir, bonjour que l'on sait sincère et chaleureux, je n'avais opposé qu'un froid silence alors que, dans la cavalcade de la vie mondaine et de ses réseaux sociaux, j'avais par ailleurs commenté de nombreuses idioties et répondu à d'illustres inconnus.

Fort embarrassé et le pouce toujours en l'air, je décidai de corriger mon impolitesse et dans le flux de la conversation et au su de tous, je m'adressai alors à Mme de Villeparisis. Je lui témoignai ma sympathie et j'évoquai avec elle une soirée plaisante passée ensemble. Elle me témoigna mille remerciements et me fit promettre de lui donner plus fréquemment des nouvelles. Pressée, mais avec la plus grande des politesses, elle quitta la conversation, sans oublier bien-sûr de saluer la communauté.

Ma goujaterie réparée me semblait-il, je repris le fil de la conversation collective. Alors que je commentai une tenue extraordinaire de la princesse et le lui témoignai, je fus surpris de sa réaction ou devrais-je dire pour être plus exact de son manque de réaction. Elle ne me donna aucune réponse.

Je réitérai mes compliments et attendis un long moment. En vain. L'écran restait muet. Le petit point vert sur son mur, me montrait qu'elle était toujours connectée. Je ne savais que faire. J'osai alors envoyer un émoticon qui traduisait mon trouble, un messenger aux grands yeux étonnés auréolé d'un point d'interrogation. Le sien fut tout aussi explicite mais beaucoup plus brutal : elle m'adressa un diable rouge vif, me menaçant de ses deux cornes, et pour que le message soit parfaitement clair, elle coupa sa connexion.

Si elle m'avait signifié, ce jour-là, ne plus vouloir échanger avec moi, elle fut au contraire extrêmement prolifique à mon sujet sur tous les réseaux sociaux, car lors d'un Skype avec des amis



communs, je me proposai de l'inviter à partager notre conversation, mon écran s'affola sous les réponses embarrassées :

-elle fait une pause avec les réseaux sociaux

-elle suit un stage de déconnection dans une abbaye

-elle recherche l'authenticité

Tous voulaient m'éviter une déconvenue qui aurait eu l'effet d'une traînée de poudre sur les réseaux sociaux, twitée et retwitée et qui aurait fait le buzz du web.

Philosophe, je me souvins d'elle au début de sa carrière mondaine quand elle attendait le moindre sms, qu'elle comptait ses followers. L'influenceuse qu'elle était devenue se savait fragile et préférait jouer l'indifférente.

Elle me faisait penser à cet homme politique qui au sommet de sa gloire, était totalement injoignable, mais qui une fois déchu, à la suite d'une sombre histoire de mœurs, donnait à qui voulait son 06 et sursautait à la moindre sonnerie pour constater le plus souvent qu'il ne s'agissait que d'une publicité lui proposant une isolation pour un coût on ne peut plus modique de zéro euro. Un de mes amis me confia tout en riant du malheureux, que cherchant à le joindre en pleine gloire, jamais il n'ait pu obtenir le moindre entretien mais que désormais il répondait dans la minute à ses sms.

**Pastiche n°20**

-

**Sans titre**

4 928 signes

2020\_03\_22\_12\_41\_42\_cabelaurepastiche.odt

« Lucien est né le 14 mai 1921 au "bled", comme il disait ». Recroquevillé sur le banc, le dos voûté et les yeux fixés sur les mains, dont la peau parsemée de stries paraissait craquelée par les premiers froids d'un automne étonnamment sec, et dont la pâleur faisait mieux ressortir mes veines gonflées, rivières bleuâtres cherchant à s'échapper de leur lit, je ne portais qu'une oreille distraite à ce discours, isolé au fond de ma conscience, monde inaccessible aux autres et lieu privilégié pour moi, avant de succéder au lecteur, debout sur l'estrade. Mon intervention, pour laquelle je m'étais décidé en un laps de temps très bref, me tenait à cœur et devenait pour moi un objectif à accomplir, de la même manière qu'un sportif cherche à dépasser ses limites en battant les records du monde. Cela m'aurait paru tellement plus simple de tester les limites de mon corps, d'examiner avec un regard extérieur les capacités de chacun de mes membres et la tension sous-jacente de mes muscles préparant le geste qui apporterait la victoire. Cette fois-ci, mon corps ne serait qu'une banale enveloppe, je me devais avant tout de maîtriser mes pensées et de réprimer mon chagrin.

« Adieu l'ancien. ». Les derniers mots abrégèrent mes observations.

Ma main moite serrait, au fond de la poche de mon manteau trop léger pour un mois de novembre, le livre de Bergotte qui m'avait tant ému. À l'époque, les lignes évoquant le décès du plus proche ami du narrateur, avaient vivement retenu mon attention, parce qu'elles semblaient s'échapper de la page et s'inscrire au plus profond de mon être, présageant déjà les conditions dans lesquelles je les relirai. Je sortis l'ouvrage, les mains tremblantes, cherchant l'extrait avec anxiété.

Nous avons tous vu ces scènes, dans lesquelles le protagoniste du film parle distinctement dans le micro, s'exprime avec la plus grande justesse, tous les mots s'offrant à lui aussi facilement que des petits fours sur un plateau à la fin d'une réunion ennuyante, et rappelle, avec une émotion très maîtrisée et un sourire esquissé, les moments de complicité avec le défunt.

« Plus fort ! ». Cette dame, debout près de moi, qui rapprochait le micro de mon visage et m'exhortait à hausser la voix, me prouva que l'empathie ne faisait certainement pas partie de ses qualités. Sa remarque vexa stupidement mon ego, m'ancre rudement dans la réalité et me fit perdre toute contenance ; la raison pour laquelle j'étais sur cette tribune, lisant l'extrait tant aimé, me revint brutalement à la mémoire, entraînant de nouveau des larmes abondantes, témoins silencieux d'un déchirement profond. Mon émotion fut partagée par ma mère qui, me voyant me désoler de nouveau, éclata en sanglots face à moi. Aucun son n'est plus douloureux à entendre pour un fils que celui du chagrin d'une mère, cet écho désespérant redoubla mes pleurs, et j'achevais ma lecture mécaniquement. On m'invita à rejoindre ma place, je n'étais plus conscient de ce qui m'entourait et

je ne sais comment mon corps, devenu complètement autonome de mon cerveau, fit ce qu'on lui avait demandé, comme un ami qui vous tient la main et vous accompagne sur le chemin menant jusqu'à votre maison.

A la sortie de l'église, je fus environné par une forêt d'arbres branlants aux feuilles argentées qui auraient pu être abattus au moindre souffle de vent ; je réalisais avec nostalgie la célérité du temps qui passe, pareil à un train grande vitesse, j'étais encore un voyageur paisiblement assis sur une banquette confortable, et mon grand-père venait de descendre sur le quai, la machine poursuivait sa route et je voyais déjà autour de moi tous ceux qui, munis de leurs bagages, attendaient le prochain arrêt sans savoir à quelle heure le train les déposerait.

Mme de Guermantes, une amie alsacienne que mon grand-père avait continué de côtoyer dans l'unique but d'éviter des mésententes, s'agitait çà et là, s'ingéniant à savoir si le fils de Mme Lévêque avait *in fine* épousé la femme de ménage des Bernardin, ou si la fille des Joliel avait obtenu l'agrégation de philosophie puisqu'elle la passait tout de même pour la quatrième fois ; et elle glissait, feignant toute modestie, des nouvelles de sa propre fille qui s'illustrait brillamment dans sa carrière d'avocate. Puis, s'approchant de ma mère et lui prenant la main de l'air le plus désolé du monde, Mme de Guermantes promettait un soutien infaillible à ma famille, perfectionnant de la sorte son image de bon samaritain ; sa logorrhée fut interrompue par Monsieur qui s'impatientait, car son ventre, hurlant à la mort, lui ordonnait de se rendre au plus vite aux Clefs d'argent afin d'engloutir son turbot à la sauce citronnée.

« - Géraldine, Laurent ne gardera jamais notre réservation pour ce midi, si tu n'abrèges pas ton discours.

- Il ne faut pas t'inquiéter, Laurent sait que nous ne sommes jamais à l'heure ! On ira ailleurs sinon. Il n'y a pas mort d'homme ! »

**Pastiche n°22**

-

**Les déplaisirs de nos jours.**

4 982 signes

2020\_03\_24\_00\_17\_03\_pasticheproust.odt

Longtemps je me suis connecté de bonne heure. A peine avais-je fini le repas que Françoise me préparait religieusement - quand elle n'était pas affairée à suivre comme une première communiant les prêchi-prêcha de son feuilleton préféré, qui faisait de la cuisine de mes parents où elle officiait l'antichambre d'une liturgie télévisuelle quotidienne – que je me précipitais dans ma chambre où m'attendait alors, inerte mais pourtant animé, comme peuvent l'être un Delacroix ou un Géricault la nuit au Louvre qui n'espèrent que la réouverture du lendemain pour continuer d'offrir aux premiers visiteurs matinaux leur plus bel appareil, le kaléidoscope de ma vie future, mon écran d'ordinateur. Je savais que Maman n'eût pas souhaité assister à cette cérémonie, elle qui détestait l'idée que je pusse perdre mon temps à vouloir entrer en relation avec des jeunes filles plutôt que de mettre enfin à écrire cette petite étude que ma grand-mère eût tant voulu lire si elle eût été encore de ce monde. La pensée d'imaginer Maman malheureuse, alors qu'apparaissait subrepticement sur l'écran une myriade de filaments ocre qui semblait provenir, par l'incomparable promesse de désir qu'elle illuminait, du fin fond d'une lampe des *Mille et Une Nuits*, obscurcissait d'un halo de culpabilité chaque recoin de ma chambre. Bloch, qui m'avait le premier parlé de ces nouvelles possibilités de rencontres un soir où il était venu dîner chez mes parents, expliqua alors à mon père et à M. de Norpois, qui cachait mal sa gêne d'avoir à écouter la logorrhée de mon ami et qui profitait de chaque allée et venue de Françoise pour reprendre la tête de la conversation, à défaut d'avoir pu acquérir celle de l'ambassade d'Italie qui lui échappa une nouvelle fois, qu'il ne cessait plus de « passer en revue » les « Cunégonde du nouveau siècle ». Il me dit sentencieusement : « Sortir le soir ? Mais tu n'y penses pas ! C'est tellement *vingtième-siècle* que cela en est ridicule ! Il faut te mettre au jus mon cher, l'amour ce n'est plus du sentiment, c'est du clic ! »

Les propos de mon ami, bien qu'il les prononçât de telle façon qu'il en expurgeât par sa suffisance même le moindre intérêt, finissaient toutefois par aiguïser ma curiosité alentie par les longs mois d'hiver qui gelaient autant les boutons d'or du jardin de Mme Sazerat que les renoncules égrotesques de mon cœur. Un soir, alors que je me retrouvai seul dans cette chambre imbibée encore des effluves qu'y avaient laissés mes amours mortes, (Gilberte et Albertine semblaient avoir disséminé chacune d'elles à des années d'intervalle leurs empreintes indélébiles sur les plus infinitésimales parcelles de ce lieu, à tel point que je ne savais plus distinguer de laquelle d'entre elles cette pièce était la plus infestée) je fis défiler devant moi les photographies de celles dont je souhaitais plus que tout qu'elles incorporassent ma vie, nourrissant le secret espoir de pénétrer toutes les existences possibles que chacune d'elles incarnait, chaque visage étant la vitrine extérieure d'inaccessibles mondes. Bloch avait raison, pensai-je, une promesse de bonheur semblait s'ouvrir, tel un sésame qu'un Ali Baba venu des profondeurs de l'Orient eût insufflé, devant cet écran dans lequel se mirait le miroir de mes espérances, comme la lanterne magique de mon enfance savait si bien me transporter dans le château de Geneviève de Brabant sans qu'un seul des membres de mon corps ne

nécessitât une quelconque mobilité. Je songeai à cet instant précis que c'étaient toutes les Madames de Guermantes du monde qui seraient aussitôt offertes d'une simple pression de doigt à mon imagination.

Déception pour toute ma personne. Je me rendis compte, alors que le jour du rendez-vous avec l'une de ces belles sylphides était arrivé, que l'intensité de mes douleurs à venir serait désormais corrélée au nombre de rencontres qui allaient décharger chacune dans mon cœur toute une part de souffrance que mes illusions avaient alimentée avec l'appui de la sensibilité, qui refuse ce que l'intelligence voudrait lui soumettre, la première laissant vivre au grand jour les succédanés chamarrés de l'imagination, fussent-ils annihilés par l'implacable froideur de la seconde. Nous sommes les plus grands artisans de nos propres malheurs. Je constatai impuissant que le charme scintillant que l'écran avait donné à cette jeune fille s'était évaporé avant même que je n'en eusse inhalé le premier effluve. Pis, les mots qui s'exhalèrent de sa bouche agissaient comme un anesthésiant qui endormit aussitôt le moindre de mes désirs. Je n'avais plus en face de moi la fille dont la photographie virtuelle m'avait tant ému, celle dont le port de tête me faisait penser à la Jeune Femme du portrait de Machard et qui, par une transsubstantiation que seul permet le nouveau siècle, avait été transformée en une de ces caricatures grotesques de Léonard qui finissaient par effeuiller les derniers oripeaux de mes illusions perdues.

**Pastiche n°23**

-

**Le pays de la Cronce**

4 525 signes

2020\_03\_25\_11\_56\_36\_concoursdepastichesproustiens.docx



Les jours où le temps humide de la fin d'hiver ne nous permettait pas de sortir à pied, comme nous le faisons avec plaisir lorsqu'aux alentours de onze heures, le soleil se levait et éclairait ce coin de vallée d'un rayon pâle, bientôt disparu derrière le pan de colline boisée où se nichait la maison, nous empruntions en voiture la petite route qui, serpentant à travers la vallée de la Crouce, fait se rejoindre Saint-Flour et Langeac. La brume persistante, dont l'humidité soyeuse atténuait jusqu'à la rumeur du ruisseau auquel les eaux limpides et glaciales, tout droit tombées des montagnes, donnaient alors la rondeur, l'épaisseur alléchantes que j'eusse aimé trouver lorsque, l'été, je dévalais les prés secs pour découvrir un filet d'eau brune traversé de couleuvres, faisait paraître interminables ces courtes promenades, et leur conférait le charme d'une errance dans laquelle nous nous enfoncions d'autant plus sûrement que nous savions devoir trouver au retour, préparées par Yvette, de larges tartines du beurre de Guermantes, très jaune et grossièrement moulé, qu'elle achetait pour moi au marché de Langeac (ainsi souvent, ayant repoussé un rendez-vous avec Gabriel parce que, le croyant sûr, je pensais m'offrir sans danger le plaisir de le désirer, je m'étais trouvée, comme parfois dans la brume par une après-midi d'hiver plus sombre que les autres, si triste et effrayée de ne jamais le revoir – et lui supposant alors mille rendez-vous présents qui sans doute le détourneraient plus tard de celui que j'avais pris soin de lui fixer – qu'abdiquant aussitôt tout raffinement de désir, je le priais de me rejoindre immédiatement et le plus vite possible).

L'isolement du village nous forçait cependant, certains jours, à nous rendre en ville, et bien souvent ma mère, peu encline même durant ses congés à une inaction prolongée, faisait le trajet jusqu'à Langeac qui, puisqu'elle se trouvait dans le même département que notre maison, paraissait à la fois plus proche et plus adaptée au réapprovisionnement des périodes de vacances. Retourner à Saint-Flour où nous habitons toute l'année, quoique la distance fut équivalente, nous eut semblé aussi absurde que si, en vacances à Dieppe et résidant à Paris, nous eussions choisi le dimanche d'aller flâner au Bon Marché. Car c'est sous les habitudes les plus anodines que se dissimule souvent la distance fantasmée que nous plaçons entre les choses, distance qui, si nous la parcourions tout d'une traite et, si l'on peut dire, dans une perspective expérimentale, se révélerait à tel point différente de celle que nous supposions, qu'à un ami qui nous aurait soutenu depuis le début que nous nous méprenions, nous nous verrions obligés de répondre, comme d'une femme dont les épaules encore fraîches et les manières vives nous empêchent de saisir l'âge réel, qu'elle *ne les faisait pas*. Depuis notre maison de Haute-Loire, Saint-Flour, à laquelle on n'accédait qu'après avoir traversé l'obscur haie de sapins qui constitue, depuis la route, le seul aperçu sensible de la Margeride, se réduisait pour nous à l'évocation de la falaise noire, imposante et familière, au-dessus de laquelle, au retour des vacances, nous nous préoccupions de distinguer, aussi tôt que possible et comme après un long voyage, les tours carrées de la cathédrale. À l'autre bout de la vallée, Langeac, dont le final vif

fait s'élever gaiement une petite église de pierre rouge du lit assoupi de l'Allier, nous semblait au contraire une destination de promenade, dont les marchés des mardis et jeudis rythmaient notre quotidien au même titre que les visites régulières, chaque soir avant le dîner et bien après le coucher du soleil, du berger du village. Le plaisir que me faisaient ces visites – plaisir mêlé d'ennui, car elles m'obligeaient bien souvent à poser mon livre, quitter le feu et renouer avec une forme de vie sociale émoussée par le silence, le froid et l'obscurité qui dès quatre heures entouraient la maison – était semblable à celui des promenades régulières dans une ville que seule l'habitude nous force à parcourir, mais dont on sait qu'elle appartient au seul temps des vacances, et que sitôt ce temps passé, nous ne la verrons plus. Les visites du berger, comme nos passages à Langeac, les unes et les autres étant d'ailleurs associés dans mon esprit comme le seraient deux sons de cloches résonnant, l'un le matin, l'autre le soir, aux extrémités d'une journée de solitude, me procuraient le doux plaisir des habitudes vouées à cesser.

**Pastiche n°24**

-

**Reffet matinal**

3 679 signes

2020\_03\_25\_11\_56\_46\_alicerochepeaureffetmatinal.docx

Mes paupières - qui étaient fermées - furent bientôt transformées en un rideau de théâtre pourpre, m'indiquant ainsi la venue des rayons du soleil dans ma chambre et m'obligeait à percer de ma tête l'écume moite de mes couvertures ; comme un oisillon qui sortira de sa coquille, mais lui est aidé par l'impact de son bec et est appelé au monde par la nécessité de la nature, tandis que le seul motif dont je disposais pour sortir de mon cocon était la promesse d'une journée fraîche et lumineuse ; car la raison qui exige la sortie du lit m'est encore tout à fait inconnue.

Mon esprit était encore tout embué de cet état opaque et sourd ; corollaire au réveil qui succède un sommeil de plomb ; quand mon regard qui s'était égaré par la fenêtre heurta le dôme de l'église Saint Augustin. Cette vision fut comme un choc car le soleil ayant glissé sur sa surface, le dôme s'était paré d'une teinte violette et presque rougeâtre, lui prêtant alors une dimension mystérieuse et presque sacrée. Tout à coup je fus frappé d'un enthousiasme ardent, comme il arrive quand une vision ébranle en nous non seulement notre regard, mais aussi notre être tout entier, animant les perceptions les plus insoupçonnées qui semblaient dormir en nous comme de petites sporades dans les coins de notre esprit jusqu'à ce qu'elles ressurgissent sur l'écran saillant de notre conscience. Cette vision me rappelait en fait le clocher de l'église St Hilaire de Guermantes.

J'oubliais alors la pesanteur rassurante de l'appartement et le ronflement pressé des automobiles (qui semblaient vouloir me retenir absolument dans l'implacable réalité) et laissais ma mémoire voguer sur le cours de la Vivonne. Car si le clocher de Saint Hilaire, rustique et distingué par ses pentes de pierre qui se rapprochaient pour former un geste d'orant et atteignaient bientôt le ciel provoquait en moi un plaisir inexplicable, c'était l'image liquide, courante et diaphane du cours de la Vivonne que je lui préférerais.

Cette image, non pas figée mais vibrante de sensations immatérielles, s'épanouissait en moi et nourrissait mon jardin intérieur, car elle était suffisamment entrée dans mes yeux pour que je m'en souvienne parfaitement. Le courant - composé de corpuscules d'eau insaisissable - fuyait inlassablement sa source, qui me semblait aussi inatteignable que l'entrée des Enfers, jusqu'à ce que, fatigué de sa longue course, il ralentisse, et, comme un chien ayant tourné trois fois sur lui-même, s'avachit pour former un petit étang. Là s'épanouissait un parterre d'eau au sein duquel se reflétaient les grandes ombres des arbres, ce qui donnait deux fois plus de ravissement au tableau, car on assistait d'une part à l'épanouissement de toute la précieuse végétation qui poussait sur la rive et d'autre part, on observait le reflet de cette composition. Les deux tableaux n'étaient pas séparés par une délinéation tranchante et implacable, mais, au

contraire, on ne distinguait pas la limite entre le miroir naturel et la rive, puisque la fluctuation oblique de l'eau absorbait et fluidifiait toute délimitation possible, ce qui donnait l'impression que le reflet et la végétation au dessus de lui étaient fait de la même matière, unifiée et continue.

Ainsi, un tableau d'unité se dévoilait à moi, formé d'une harmonie sensible et fluide, comme si cette vision que je venais d'avoir, justifiait la sortie du lit pourtant si pénible. Et soudain, j'eus une sensation de plénitude, de continuité évidente avec l'espace, l'impression d'être ce rameur qui aurait lâché sa rame et, ayant laissé son crâne reposer sur le bord de sa barque, ne verrait plus que le ciel limpide défilé au dessus de lui.

**Pastiche n°25**

-

**Un architecte aventuré chez les Verdurin**

4 964 signes - 2020\_03\_25\_17\_14\_16\_unarchitecteaventurechezlesverdurin.docx

À mon arrivée, dès le perron, Mme Verdurin entonna : « Vous qui connaissez les écrits d'Emile Mâle sur l'architecture médiévale et qui citez John Ruskin, vous allez être content de rencontrer un architecte qui œuvre à la restauration et l'étude de monuments historiques ». M. Verdurin précisa : « Elstir nous l'a déniché au pied d'un échafaudage, c'est un ancien architecte diocésain qui préfère maintenant s'occuper des palais de la République et remonter les monuments antiques. »

Ce soir-là son « couvert mis » l'attendait ainsi que ceux des « fidèles ». Au moins n'avait-il pas « lâché » et, au contraire, avait débarqué avec une valise et un carton à dessin. Quel ne fut pas mon profond désarroi d'apprendre, au cours du repas, qu'il avait effectué des travaux sur l'église de Combray et, en agrandissant l'ogive des baies, avait remplacé le vénérable vitrail au blason des Guermantes, ridé par les plombs de casse, dont la gamme chromatique de rouge sombre et de bleu cobalt était enrichie par des rehauts de cémentations de jaune d'argent. Mon trouble augmenta lorsqu'il se félicita d'avoir repris l'un des clochers de Martinville, déposé la couverture d'ardoise, complété le carillon avec un nouveau jeu de cloches, surélevé le campanile, posé des abat-sons, corseté le tout avec des crochets métalliques le long des noues de toiture et rajouté une grosse girouette de gallinacé, ce qui modifiait fortement sa physionomie. C'est alors que je me souvins de cette envie d'écrire, cet empressement à fixer une sensation, à noter l'essence d'un paysage, que m'avait procurés la vision simultanée des deux clochers de Martinville lorsque, de la voiture du Dr Percepied, je les voyais tour à tour s'élever et disparaître dans le lointain. Très conscient que ces transformations du clocher impliquaient la disparition irrémédiable de l'équilibre esthétique de la scène qui m'avait tant touché, je décidai de retrouver dans mes tout premiers carnets ce petit texte écrit sur le « motif » comme un peintre eût posé son chevalet pour en capter la lumière d'un instant et faire l'esquisse d'une œuvre plus considérable.

L'architecte avait écouté avec beaucoup d'intérêt Saniette au sujet de chartes de fondation, de prix faits et d'actes de future cautèle qui décrivent les bâtiments et leurs ouvrages dans les registres notariés, qu'en archiviste avisé ce dernier connaissait fort bien, et il avait fait l'éloge de son érudition à la « Patronne » qui lui avait prestement assuré qu'il ne trouverait en sa compagnie que des personnes de grande qualité et même des sommités de la médecine comme le docteur Cottard dont le diagnostic était plus sûr que celui du professeur Potain.

Ce fut lors de la présentation des maquettes que la position nouvellement acquise par l'homme de l'art pendant le repas fut perdue. Le « petit clan », plus habitué aux sonates que Maurel interprétait au violon qu'à histoire raisonnée et comparée des techniques constructives, fit néanmoins preuve de curiosité, à défaut d'attention, pour les maquettes que déballait l'architecte qui, commençant par une simple ferme romaine, puis poursuivant par l'ajout de contrefiches,

d'entrants retroussés, passa assez vite à la charpente médiévale. Comme son enthousiasme augmentait en fonction des progrès et de la complexité des charpentes, du nombre de blochets, de leur élancement ou de leur portée, il discourut sur les flèches et leurs appuis sur les charpentes tout en détaillant les assemblages de bois. Ce fut l'explication d'une *enture à trait de Jupiter* qui le foudroya. Charlus, qui avait très mal supporté l'attente puis l'absence de son protégé pendant tout le repas, tonna : « C'est aussi éclairant qu'ennuyeux ! » avec un dédain tel que l'architecte arrêta net sa démonstration, tout décontenancé, une maquette à la main. Car le terme « ennuyeux » revêtait un sens très précis dans le salon des Verdurin, marquant d'opprobre ceux qui ne pouvaient pas être intégrés au « noyau », ce qui anéantissait pour l'architecte tout espoir d'obtenir la commande de l'extension du salon d'hiver ou celle des travaux d'entretien de la villa.

Mais ce fut le passage de la charpente au gros œuvre qui le disqualifia définitivement. En effet, si Mme Verdurin s'était résignée aux souffrances toujours prochaines infligées par la Beauté dans les arts, et s'était même mithridatisée contre elles, elle était bien moins préparée aux maux que la technique induit et hésitait, avec appréhension, entre une inflammation de la gorge ou une irritation des poumons à venir mais avait adapté sa posture, suivant le propos de l'architecte qui détaillait la coupe d'une nef gothique, elle avait tassé son cou, raidi ses omoplates, et ses deux bras formant deux arcs-boutants, contrebutant les poussées de sa cage thoracique, étaient solidement fondés aux accoudoirs qu'elle empoignait. L'assemblée crut qu'elle allait faire un malaise et l'invitation ne fut jamais reconduite.



**Pastiche n°26**

-

**Retour à Gardate**

4 994 signes

2020\_03\_27\_14\_24\_48\_pastiche.docx

Après avoir résisté aux caprices des marées, le saumon frétille d'impatience à l'idée de rentrer dans le berceau qui l'a vu déboucher d'une pépite orangée sous la forme embryonnaire d'un têtard gluant. Aucune molécule d'eau n'arriverait à faire coïncider cette bête tuméfiée avec l'alevin filiforme et iridescent d'antan : si l'on vivait encore dans le monde des mythes, on dirait que les Néréides se sont amusées à imposer une cyphose avancée au gabarit du poisson, et à changer la rondeur de sa bouche en un bec de percnoptère d'Égypte. De même, à chaque fois que je reviens à Gardate, les gens qui me « connaissent vraiment » restent perplexes, comme les houris face aux innombrables changements physiques de l'homme que le sort leur avait destiné il y a longtemps. En fait, dans cet ermitage où j'ai vécu mon enfance, la connaissance est un récipient gradué dont la ligne qui signale la plénitude (et donc la « vérité ») est tracée par ceux qui se souviennent à la fois de la géométrie irrégulière de ta première écorchure au genou et du sermon du prêtre à la messe de ta première communion : un éloignement du village, fût-il provisoire, est suffisant pour que le récipient se vide et la ligne s'efface.

Mon retour est accompagné par la cantilène moqueuse des « étrangers » de Caronne (la racine celtique *kar* signifiant « pierre » fait pressentir la chaleur estivale, sèche et lézardée des ardoises qui ont quitté la carrière pour les toits des poulaillers et pour les grilles des barbecues) : « Gardate *minus habens*, Gardate *minus habens* ». Pourquoi est-ce qu'une horde de mineurs préfère une périphrase latine opaque à des termes transparents comme « idiot » ou « imbécile » ? La netteté d'une insulte sans équivoque blesse, mais toute expression énigmatique tue. Lorsqu'il s'agit d'offenser, on abandonne le langage quotidien, et on arriverait jusqu'à apprendre l'araméen pour proférer des malédictions deutéronomiques. Dans ce monde, qui n'est pas celui des mythes, la méchanceté a réussi là où les peuples de Babel et l'esperanto ont échoué : universaliser la communication. L'intonation douce avec laquelle mes proches chuchotent « Tu étais bien à Gardate, et tu es revenu pour cela ! » adoucit la dureté métallifère des vannes des habitants de Caronne, en me rappelant la baratte en mélèze actionnée par les mains nerveuses et puissantes de mon oncle Antoine, qui assouplissait la tour cristallisée de beurre grâce aux battements mouillés vibrant au même diapason que le crépitement du feu de la cheminée, et à l'unisson du bouilloire en acier protégeant le feu grégeois de l'eau destinée à la « boule de la bonne nuit » de ma grand-mère. L'accent rassurant de ce propos agit comme un de ces médicaments qui, tout en guérissant d'une maladie, crée en même temps une décompensation que nous supposons être cardiaque, quoiqu'elle soit psychologique (on commet la même erreur que le rembrandtien Docteur Tulp qui, en recherchant – lors de sa *Leçon d'anatomie* – une anomalie au membre supérieur gauche du cadavre, ignorait que la véritable origine du mal de ce dernier était recroquevillée dans l'« aire de Broca », absente des manuels d'anatomie de l'époque, peut-être puisque voilée par l'ombre de l'apprenti médecin).

Ce trouble psychosomatique repose sur le fait qu'on a moins de pouvoir sur un passé récent (comme celui dans lequel j'étais bien à Gardate) que lointain. En observant une fresque ressuscitée des cendres de Pompéi, nous serions capables de faire la chronique de la danse sinusoïdale de Zeus ancrant ses deux pattes dans les cuisses de Lédà : ce qui nous soulage, puisqu'on reçoit la preuve que les Guermentes ont été générés par la conjonction d'une nymphe et d'un oiseau divin (l'étymologie fantaisiste de l'adolescence m'avait toujours persuadé que « Gardate » partageait avec « Guermentes », sinon la noblesse, du moins l'ancienneté). En revanche, le passé vécu dans notre chair est comme l'ortie cachée parmi les fougères : on abandonne les bois, la démangeaison aux mollets reste. Et peu importe si le soir, quand on les voit faner dans le potage, on se concilie avec elles ; pour éliminer la nature urticante de la plante, on a dû renoncer à sa fraîcheur. Pareillement, je sais que si j'éliminais les plus petites rides de la peau des personnes, je renoncerais en même temps à tout mon réservoir sensoriel et instinctif, où l'odeur sucrée de mélasse fermentée – la sagesse populaire ne connaît pas l'éthylène, mais sait que les kakis mûrissent rapidement si on les place dans la corbeille des pommes – se mêlait au duvet de l'herbe du bon-Henri, un épinard sauvage tellement savoureux que, lorsque mes tantes le servaient à table, mon oncle Sébastien s'exclamait : « Aujourd'hui, on ne met pas de beurre dans les épinards ». Mon oncle Antoine était le seul qui, en pensant à la fois au saint padouan dont il portait le nom et aux efforts qu'il avait dus accomplir ce matin-là pour modeler la tour jaune de beurre, mettait la langue dans sa poche.

**Pastiche n°27**

-

**Bouteille à la mer**

4 953 signes

2020\_03\_28\_02\_00\_58\_bouteillealamer.docx

On croit trop souvent à tort que nos objets les plus précieux sont ceux pour lesquels se déclare notre sentiment, et pour lesquels encore on connaît notre préférence. S'il en est ainsi, ce n'est pas par faute de goût, puisque notre juge intérieur, qui pèse soit le poids des efforts ou de l'argent que l'on a dépensé pour les obtenir, soit la valeur que le temps, en y accumulant notre passé, nous amène à leur attacher, délibère bien, mais de disposition. Aussi, si l'on savait se prêter au jeu que les objets, en évoquant autant de moments oubliés de nous, soumettent constamment à notre cœur, ce n'est pas seulement ce moment, et avec lui son cadre d'apparition, que l'on retrouverait, mais notre moi d'autrefois.

C'est à d'autres pensées que je m'absorbais, et en vérité à aucune peut-être, puisqu'elles étaient toutes entières réunies dans l'activité de mes mains qui, avec la franche simplicité de l'habitude, maniaient cartables et autres fournitures de bureau, lorsque, saisissant ma vieille bouteille d'eau et y portant machinalement la bouche, une félicité d'abord détachée de sa cause me submergea, et remis chaque chose à sa place; mon cubicule, avec le classeur et l'ordinateur, mais aussi l'agitation ambiante, des imprimantes et des claviers, m'apparurent dans leur plus pleine présence. Depuis combien de temps, au juste, ne les avais-je pas remarqués?

Je reportai mon attention sur la bouteille. C'était un gros contenant en plastique bleu transparent avec une embouchure d'une largeur telle que, pour y boire le dernier tiers d'eau, j'étais obligé d'y plonger le nez; mais voilà, j'avais laissé l'eau stagner là quelques jours, de sorte qu'en y buvant, c'est ce goût d'eau renfermée, d'espaces étroits, où le soleil semble s'être accumulé trop longtemps, qui ennoya mes sens. Mais trop peu disposé pour lui, mon état ne me laissa pas rejoindre la cause profonde de l'impression qu'il m'avait causée.

Je ramenai la bouteille à mes lèvres, avide d'y retrouver l'impression qu'elle m'avait procurée, mais le contenant semblait vide, comme si le génie qui y séjournait s'était dissipé par l'embouchure gardée ouverte. Je conservais la gorgée dans ma bouche avec amertume, tandis que son goût m'échappait d'autant plus que je cherchais à le capter, lorsque, déglutissant finalement de dépit, je retrouvai brusquement cette gorgée d'autrefois, et en vérité comme si elle n'avait jamais quitté ma gorge, que, sans le vouloir, il m'était arrivé d'avalier à la piscine du quartier à la suite d'une mauvaise manœuvre. C'est cette eau au chlore que m'avait évoquée l'eau de ma bouteille. Et maintenant, je goutais à nouveau si bien cette gorgée prise à la piscine, qu'il me sembla non seulement que je l'avais retrouvée, mais que cette impression était, depuis tous ces jours qui étaient venus s'interposer entre elle et moi, restée à sa place, isolée dans le temps.

Si l'impression produite par le goût de l'eau de ma bouteille avait été comme le tremplin offert à ma mémoire pour atteindre ces profondeurs que les rayons du temps eux-mêmes n'atteignent pas et

qui protègent les souvenirs de l'insolation de son doigt, ce n'est plus seulement la gorgée que je retrouvais maintenant, mais avec elle, tout son cadre de saisie; et en effet, bientôt, c'est la piscine tout entière qu'il me sembla voir, avec ses gens et ses jouets aquatiques, ses parois aussi, où jouaient les entrelacs du soleil, son fond plus froid encore, épargné par les pieds et les remous qui battaient son eau à la surface. La piscine? Pas seulement. Son pourtour de ciment blanc aussi, avec son nimbe de chaises longues où flânait toujours la paresseuse odeur de la crème solaire. Les douches elles-mêmes retrouvèrent leur place, et avec elles les derniers instants à la piscine, où il me fallait retirer mon maillot qui me collait aux cuisses.

Enfin tout ceci se déroula de telle manière que de cette seule gorgée, et par son analogie dans le temps avec celle, oubliée depuis, de la piscine, il s'était produit entre elles une concomitance de telle manière que je m'étais retrouvé, l'instant d'un moment, à cheval entre elles. Mais bientôt, l'impression de la piscine l'ayant emportée sur celle de la bouteille, c'est tout mon bureau, cubicule et fournitures, qu'elle avait envoyé avec elle, recréant pour l'accompagner tout le cadre de sa saisie.

Brusquement inquiet à l'idée de boire en quelques gorgées la piscine entière, je m'avisai de ranger ma bouteille. Mais je savais le prix qu'elle avait désormais pour moi, aussi je la conservai précieusement. Et depuis, lorsque tous les secours sont vains, j'apporte ma fameuse bouteille à mes lèvres, mais ce n'est pas pour y boire, car depuis ce jour, il suffit que, dans l'embouchure de la bouteille plonge mon nez pour que l'y suive tout mon corps, de telle sorte que ma mémoire y trouve chaque fois, contenue comme cela dans la bouteille, ces jours de mon enfance passés à la piscine municipale de Guermantes.

**Pastiche n°29**

-

**Mademoiselle**

**5 341 signes**

2020\_03\_29\_15\_42\_15\_proust.docx

Mlle de Guermantes refusait d'avouer. Ses parents l'auraient bien consignée dans sa chambre mais compte tenu des nombreux visiteurs, on ne pouvait se le permettre. Des questions n'auraient pas tardé à fuser et à venir embarrasser le couple sur l'absence de la jeune fille. Était-elle souffrante ? Ce n'était pas grave ? Elle aurait pris froid au bois. Elles prennent toutes froid au bois. Ce n'est pas qu'on ne les prévient pas mais ces demoiselles n'en font qu'à leur tête ! Pas de pelisse, ni de toque et encore moins de gants ! En plein hiver ! À moins que ce ne soit en patinant sur le lac gelé ? Bref, tous ces bavardages intempestifs auxquels il aurait fallu répondre leur étaient ainsi évités. Sauver les apparences : tout était là. Mlle était néanmoins punie. Le minimum de sorties, pour ne pas éveiller les soupçons, mais ni gâteaux ni sucreries. Elle était privée du tea time de 17h tapantes, l'horloge en attestait avec une précision sans faille, elle qui en était si friande. Et de théâtre. Elle avait beau faire ses yeux mélancoliques, Mme et Mr ne cédaient pas. La bonne qui avait eu l'idée saugrenue de s'en inquiéter s'était vue rembarquer par la maîtresse de maison : « elle ne veut pas finir comme vous : un tonneau, à 40 ans ! » Françoise n'avait pas demandé son reste. N'empêche, c'était bizarre cette histoire. D'autant que Mlle faisait la tête, ne plaisantait plus et ne courait plus dans les escaliers. Françoise savait bien, en bonne domestique dévouée que cela ne la regardait en rien mais elle se faisait du souci pour Mlle. Si elle avait été souffrante on aurait fait venir le docteur. Or il n'en n'était rien. Et puis Mlle continuait à sortir avec ses amis. Mlle de Guermantes ne voulait pas avouer. Ses parents la convoquaient régulièrement dans le salon aux bibelots improbables et laids où le moindre cri lié à la plus petite révélation eut probablement provoqué une cascade. Mlle était soumise à un véritable interrogatoire qui se terminait invariablement par : « je n'ai rien à vous dire ». « Alors ! », s'emportait sa mère, « quand tu rentres sur la pointe des pieds en pleine nuit et que je te surprends dans l'escalier, ce n'est rien, peut-être ? c'est normal ? »

« Ma chère, calmez-vous ! je vais demander à Françoise de vous apporter vos sels. Il ne manquerait plus que vous fassiez un malaise, comme cet ami de votre fille, vous savez, ce jeune homme asthmatique qui tourne de l'œil à chaque réception ! ». « Je ne suis pas asthmatique et je ne vais pas me calmer mon ami ! Pas tant que notre fille n'aura pas avoué la cause de son retard nocturne ! ».

« Mais avouer quoi, ma chère ? elle n'a peut-être rien à avouer, voilà tout ! » Et Mlle ne pouvait alors empêcher cette lueur victorieuse d'animer ses beaux yeux clairs. Elle avait du caractère. Elle n'avouerait rien. « Elle est peut-être amoureuse » ? tenta son père. « Amoureuse ? mais de qui ? vous divaguez mon ami » ! A ces mots Mlle s'était légèrement empourprée mais personne n'y prêta attention. « Eh bien peut-être de ce jeune homme fragile et romantique qui vient souvent chez nous ? » La duchesse éclata d'un rire strident : « vous débloquez complètement ! ce hareng saur ? hahaha, elle est bien bonne ! » Le duc soupira. L'affaire était loin d'être résolue. Le hareng saur, moi en l'occurrence, pensait que toute cette comédie familiale était vaine, puisque Mlle n'avouerait pas,



jamais, la cause de son retard. Je n'y étais pour rien : amoureux transi, je le resterais. Mlle était allée au bal comme bon nombre d'entre nous et la soirée s'était prolongée. Elle était rentrée bien trop tard pour une jeune fille de son rang. Je savais, je savais parce que je l'avais vue et qu'elle avait surpris mon regard dans la remise à peine éclairée. Elle ne tomberait pas enceinte comme le craignait sa pauvre mère pour laquelle retard était synonyme de perdition. Car ce n'est pas un galant qui se penchait sur le corsage dégrafé de la jeune demoiselle mais une galante. Mlle de Guermantes, au bord de la pâmoison, avait surpris mon regard étonné mais ne s'était pas cachée. J'étais sorti précipitamment, comme pris en faute, exagérément troublé par la vision de sa gorge généreuse que j'avais tant convoitée. Et qu'elle l'offrit à une autre me causait une souffrance sans nom. J'étouffais de colère et surtout de chagrin. Comment était-ce possible ? C'était un cauchemar. Je savais désormais que mes nuits fiévreuses et sans sommeil auraient une vraie raison. Je dus ouvrir mon col empesé par la bonne, au bord de la suffocation. Je parvins à rejoindre le bal un peu comme ces automates mécaniques. Je devais être livide. J'avalai d'un trait un verre de porto : cela me donnerait la force de rentrer chez moi. Mlle n'aimait pas les garçons. Elle ne m'aimait pas et ne m'aimerait jamais. (j'entrevois néanmoins dans cette situation une légère consolation car, étant un jeune homme, elle ne m'aurait pas davantage regardé si j'avais été beau et en bonne santé : je n'avais point de rivaux. Laid, malingre et asthmatique, je n'étais pour une fois pas plus mal loti que ses séduisants prétendants : nul ne l'aurait.) Elle ne m'aimerait jamais mais n'en aimerait point d'autre. (je ressentis presque un léger sentiment de satisfaction à cette pensée.) C'était la seule chose à savoir. C'était aussi la seule chose qu'elle n'avouerait jamais. »

**Pastiche n°30**

-

**Guère Mante, éternellement Proust**

4 385 signes

2020\_03\_29\_19\_41\_30\_pastichesproustientextefinal.docx

Les dimanches bénis où je vous rendais visite, le temps ne me paraissait pas aussi plat qu'il l'était les jours où, forcée par mes parents, j'allais de maisons en maisons visiter cousins et amis, tout un monde ennuyeux qui se moquait éperdument de la petite fille que j'étais à l'époque, ce qui renforçait l'amertume en mon cœur, celle de ne pouvoir venir vous visiter vous, boulevard Haussmann, l'impression accrue d'un temps perdu. A mon arrivée chez vous, à peine franchi le seuil de votre appartement, je me précipitais invariablement devant la porte de votre chambre, où je m'asseyais en tailleur, au milieu du long couloir froid qui, au fil des ans, m'était devenu si familier, et je vous guettais, les yeux mi-clos, à la manière d'une religieuse priant un Dieu dont elle n'attendait plus aucun signe, une prière sans fin, tout juste troublée par votre chère Céleste – les mains chargées d'un petit plateau en argent sur lequel elle avait posé votre café au lait, fraîchement préparé – qui venait tendrement m'avertir que vous dormiez encore profondément à cette heure avancée de la journée. A ses mots, mes yeux s'arrondissaient et je poussais un grand « Oh » d'admiration : inversant le jour et la nuit, vous mélangiez le cours du temps en de telles proportions que vous ne pouviez être qu'un fameux magicien. Mon père me disait toujours que vous composiez des choses que je n'étais pas autorisée à connaître, « Plus tard, quand vous serez en âge », ajoutait-il, alors ma curiosité s'accroissait, je m'imaginai ce grand secret que vous cachiez, et, tel un alchimiste cherchant sa panacée à l'abri du monde, vous dérobiez votre ouvrage aux yeux de tous, ce qui, en conséquence, le rendait aux miens encore plus fabuleux.

Certains dimanches, je repartais sans vous avoir croisé, nullement déçue toutefois ; j'avais la sensation de ne jamais perdre mon temps quand je pensais à vous, mais les jours sacrés où enfin, j'entendais la porte tourner sur ses gonds, je rouvrais les yeux et vous me preniez dans vos bras, penchant votre visage vers le mien, vous m'observiez tel un phénomène. Vous aviez dans le regard, tout cet or et toute cette flamme que je ne retrouvais nulle part ailleurs, ni chez les autres enfants de mon âge, ni dans les livres d'aventures que je dévorais enfouie sous les draps lourds et chauds de mon petit lit. J'avais besoin de réconfort et vous seul saviez me comprendre quand je vous racontais mes rêves, et d'un air sérieux, vous me promettiez de les exaucer tous d'un coup de baguette magique, et moi, en feignant d'y croire, je prolongeais la féerie par laquelle mon cœur d'enfant timide se sentait transporté. J'appris bien plus tard, que c'était avec les mots que vous jouiez derrière votre porte, patiemment vous composiez une œuvre, que secrètement vous souhaitiez éternelle, afin qu'à travers elle, vous non plus vous ne disparaissiez jamais. Autour d'elle, vous ajustiez votre vie, tendrement, vous l'enlaciez de vos bras, mais il fallait faire vite, chaque instant été compté ; vous sortiez peu, le temps dont vous aviez été gratifié était trop précieux pour le diluer dans de futiles moments bien vite oubliés, et sur lesquels d'ailleurs, vous n'aviez ni la santé, ni la volonté de vous attarder.

A bien y réfléchir, peut-être ces moments partagés avec vous ont-ils été plus rares que ma mémoire semble s'en souvenir, peut-être ne vous ai-je rencontré au final qu'une ou deux fois tout au plus ? Mais la sensation éprouvée était si forte – après vous avoir rendu visite, il me fallait bien deux ou trois jours pour retrouver le sommeil, ma mère n'en décolérait pas, adressant d'amères remontrances à mon père qui lui, le brave homme, préférait en rire, bien incapable d'en vouloir à son frère adoré – qu'elle en devint éternelle. Vous me faisiez croire en des mondes dont vous seul connaissiez l'existence, et où il fallait une âme d'enfant pour y pénétrer, vous en étiez le Roi, et moi, votre Princesse de Guermantes. A l'ombre d'une vie, où chaque nouveau jour m'a éloigné de vous, il m'est encore difficile de repenser à cette époque de mon enfance sans ressentir une vive émotion, mêlée du bonheur infini de tous ces instants éphémères passés à vos côtés, et de la tristesse profonde de vous avoir dit adieu trop tôt, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus.

Tu me manques, mon oncle.

Suzy M.-P.

**Pastiche n°31**

-

**Une étrange séquestration**

4 977 signes

2020\_03\_30\_07\_19\_20\_uneetrangesequestration.doc

J'étais loin d'imaginer que ma vie prendrait un jour les allures d'une séquestration. C'est en prenant une pause à l'étude notariale où je travaillais et en me rendant dans un café de la rue Hamelin que j'avais rencontré Laeticia. Plusieurs échanges de regards insistants m'avaient amené à entamer une conversation sur les effets thérapeutiques du thé vert. Nous avons terminé la conversation chez elle sans cesser de nous vouvoyer. Ma tête entre ses seins laiteux, je savourais les accents stylés de ses phrases alambiquées. Elle s'adressait à moi en prenant des airs de princesse. Même au moment du coït, ses râles orgasmiques avaient un écho subtil, distingué, se répétant dans de petits cris aigus et prolongés. Ingrid, ma femme, travaillait toujours tard le soir dans l'agence immobilière que lui avait léguée son père. C'est peu de dire que son labeur passait avant moi...

C'est lors de ma cinquième visite chez Laeticia que les choses prirent une drôle de tournure. On m'avait toujours dit que je ressemblais à Marcel Proust. Epaisse moustache, cheveux noir de jais, teint très pâle presque blafard mais, disait Ingrid, comme le grand écrivain, un regard doux et soyeux. Je connaissais très peu MP pourtant je remarquais dans l'appartement haussmannien de Laeticia une certaine fascination pour l'auteur de la Recherche : nombreux portraits, extraits de lettres sous verre, lithographies évoquant les plages et l'hôtel de Balbec. Ce jour-là, Je m'étais assoupi sur le lit à roulettes où nous avons fait "catleya", comme elle disait pour symboliser l'acte charnel, lorsque je m'éveillai menotté aux barreaux. Je me vis alors propulsé par une force inconnue dans une chambre entièrement calfeutrée de plaques de liège et de velours grenat où siégeaient une chaise, un bureau, une armoire remplie de vieux vêtements et, sur une étagère, des volumes de la Pléiade contenant la « Recherche du temps perdu ».

La porte se referma aussitôt . Avec la clé des menottes, une feuille manuscrite fut jetée à mes pieds où était mentionné qu'elle me proposait d'écrire une suite de l'oeuvre. Je fus stupéfait car j'étais incapable d'aligner trois phrases... Il était indiqué que même si je n'écrivais rien, je devais me tenir au bureau simulant la rédaction d'une lettre ou bien, sur le lit, habillé comme en 1920 relisant des poèmes de Baudelaire. Peu lui importait la nature des travaux que j'allais produire. Elle voulait juste voir vivre MP comme si elle était sa spectatrice admirative, sa visiteuse hallucinée. Elle se postait dans l'encadrement de l'unique fenêtre de la pièce donnant sur le couloir de l'appartement, près d'un fusil posé à portée de mains, et m'observait pendant des heures. Selon les jours, elle s'habillait comme une certaine « Odette », puis comme une duchesse qu'elle appelait « Oriane de Guermantes », puis aussi, d'autres fois, lorsqu'elle était de mauvaise humeur, comme « la Verdurin », disait-elle en colère.

Au fil du temps, Laeticia perdit peu à peu de son entrain. Elle me reprochait de n'être qu'un vulgaire

imitateur, qu'elle avait beaucoup cru en moi tellement ma ressemblance avec MP l'avait subjuguée et que je la décevais beaucoup. Alors, pour donner plus de corps à son délire obsessionnel, elle envisagea de participer à ces scénettes. Ce fût un tremblement dans ma tête car je réalisai qu'en s'introduisant dans la pièce, elle m'offrait la possibilité de fuir. Elle m'évoqua la présence auprès de MP de Céleste Albaret, sa servante, en disant vouloir la remplacer. Au fil de ses visites, ses vêtements de cocottes et de duchesses avaient cédé la place à de longs tabliers gris recouvrant ses robes de paysanne. Elle me fixait longuement en me jetant des regards noirs. J'étais effrayé.

Je devais trouver un moyen de m'évader. Laeticia avait entreposé dans une boîte diverses substances servant à faire des fumigations, fumigations qu'elle m'imposait d'inhaler certains jours afin de reproduire les remèdes employés par MP pour soulager ses problèmes d'asthme. Une idée me vint alors à l'esprit.

Cette fois-là, elle entra dans la chambre avec un plateau sur lequel reposaient une tasse de thé et quelques madeleines. J'avais pris la peine d'enfumer la pièce au préalable. Je me tournai rapidement vers l'encensoir en projetant une grosse cuillère de poudre d'eucalyptus à laquelle j'avais ajouté une dose de belladone. Une nuage épais, diaphane, nous enveloppa rapidement. Je la vis chanceler en mettant la paume de sa main contre sa bouche. Je me jetai sur elle, me saisis de la clé et sortit en titubant. Je me retrouvai dans la rue. Je vis dans le regard des passants un étonnement à peine masqué me voyant vêtu comme un bourgeois de la Belle Epoque. Ingrid m'accueillit dans un grand éclat de rire. Puis elle me serra dans ses bras en m'avouant qu'elle avait cru me perdre définitivement. Je ne savais pas quoi dire. Comment expliquer qu'une liaison adultérine se transforme en séquestration proustienne... ?

**Pastiche n°32**

-

**Lettre de Marcel Proust inédite retrouvée  
dans le bureau de dame de Louisa de Mornand**

4 464 signes

2020\_03\_30\_12\_53\_22\_lettredemarcelproustinediteretrouveedanslebureaudedamedelouis  
ademornand.docx



Ma chère petite Maman,

Temps froid, il y a eu de terribles jours de brouillard qui m'ont esquiné. Depuis une semaine je vis comme un reclus accablé par une toux incessante et des maux de tête qui me laissent au fond de mon lit. Dick m'a envoyé hier un médecin de passage dont il a entendu parler en bien. Il est arrivé à 3 heures 1/4 ce qui m'a fait repousser le déjeuner qui aurait compromis l'examen (on en aurait probablement conclu que mes oppressions venaient de ma digestion) en pensant ne pas dîner (ou fort légèrement, ou goûter). Il sentait le cigare! D'un ton cauteleux il m'a demandé la permission d'examiner les meubles en marqueterie et la boîte ronde Bagard que tu m'avais donnés. A quoi j'ai répondu qu'il était en visite et qu'il avait à sa disposition même les closets. Il m'a parlé de toi (qu'il n'a jamais connu) avec de tels mots que j'ai fait demander sa pelisse et l'ai flanqué dehors. Crois-tu, il m'a dit s'appeler Dr F.R.E.U.D (E ?)! Suite à sa visite ai pris un café bouillant et dîné tardivement car n'ayant rien absorbé la journée il eût fallu que je restasse à attendre le déjeuner d'aujourd'hui à une heure dont je ne connaissais rien ce qui aurait compromis mon dîner. Mon oppression avait repris quand, sonnette : ma petite Louisa m'a fait une visite inopinée. Elle revenait de Monte-Carlo. Elle y avait déjà séjourné fort longuement la saison dernière et m'en a raconté des drôleries. Elle a joué au Palais des Beaux-Arts une charmante comédie de Tristan Bernard sur le téléphonage (!). Elle m'a dit maintes choses sur Monte Carlo et m'a assuré qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que je l'accompagnasse la saison prochaine. Un hôtel y sera refait : il s'appelle l'Hôtel de Paris. N'est-ce pas admirable ? Mais on dit qu'il est follement cher. Et pour le budget si je dépense une somme importante ce n'est pas pour côtoyer une compagnie sans savoir-vivre et des cocottes qui cherchent leurs Princes. Et je ne sais pas 1° si calorifère (qui exclut ma venue) 2° si je ferai des nuits énormes avec tout le voisinage. Louisa prétend que Calmette sera invité. Et sais-tu pourquoi ? Un concours de chiens de défense ! Je crains que mon exquise Louisa ait perdu la tête à moins que :

Le monarque prudent et sage

De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,

Et connaît les divers talents

Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Si fiévreux que je puisse être je me suis endormi à 4 heures. J'ai rêvé que j'étais à l'hôtel et que l'on m'avait fait porter sur mon guéridon un petit tube blanc muni d'une grosse bouche sur lequel était écrit « Guermantes : bronchodilatateur ». Il y avait à côté une sorte de paperolle qu'il m'a été impossible de déchiffrer mais un Champollion de la médecine en avait hiéroglyphé l'usage. Ah si tu m'avais vu respiré fortement mon « Guermantes » ! Me suis endormi et réveillé frais. Ai cherché

mon « Guermentes » sans le trouver. Ai fait retourner toute la maison. Je me suis alors rendu compte, étant très fatigué, de l'égarement qui m'avait saisi. Ereinté, suis resté au lit jusqu'à 7 heures.

Ma chère petite maman, ton petit loup est bien seul depuis que tu l'as quitté. Qu'il est lointain « Le bon temps des tendresses maternelles ». Je souffre horriblement de ne pas avoir senti que les soucis d'une mère, dans lesquels je ne voyais que des reproches, ne sont que la manifestation de la douleur d'aimer son enfant qui, s'il l'avait su, aurait pu t'épargner de grands chagrins.

Minuit

Je m'endors sans oppression aucune après t'avoir écrit (peut-être confierai-je cette lettre à ma tendre Louisa) pour me dérober à ma souffrance et espérer calmer l'excès de douleur de te savoir partie pour l'éternité mais

Je n'ai pas oublié, voisine de la Ville,  
Notre blanche maison, petite mais tranquille ;  
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Venus  
Dans un bosquet chétif cachant leurs  
Membres nus,

Mille tendres baisers à toi que je n'ai plus

**Pastiche n°33**

-

**L'imprévisible photographie de maman**

3 225 signes

2020\_03\_30\_16\_06\_40\_limprevisiblephotographiedemaman.doc

Chaque année, au début du mois d'août, il était entendu qu'on m'emmenât passer deux semaines chez ma grand-mère, séjour dont le motif officiel était qu'il rejouît l'âme profondément sociable (mais qu'un veuvage précoce, sans entamer sa souveraine gaieté de cœur, avait réduit à une solitude non choisie) qui brûlait d'égayer ses jours de la présence d'un petit-fils dont elle attendait avec impatience la venue et pour lequel elle avait depuis son plus jeune âge nourri une passion tendre, mais dont le motif plus secret était qu'il offrît à mes parents un temps exclusivement à eux, l'opportunité, fût-elle réduite, de se dégager de toute attache, de rompre si bien le calendrier réglé des jours qu'ils atterrissent, hors de toute atteinte, dans un ermitage alpestre, une île inconnue ou, comme il était arrivé une fois, au fin fond d'un fjord norvégien avant de revenir à la réalité les valises chargées d'une panoplie d'histoires improbables et d'anecdotes savoureuses. Concevant tout à fait que ce temps de séparation pût s'avérer pour un autre enfant déchirant, il n'en était au vrai rien pour moi : j'appréciais me retrouver auprès de mon aimante grand-mère, dans sa demeure de conte fleurie d'agapanthes, où j'apprenais à dessiner ou tricoter à ses côtés pendant qu'elle tâchait d'éduquer mon oreille en l'éprouvant aux prouesses d'un Liszt, à la maestria d'un Mozart, au génie d'un Bach.

Ce soir-là, elle alla chercher au grenier une vieille boîte en fer-blanc que je n'avais encore jamais vue et qui contenait, dit-elle, la quintessence de son passé, soit la plus ancienne photographie qu'elle eût conservée de sa fille, peu de temps après qu'elle l'eut mis au monde et, comme si un cartographe eût bouleversé le jeu des échelles réglant les formes de son imposant planisphère ou qu'un sortilège eût rétabli la masse d'un cétacé marin à sa nature originelle de plancton, maman m'apparut pour la toute première fois sous les traits, non d'une jeune fille à même d'échanger avec moi, mais d'une enfançonne au visage à peine esquissé, que j'eusse insensément pu tenir au creux de mes bras quand c'est elle qui m'avait si souvent pris dans les siens, reconforter quand mes peines seules par elle avaient été étanchées. J'entrevis alors combien les êtres qu'on admire et qu'on identifie ordinairement à la perfection présente qu'ils incarnent, combien en particulier la duchesse de Guermantes qui cet été-là, revêtue du manteau de vertus que je lui prêtais, aimantait impérieusement mes chimères, ne s'apparentent pas uniquement à la somme d'expériences qu'ils ont accumulées, à la totalité de ce qu'ils ont acquis, au bloc de granit qu'ils forment pour nous, mais dissimulent derrière leurs apparences palpables un corps, un esprit qu'on ne pouvait s'imaginer si malléables et souterrains – des nappes de temps que, n'était la preuve par l'image qui confirmât leur existence passée, on eût pris pour les divagations d'un fou –, tout comme à l'œil de l'oiseau migrateur l'épaisse canopée cache le secret de ses racines ou qu'à l'intuition de l'écrivain le langage dérobe, sous ses plus habiles combinaisons et sous la charpente sophistiquée de ses phrases, la naissance de l'alphabet.

**Pastiche n°34**

-

**ARÔMES**

4 358 signes

2020\_03\_30\_18\_49\_00\_aromes.docx

Toujours il s'était levé de bonne heure lorsque le jour encore défait par l'obscurité, que la chouette dans le trou du marronnier centenaire creusé de longue date et habillé de débris de feuilles, de brindilles séchées, d'éclats de coquilles de noisettes et de restes d'éteule, voyait comme sa victoire éternelle sur l'épervier immobile lui aussi dans le ciel étincelant, en chasse, haletait dans sa lutte bientôt victorieuse.

C'était alors l'instant unique, où tout bruit, tout murmure, tout frémissement, toute plainte, miraculeusement tus, il recommençait son jour de vie.

Echappées de la cafetière dite à l'italienne, d'un autre temps, d'un autre monde, celui de sa plus jeune enfance, les effluves du café prenaient physiquement possession de tout son être comme si, par leurs simples fragrances elles ressuscitaient les milliers de jours dont il était nourri.

Tantôt c'était son père qui était là, assis, l'avant-bras gauche posé sur la toile cirée blanc cassé de la table de la cuisine avec de vagues dessins peut-être géométriques mais dont le sens lui avait toujours échappé, le coude du bras droit comme vissé soutenant de la main la tasse de café brûlant, suspendue dans l'air avec sa propre vie de tasse, tellement le père était ailleurs dans des débris de sommeil à moins que ce ne fût déjà dans le dédale de ses idées pour organiser sa journée de travail. Car toujours c'était jour de travail, jamais le dimanche ou jours de fête. Ce cérémonial du café matinal était-il réservé à ces seuls jours, ou alors son père ne prenait-il pas de café les dimanches, ou l'enfant jamais présent les dimanches à cette heure dans la cuisine n'avait jamais pu le voir, ou la mémoire sélective attachait-elle à ces seuls jours, où se lever tôt était obligatoire, l'odeur du café et le père à la table.

Tantôt c'était sa mère, vague de douceur toujours étale, qui prenait place dans sa mémoire, régente d'un espace inviolé, debout dans la cuisine à pas mesurés mais efficaces de la table à la toile cirée au buffet des vaisselles, à l'évier dégagé des couverts du soir par cet enchantement répétés des travaux qui se faisaient lorsque tous s'ensommeillaient déjà, à la surveillance de la gazinière à bois qu'il avait bien fallu regarnir, y déposer le feu d'allumettes et activer longtemps pour chauffer l'eau de la cafetière.

Sa mère qui habitait tout l'espace de la cuisine car les meubles, les ustensiles, le pain, le beurre, la confiture parfois les oranges n'avaient de consistance que par rapport à elle qui, en quelque sorte, les recréait chaque jour, dans ses gestes patients et son total oubli de soi. Sa mère qui resterait à la maison, tous partis, et qui s'occuperait à rendre les espaces immuables, les choses à leur place, les vêtements propres et repassés, les repas préparés, tout cela comme un naturel qui n'appelait pas d'explication, qui seulement était, comme le parfum du café très tôt dans le jour naissant.

Puis c'était un saut de cinq cents ans en arrière, sans que sa mémoire ne fût mise au travail, par un simple mouvement réflexe de l'esprit un de ses très grands aïeux, distant de plus de vingt-cinq générations, dans la très grande pièce de sa ferme en bois et en terre, était là ; la table perpendiculaire à la vaste cheminée où rougeoient encore les restes de braise sur lesquels un fagot de bruyères sèches fument avant l'embrassement. C'est encore cet instant unique du très petit matin intensément silencieux et l'aïeul est là, assis, le regard présent sur l'espace parcouru mais absent de réflexions, dans ses deux mains calleuses il serre un grand bol de lait chaud posé sur la table au bois nu. L'odeur du lait mélangée à celle qu'exhale la bruyère ourle sa tête immobile.

L'habitation est dans le lieu-dit, peut être le village, le Chemin en Brie bien avant qu'il ne devienne plusieurs siècles plus tard Guermantes où il est possible que passât un des chemins de pèlerins de Saint Jacques de Compostelle vers le tombeau de Saint Jacques le Majeur frère de Jean l'Évangéliste.

C'est peut-être du souvenir de ce lieu que ce jour, levé de très bonne heure comme chaque jour qu'il avait vécu, le café pris, il s'habilla, sortit armé de son grand bâton de marche, ferma la porte de sa maison et partit définitivement explorer ses souvenirs.

**Pastiche n°35**

-

**La Grippe de Shanghai**

4 994 signes

2020\_03\_30\_19\_13\_49\_lagrippedeshangai.docx



Au premier soir de mon nouveau retour à Paris, ayant envie d'entendre parler de la seule chose qui m'intéressait alors, l'épidémie d'influenza, je sortis après le dîner pour aller voir Mme Verdurin : tant de gens brillants, de femmes du monde, de ministres, d'hommes relationnés fréquentaient désormais chez elle que cette affluence était cause, alors qu'on pouvait aussi bien rencontrer les mêmes personnes chez la duchesse de Guermantes, que le salon de la première se parait d'un attrait de nouveauté qui semblait soudainement manquer à celui de la seconde. Mme Verdurin tenait d'un téléphonage avec Norpois que le président du Conseil venait de décider de rendre un décret, applicable le surlendemain, destiné à traiter l'expansion de la maladie par l'isolement complet de la population. « Venez, venez absolument ce soir, m'avait-elle dit, car dès demain nous partons pour La Raspelière avec tous les fidèles. Cottard fera exprès un crochet en sortant du ministère, Du Boulbon sera là aussi. Vous savez qu'ils s'affrontent au sujet des moyens de soigner cette terrible fièvre. Du Boulbon préconise la quinine et l'on raconte que c'est grâce à elle qu'il a arraché à la mort notre chère Odette. Mais Cottard n'y croit pas du tout, c'est pour lui une blague. Et sur ce point je lui donne raison. » Comme la bêtise faisait alors que chacun tirait gloire d'étaler une science médicale apprise de la veille, je n'avais pas été surpris d'entendre une opinion aussi tranché sur ce que Brichtot avait baptisé, dans l'un des articles qu'il rédigeait pour *L'Écho de Paris*, la grippe de Shangäi, notre consul général dans cette ville ayant câblé, avant d'ailleurs de s'aliter et de mourir subitement, que l'état de morbidité y était tel que les Chinois non seulement tombaient comme des mouches, mais aussi le personnel des légations étrangères, après s'être plaint de vives douleurs dans la poitrine.

Il faisait une nuit sombre et sans un souffle, et l'on se disait que la lune, prenant de l'avance sur l'arrêt gouvernemental, s'était déjà recluse. Françoise avait jugé très déraisonnable ma sortie de même que mon refus de la voiture que Mme Verdurin se proposait de me faire envoyer. « Mais quelle imprudence ! Monsieur sera joliment avancé quand il aura été *infesté* par cette saleté de choléra ! Et tous ces gens qui vont l'empoisonner de leur haleine ! Ah ! Marie Mère des Anges ! » Du reste, si elle craignait sincèrement que je pusse être contaminé à mon tour comme l'avait été Mme de Forcheville, et qu'elle constatait avec inquiétude sur les atlas que le Tonkin, où avait été envoyé le régiment de son neveu, était dangereusement voisin de la Chine, tous les jours elle se faisait lire les journaux par le maître d'hôtel, et s'impatientait quand ils s'appliquaient, selon elle, à dissimuler la gravité du fléau, non qu'elle eût été habitée plus que d'autres par le désir de connaître la vérité, mais parce qu'elle était alors dépitée de ne pouvoir ressentir la fascinante horreur que lui inspirait la montée d'un péril dont son instinct très sûr avait saisi dès le début qu'il serait incoercible et fatal à un grand nombre. C'est que les catastrophes et les malheurs publics, parce qu'ils ne nous concernent d'abord que de manière indirecte et se présentent comme un incendie aussi ravageur que lointain,

suscitent autant de curiosité que de peur, et quand leur menace s'accroît et se renforce mais ne prend encore que la forme d'une rumeur obsédante, une partie de nous-mêmes, quoique nous soyons toujours prêts à la désavouer, n'attend pas autre chose que le hurlement des sirènes d'alerte devant le redoublement du sinistre.

J'avais marché, mais prenant un chemin pour un autre je m'étais égaré, et quand j'arrivai près du quai Conti, le ciel était devenu pareil à une mer opaque qui aurait menacé d'emporter la ville tout entière dans ses flots obscurs. J'aperçus malgré tout un promeneur, un homme à la silhouette élégante que je crus d'abord ne pas reconnaître, mais qui fit exprès de s'arrêter et de venir à moi : c'était mon camarade Bloch. « Tu n'as pas peur ? » me demanda-t-il. Bloch se faisait maintenant appeler Albert du Lorier, et il n'avait pas cessé de publier sous ce nom, dans *Le Figaro* et *Le Gaulois*, des chroniques où il avait d'abord annoncé de source sûre que la grippe de Shangaï n'était pas grave, qu'elle n'était dangereuse que pour les individus de race jaune, avant d'hésiter, de reculer, d'atermoyer, de tergiverser, puis de déclarer enfin qu'il s'en remettait au gouvernement, lequel, Dieu merci, n'était aux ordres de personne et ne tremblait pas, ainsi qu'aux médecins les plus réputés, mais sans pour autant s'excuser des fausses nouvelles qu'il avait colportées, sans doute parce qu'il oubliait chaque jour ce qu'il avait écrit la veille, de sorte qu'on le devinait prêt à en propager sincèrement d'autres, plus éhontées encore, qu'il oublierait aussi vite. Il se rendait également chez Mme Verdurin. Il répéta : « Tu n'as pas peur ? »

**Pastiche n°36**

-

**Trois pas, une odeur**

3 524 signes

2020\_03\_30\_21\_03\_48\_troispasuneodeur.docx

La petite allée de pierres la guidait jusqu'à ce que ses étroits pas pressés la mènent jusqu'à la porte armée de barres de fer lesquelles avaient déjà vécu l'empressement de l'arrivée au sein d'une cour qui n'abritait que les battements de deux bâtisses d'apparences plus que communes.

Il s'agissait d'une ogive en pierre qui avait probablement assisté aux pas impatients de nombreuses personnes qui ne pouvaient égaler les siens.

« Rue du petit Prades », tel en était le nom. Il convenait si bien à cette ruelle hors du village, vestige de ses origines, préservant âmes et pierres pour conduire dans des demeures qui respiraient ainsi, hors du village dans le village, hors du temps hors du temps.

La porte s'ouvrait immédiatement.

De la vapeur s'évacuait en effluves qui demeuraient en constant renouvellement de bouffées. Elle y entrait pressée et à la fois pausée, elle arrivait, ici, où elle n'avait envie que personne d'autre ne l'accueille.

Les deux gros fauteuils auraient voulu prononcer un ton criard dans la pièce mais il n'en était rien car, de fait, les deux gros fauteuils l'attendaient criards et laids mais, ils la recueillaient chaque mercredi en une date qui n'existait que dès le four à pierres se présentait.

Elle s'asseyait dans un puit de bien être qui n'existe que si, au-delà de cette porte, les murs ont des oreilles qui n'entendent que les battements de ce cœur qui anime le petit être, tellement encore inconscient de ce qu'il est.

Elle la regarde finir son café du matin, pressée, sucré aux mots croisés qu'elle écarte immédiatement pour se rendre disponible mais en réalité elle ne la regarde pas. Elle est là, elle aussi est là, elles sont là. Trop peu consciente pour la regarder et trop petite pour la contempler. Avec cet oubli de soi, et cette chaleur indéfinissable, elle se lève et propose le déjeuner du midi. Chaque mercredi il est le déjeuner qui la nourrit de plaisir. Il n'est aucun mercredi qu'elle ne tourne vers elle, sa petite, si petite.

Vingt ans plus tard. Elle est morte. Peut lui importe si elle est morte ou non vraiment morte. Et puis cela ne l'importe pas du tout. Non elle n'est pas vraiment morte, mais elle l'est. Les mercredis sont en deuil et elle est morte. La porte est fermée. Les vapeurs ne fument plus et aucun fauteuil ne l'accueille pour échanger du déjeuner de midi.

Que mangeons-nous à midi ? Une « poulinte » ?

Elle le savait en avançant la proposition qui ne pouvait avoir qu'une seule forme d'accueil.

Le rituel commençait.

Elle remplissait la marmite d'eau et attendait qu'elle bouille pour que dès que les premières bulles apparaissent elle jette un petit bout de beurre, petit, tout petit, car elle savait qu'elle n'en aimait ni le goût ni l'odeur, puis aux bulles frémissantes elle déversait la semoule. Elle remuait la préparation avec une tendresse dissimulée et la déversait dans un torchon qui projetait sur les murs des odeurs qu'il lui était impossible à identifier tant la semoule cuite empruntait un dialogue qui venait de trop loin. Avec une bienveillance tue, elle laissait une épaisse et souple couche dans la marmite.

Les laids fauteuils l'accueillaient marmite sur les genoux avec une cuillère en bois pour racler ce qui avait été « oublié ».

Guermantes. Mars 2020.

Dans un jour de quotidien achevé, en touillant une soupe, maintenant mère de trois enfants, à l'aide d'une cuillère en bois, pour en vérifier le goût, elle voyagea dans la maison abritée par cette cour qui d'apparence ne logeait que des maisons communes.

**Pastiche n°37**

-

**L'appel de l'opéra**

4 924 signes

2020\_03\_31\_09\_27\_38\_proustpastiche.docx

Puisque maman était fatiguée, j'allai alléger mes pensées lors de l'une de mes habituelles promenades dans les petites allées de ce dédale enchanteur sur lequel les rayons du soleil conféraient un charme qu'il eût été impossible à comparer à celui d'aucune autre ville que j'avais visitée ou dont j'avais découvert les charmes dans l'un de mes livres. Pourtant, la fascination délivrée par son portrait nocturne était encore plus étonnante : une succession de ruelles et de petits ponts aux traits souples, qu'esquissaient à peine la tiède lueur lunaire avant qu'ils se reflètent dans des miroirs aquatiques.

Plongé dans l'enchevêtrement de mes réflexions, je ne prêtais aucune attention à ma flânerie, ni même à la mélodie inconnue qui se livrait dans l'air en s'intensifiant à chacun de mes pas et au rythme de laquelle, enchanté et tout à coup souriant, je me laissais guider comme par la voix d'une flûte magique. Sans même m'en rendre compte, je me retrouvai entouré d'une foule d'hommes en costume élégant et de dames exhibant de fastueuses parures, dans le foyer d'un palais majestueusement éclairé, c'était le « Gran Teatro La Fenice ». Son nom me semblait d'excellent augure et j'espérais que, tout comme l'oiseau mythologique dont parlait Hérodote dans ses *Histoires*, après une soirée passée à l'opéra je reviendrais à la vie, et que le vieux fardeau encore imbriqué dans quelque méandre de mon cœur tomberait définitivement dans l'oubli.

On jouait *Aïda*, pièce pour la représentation de laquelle, selon la légende, le vice-roi d'Égypte en personne avait expressément réclamé Giuseppe Verdi dont la popularité avait bien évidemment franchi les Alpes, ainsi que je l'avais bien remarqué lors de la représentation parisienne de *La Traviata*, dont j'avais apprécié le style et la force qui exaltent le texte de Dumas, et qui avait eu aussi un écho intense de l'autre côté de la Méditerranée. En Italie, clairement, Verdi est couronné comme le meilleur compositeur de tous les temps si bien que, les seules places encore libres, ce soir-là, étaient toutes au dernier étage, dans ce que les Italiens appellent la *piccionaia*, notre poulailler.

La baignoire à six places à laquelle j'étais habitué, me fit tout d'abord éprouver de la gêne, obligé de regarder le spectacle, entre un jeune homme opulent et une octogénaire qui avait manifestement abusé de son parfum, et poussé à toute sorte de contorsions afin d'éviter qu'une colonne n'obstruât ma vue alors que je m'efforçais de lire les surtitres dépourvu de ma fidèle jumelle. Tous ces petits désagréments disparurent alors que s'éteignirent les lumières et je fus tellement enchanté par ce drame égyptien que le premier acte se termina sans que je m'en fusse rendu compte.

À l'entracte, tandis que je contemplais les ornements du foyer, je rencontrai le Duc Barbarigo, l'ambassadeur d'Italie que l'on admirait pour son pouvoir, sa sagesse et surtout son extraordinaire politesse, toutes qualités que j'avais pu remarquer en personne lors d'un dîner chez les Guermantes.

Il était tout occupé à souligner sa déception avec vigueur : « Verdi a besoin de sopranos puissantes, ce sont les femmes qui sont les vraies protagonistes de ses drames. ».

« Les chanteurs d'aujourd'hui ne répètent plus comme on le faisait naguère » commentait un autre.

« L'opéra d'aujourd'hui n'est plus ce qu'il était, reprenait un troisième. Savez-vous ce qui est arrivé chez les ... ? ».

Le Duc me salua chaleureusement et me proposa de prendre une des places libres dans sa loge. J'acceptai volontiers, ne fût-ce que pour m'approcher de la scène ; par ailleurs, les autres fauteuils moelleux étaient restés jusque-là inoccupés. Le rideau se leva et, encore une fois, le destin du peuple égyptien assiégé me captura.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la porte de la loge s'ouvrit, jetant une lumière pénible sur mes yeux en contemplation, et les deux hommes que j'avais entendus converser au foyer avec le Duc, manifestement ivres, entrèrent, en rompant un silence religieux de leurs bruissements et de leurs marmonnements que je jugeai déplacés et qui continuèrent jusqu'au moment où Morphée les serra dans ses bras ; je me réjouis du silence retrouvé, éprouvant néanmoins une grande déception face à l'inconduite de ces impolis que j'avais d'abord pris pour des gentilshommes cultivés et des passionnés d'opéra.

Ma paix était troublée, de temps à autre, par des ronronnements fort peu élégants, mais l'événement qui m'indigna au plus haut point se produisit au deuxième acte alors que, dans un élan poignant, le tourbillon de mes souvenirs m'engloutit et du chant des deux amants malchanceux, avec une intensité aussi soudaine qu'inattendue, se dégagait une vague de souffrance nichée dans le plus profond de mon cœur depuis la disparition d'Albertine, submergeant et sillonnant mon visage. Ce fut à ce moment précis que se produisit une explosion provenant de la poche du Duc.



**Pastiche n°38**

-

**Feu le divin marquis**

**5 015 signes**

2020\_03\_31\_12\_10\_07\_pastichefeuledivinmarquis.docx

Quand ma mère, qui s’y était abonnée sans qu’elle m’en informât, me demanda de compulsier *Art* afin que j’y lusse un long article dédié à l’œuvre du peintre Amédée Silvanius, je demurai interdit à la lecture du titre « *Et Silvanius démasqua le désir* » ... dont la seconde partie de la phrase, si l’on réfléchissait bien, formait le nom d’un écrivain célèbre à qui ma mère justement, parce qu’elle refusait, sans doute par pudeur, que l’on pût parler des choses de l’amour avec une si scandaleuse crudité, témoignait le plus grand mépris. Le jour même, lui révélant que trois volumes des œuvres du Marquis de Sade trônaient en bonne place dans la grande bibliothèque – ouvrages du démon qui, à ses yeux probablement, en infectaient les rayons comme s’il se fût agi d’une cohorte de rats propres à répandre la peste et à contaminer les autres livres - elle écarquilla les yeux de surprise et me dit, quoique je protestasse avec véhémence, qu’elle chargerait bientôt François de les brûler entièrement. Dès le lendemain matin, mon grand-père, apprenant de la bouche même de notre dévoué valet que sa fille désirait que l’on fît disparaître dans le feu purificateur les romans scandaleux du divin marquis, eut un sursaut de colère, et, dévisageant le pauvre garçon, dit d’une voix grave et résolue, où perçait beaucoup de colère : « Je vous défends de brûler ses livres. Ils m’ont été offerts par le duc de Guermantes. J’y tiens ! » François baissa la tête et se retira tout tremblant sous le regard noir de mon grand-père. Malgré tout l’amour et le respect qu’elle portait à son père, ma mère ordonna néanmoins à François de jeter au feu tous les ouvrages licencieux d’autant qu’elle apprit avec horreur, en bavardant avec mon grand-père qui, un sourire ironique aux lèvres, s’en enorgueillissait, que le papier fin, fort, légèrement translucide sur lequel le texte du divin marquis se trouvait imprimer, portait le doux nom de *papier bible*. « Vous vous rendez compte, dit ma mère à François, sans manifester la moindre volonté de faire un bon mot, C’est l’Enfer imprimé sur du beau papier bible ! » Le pauvre garçon, juché sur un escabeau qui ne paraissait pas très solide et que, non sans une certaine crainte, il avait monté en prenant soin de poser son pied sur chaque marche, ne répondit rien, tremblant de tous ses membres devant le rayon de la bibliothèque où, serrés entre trois volumes de George Sand, dont *François le Champi*, se tenaient les romans diaboliques. Ma mère qui, ce matin-là, s’impatiait qu’il s’emparât enfin des objets du délit, pressa le pauvre garçon, dont je voyais bien, comme s’il n’eût été qu’une simple marionnette retenue par des fils, que les jambes grêles sur la dernière marche de l’escabeau tremblaient dans leurs bas de soie noirs, de se saisir des livres impudiques et de les descendre sous son bras. Quand, d’un geste qu’elle voulut énergique, il les eut jetés dans le foyer de la cheminée, les trois livres, en se tordant au feu, brûlant avec un petit pétitement sec de paille et devenant noirs, ne formèrent bientôt plus qu’un insignifiant petit tas de cendre qui mourait dans la cheminée. Le lendemain, après que ma mère lui eut avoué dans un accès d’invincible franchise qu’elle avait fait brûler les romans du marquis de Sade et qu’elle avait pris grand plaisir à en voir se consumer toutes les pages sous l’action des flammes purificatrices, mon grand-père, en éprouvant une douleur brusque et profonde à la seule pensée que ses livres si chers,

tels que des condamnés à morts promis au bûcher, pussent souffrir pareille destruction, entra dans une colère si grande, gesticulant, serrant les poings, qu'épouvanté par ses yeux qui lançaient des flammes, lui sortaient presque de la tête, je demeurai pétrifié devant cet homme dont la voix rauque, impérieuse, car la rage l'étranglait, me faisait trembler de la pointe des pieds à la racine des cheveux. Ce qui acheva d'enflammer mon grand-père d'une juste colère, c'est qu'au lieu de se confondre en excuses, ma mère, sans que son visage impassible fût altéré par un sentiment de pitié, essaya de le convaincre que sa décision, quelque cruelle et radicale qu'elle fût, s'avérait nécessaire. Mon grand-père voulut répondre mais soudain, portant la main à son cœur qui, à ce moment-là, battait à coups précipités, la voix lui manqua et, le regard levé vers le rayon de la bibliothèque où les trois romans du divin marquis brillaient désormais par leur absence, tomba à la renverse sur le grand tapis du salon. Aussitôt, je me précipitai sur son corps, je crus qu'il ne venait que de s'évanouir. Je me penchai sur lui. Il ne bougeait plus. Ayant posé la main sur son cœur, je sentis qu'il s'était arrêté de battre. Ma mère, effrayée, et, stupéfaite d'abord d'une attaque si prompte, comprit que son père venait de succomber, chancela, foudroyée, se jeta sur son corps et le tint longtemps embrassé, les yeux noyés d'abondantes larmes, répétant, la voix tremblante de chagrin, qu'elle venait de le tuer.

**Pastiche n°39**

-

**Le pari d'Arsène Lupin**

4 996 signes

2020\_03\_31\_14\_24\_38\_leparidarsenelupin.docx

Au retour du grand chemin de Briquetuit, à l'heure où la plaine verte et bleue par degrés commence à s'assombrir, signifiant avec la délicatesse propre aux hôtes qui aiment à se coucher promptement qu'il est temps de s'en aller, j'avais au détour d'un regard reconnu dans un quidam des expressions semblables à celles d'Arsène Lupin, cet être si changeant qu'il semble échapper aux lois de la rémanence, qui fait qu'une parente que l'on n'a point vue depuis l'enfance parvient à reconnaître en nous un trait que nous ne remarquons même pas tant il nous est devenu naturel ; on a tous en nous ces êtres éphémères qui vivent et meurent selon nos préoccupations du moment ou selon le contexte, mais un œil avisé sait reconnaître en eux une structure, un squelette qui est toujours le même ; le génie de Lupin agissait à la façon de ces températures extrêmement élevées qui ont le pouvoir de dissocier les combinaisons d'atomes et de grouper ceux-ci suivant un ordre absolument contraire, répondant à un autre type.

Au retour de cette promenade, j'entrai dans ma chambre à l'hôtel de Briquetuit ; je n'y trouvai que le liftier, cousin du voiturier, qu'on m'avait imposé malgré mes protestations, — non que j'eusse particulièrement apprécié son prédécesseur mais la simple idée du changement me procurait de l'ennui, — et qui m'expliqua que l'« électricité » ne fonctionnait plus. A ce moment je vis entrer Miss Mary, cette gouvernante que ma mère avait fait venir du Devon, dotée de cette fraîcheur, de cet athlétisme, qui nimbe tout le souvenir que l'on peut avoir de certaines jeunes filles d'un parfum appétissant et qui, à cette époque, n'ayant pas encore adopté les expressions des dames de Paris, me paraissait reconstituer bien involontairement par son français approximatif l'ancien Normand que l'on parlait du côté de Falaise ou à la cour des premiers Plantagenêt ; alors, l'œil du liftier prit un éclat singulier et je lui demandai s'il n'était pas sujet à l'influence invisible de fantômes qu'il avait incarnés, à la manière dont on pensait autrefois que l'astre minuscule et lointain qu'est la lune pouvait altérer les humeurs.

Le cousin du voiturier eut un rire guttural, loua la formidable amélioration de mon « ocularité », puis, son caractère joueur, caractère que Lupin tenait à mon sens de son « personnage » originel, prit le dessus ; il me soumit une proposition avec ce sourire si gouailleur et si jeune qui, tout en abaissant immanquablement le pont-levis des prévenances de son auditeur, exprimait un défi enfantin et joyeux.

— Mon ami ! Vous m'avez bien eu ! Vous progressez... Je vous propose de mettre à l'épreuve vos capacités d'observation. Venez demain au salon de Mme Cabarrus ! Je vous mets au défi de m'y reconnaître.

— Vous verrez, je vous y surprendrai, lui répondis-je.

Le lendemain je me rendis chez les Cabarrus, accompagné de mon amie Aglaé Epantchkine, dont les yeux verts avaient déjà envoûté tous les hommes de Briquetuit, mais que je soupçonnais, depuis que le docteur Cotton m'avait fait remarquer son assiduité auprès de Miss Mary à l'occasion d'une danse que faute de partenaires masculins ces deux jeunes filles avaient exécutée ensemble, de n'être point intéressée par eux. Un lustre au lourd panache de cristal captait la froide lumière du soleil et la restituait en la magnifiant aux invités, parmi lesquels se trouvaient un diplomate en villégiature, un médecin qui émettait à flot continu des jeux de mots incompréhensibles périodiquement interrompus par les gloussements aigus de sa femme, un prince indien et son grand chambellan et deux allemands aux manières restées si militaires malgré leur grand âge que la femme du médecin les avait baptisés les « Guermantes », par une altération à la normande (celle qui transformait les « W » germaniques en « G », et avait fait de Wace du roman de Rou « Guace ») de l'expression *wehrmann stets*, soldats toujours.

Tous mes sens étaient tendus pour déceler dans cette masse disparate l'insaisissable Lupin. J'étais venu avec Aglaé car j'avais cru que sa faiblesse se trouvait de ce côté ; qu'il ne pouvait se départir, auprès des belles femmes, de cette courtoisie élégante mâtinée par l'esprit puéril qu'il avait montré lorsqu'il était grimé en liftier et qui leur plaisait tant. Mon excitation se communiquait à ma jeune voisine qui retrouvait l'animation qu'elle montrait auprès de Miss Mary, donnant à son regard plus de clarté, à son sourire plus de couleur, plus de grâce à ses mouvements (comme une rose qui ne s'ouvrirait qu'à une certaine lumière), à tel point que j'en vins à sentir des bouffées de jalousie me monter dans la poitrine au moindre regard qu'on lui adressait et à perdre de vue l'objectif initial de sa présence.

Profondément désemparé, j'entendis le chambellan de l'Indien me dire, en jetant des œillades concupiscentes à Aglaé : « J'ai perdu ! » Ma ruse avait trop bien marché ; l'esprit séducteur de Lupin avait eu raison, en cette occasion, de son goût pour le jeu.

**Pastiche n°40**

-

**En confinement**

4 575 signes

2020\_03\_31\_15\_43\_23\_enconfinementpasticheproustien.docx

Désormais, je ne percevais plus les bruits du dehors que par l'intermédiaire de Françoise, seule de la maison à pouvoir sortir et qui nous indiquait ainsi, par sa simple présence et l'odeur de son manteau quand elle franchissait la porte d'entrée, l'existence d'une vie extérieure qui parvenait à se maintenir malgré les interdictions qu'on avait multipliées pour tenter de braver un fléau dont le docteur Cottard disait pourtant, quelques semaines auparavant, qu'il n'avait pas plus de chance de se propager qu'une guerre d'éclater. Aussi Françoise avait-elle été désignée, au moment où mes parents étaient partis à Combray tandis que j'avais insisté pour rester à Paris, comme une passeuse entre les deux mondes, et avait étrangement repris les traits qu'elle arborait jadis : la superstition paysanne avait pris le dessus sur les habitudes parisiennes, de sorte que l'agitation en cuisine avait été remplacée au fil des jours par d'imperceptibles chuchotements.

Un vers de Baudelaire me revenait d'ailleurs en mémoire lorsque je pensais à cette liberté dont Françoise jouissait, quand Albertine et moi devions rester reclus :

*La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...*

Sans toutefois m'y résoudre par crainte d'attiser son envie de s'enfuir de la prison dorée dans laquelle je l'avais placée, j'eusse voulu réciter ce vers à Albertine, éternelle insoumise et docile pourtant au petit matin lorsque, éreintée par la nuit, ses yeux mi-clos sur lesquels s'enfonçait le poids du sommeil que je l'empêchais de trouver, elle se résolvait à continuer une histoire commencée plus tôt, je n'aurais su dire à quel moment – les jours tissaient désormais un fil continu dans ma mémoire, seuls la couleur des ombres et le chant des oiseaux revenus dans la ville auraient pu me permettre de les distinguer. Les marchands et les crieurs des rues avaient en effet cessé de me réveiller chaque matin, comme de ravir Albertine par les mondes nouveaux qu'ils faisaient miroiter dans son esprit. Puisqu'aucune sortie n'était plus possible, il ne restait à mon amie que les ressorts de la correspondance, et si j'interceptais de nombreuses lettres d'Andrée, ou quelquefois d'autres jeunes filles de la petite bande, mes soupçons devinrent d'un autre ordre lorsque j'appris que l'une d'elles avait totalement perdu les sens du goût et de l'odorat : j'avais alors imposé à Albertine une impitoyable quatorzaine, au cours de laquelle nous ne communiquions que par des signaux à travers les cloisons de nos cabinets de toilette contigus. Cet enfermement, maintes fois souhaité mais qui advenait finalement de manière fortuite et comme malgré moi, n'avait toutefois pas rendu mes nuits plus calmes : d'étranges spectres se logeaient dans l'étoffe des *dorveilles* moyenâgeuses qui peuplaient maintenant mon quotidien et ne me quittaient que lorsque les lignes colorées, fruits de mon imagination en même temps que des rumeurs lumineuses de la ville, s'effaçaient des murs de ma chambre, rejetées dans les confins de la pièce qui m'entourait et que je peuplais de légendes. À défaut de pouvoir me rendre au théâtre admirer la Berma en Junie, puisque tous les lieux publics



avaient été contraints de fermer leurs portes, je jouais dans le huis clos des quelques pièces auxquelles mon univers se réduisait le théâtre tragique et néronien de mes amours superstitieuses. Ce petit théâtre pouvait aussi, certains jours, s'étendre à la cour de notre immeuble, de sorte que je ne pouvais que remarquer à quel point Albertine continuait d'être irrésistiblement attirée par les bruits de l'extérieur, bien qu'ils se fissent de plus en plus rares.

Un jour – quoique j'eusse fait venir des tapis persans que j'avais remarqués chez Odette Swann, laquelle avait depuis peu délaissé ses aspirations japonisantes pour s'intéresser à l'Orient, comme pour se rapprocher de l'image que son défunt mari avait voulu bien des fois lui donner, et d'autres étoffes plus merveilleuses encore, en velours, en brocart, en damas, pour calfeutrer ma chambre et la confiner, de manière à créer une seconde peau à l'intérieur de la première, celle de mon appartement, qui m'était imposée – Albertine parvint toutefois à entendre le bruit, modulé, ouaté et assourdi par les tissus apposés à mes murs, d'une voiture prête à partir ; on décelait les effusions liées aux malles que l'on transporte lorsque l'on part pour un long voyage, les domestiques qui s'agitent et orchestrent ces préparatifs. Mon amie se précipita à la fenêtre : les Guermantes étaient en train de quitter Paris pour rejoindre leurs terres.

**Pastiche n°41**

-

**En confinement**

4 981 signes

2020\_03\_31\_16\_35\_00\_enconfinement.docx

Ma voisine disparue, je n'avais plus de raison de rester dans cet appartement au moment où beaucoup de ceux qui le pouvaient s'enfuyaient de la ville avant que les autorités n'eussent proclamé l'interdiction générale de la quitter, et même de sortir autrement que pour remplir les tâches nécessaires à la survie. Jamais je n'ai douté que le désir fût autre chose que la réaction provoquée en nous par notre croyance tout à la fois en la possibilité et en l'impossibilité de sa réalisation. Connaissant bien malgré moi la nature des relations qui l'unissait depuis peu à l'occupant du trois pièces contigu à mon studio, pianiste médiocrement connu, homme à femmes, et dont la faible épaisseur des murs ne m'avait pas laissé ignorer sa récente bonne fortune, je l'avais ressenti quelques jours auparavant dans l'ascenseur où j'étais monté avec elle, alors qu'en regardant ses doigts accomplir avec une virtuosité un peu mécanique les mouvements qu'exigeait la consultation des messages contenus dans son téléphone portable, je m'étais surpris à les imaginer s'acquittant d'une toute autre tâche avec la même autorité un peu fébrile, et tout aussi ostensiblement indifférente à mon égard. Savoir que je ne la reverrais plus avant que ne fût accompli le temps qu'il plairait au nouveau virus de prendre pour faire sa moisson de malades et malheureusement de morts avait soudain rendu sa présence dans l'immeuble plus désirable qu'aucune autre satisfaction que j'eusse pu souhaiter dans l'instant qui avait précédé la nouvelle de son éloignement. C'était son propre compagnon qui m'avait appris leur départ alors que je remontais chez moi, chargé des provisions que j'avais pu trouver dans le supermarché au coin dans la rue. Dégringolant l'escalier en tirant derrière lui sans précaution une valise à roulettes, il me déclara avec véhémence que, du moment qu'il ne serait bientôt plus possible de vivre en ville comme un être humain et non comme ce qu'il qualifia de 'hamster dans sa cage', il préférerait partir dans un lieu où les mouvements seraient moins contraints, fût-ce en Seine-et-Marne, à Guermantes, où sa tante avait une maison, et surtout – il insista sur ce point qui paraissait justifier à ses yeux aussi bien sa fuite éperdue que, par la modestie des dimensions qu'il lui attribuait, le choix discutable de se jeter dans un train au mépris du risque de propager un virus dont il pouvait être déjà à son insu porteur – un petit jardin.

« Faites comme moi, mettez-vous donc au plus vite à la recherche d'un trou perdu en province où passer ce foutu confinement, on y échappera plus facilement », me dit-t-il, chuchotant sur le ton de la confidence, « Je suis un artiste, je ne supporte pas l'enfermement » ajouta-t-il en élevant de nouveau la voix comme pour protester de son droit à enfreindre la règle qui était sur le point de s'appliquer à tous. Je reculai prudemment pour laisser passer ce personnage antipathique, me collant à la rampe tandis qu'il poursuivait sa course furieuse en heurtant chaque marche avec les roues de sa valise sans égard pour le bruit propre à rendre sourds ceux des habitants de l'immeuble qui ne l'eussent pas encore déserté.

De retour dans mon appartement, j'ouvris la fenêtre de ma chambre à temps pour le voir se précipiter dans la bouche du métro, tirant toujours sa valise d'une main et tenant de l'autre le foulard qui lui couvrait le bas du visage afin de le protéger des projections que des malades ignorants de leur état eussent pu lui adresser. Je restai songeur et incapable de décider s'il me convenait, à moi aussi, de fuir Paris, d'où toute vibration des possibles serait bientôt bannie. Les notes tirées du piano installé dans le salon de mon voisin se mêlaient à ma rêverie depuis déjà un moment quand je m'aperçus que le balancement de ce mouvement perpétuel dont le rythme d'abord hésitant s'affermisssait peu à peu signifiait que les touches s'enfonçaient en ce moment même sous les doigts dont le jeu rapide et impérieux sur l'écran du portable m'avait séduit au point de vouloir rester en ville pour y passer la période de réclusion obligatoire qui s'annonçait, à condition que cela fût auprès de l'invisible voisine qu'il serait peut-être possible d'apercevoir sur le minuscule balcon où elle se tenait parfois, au côté de son compagnon à la voix virile qui pérorait en fumant une cigarette. Je ne la voyais pas mais je l'écoutais déchiffrer avec une délicate maladresse ce morceau de musique baroque parmi mes préférés, comprenant alors que dans la solitude du confinement, j'allais avoir le bonheur d'être séparé, mais séparé seulement, de l'objet de mon désir par une mince cloison qui me laisserait imaginer jusqu'aux moindres mouvements d'une vie dont presque rien ne m'échapperait, ou plutôt juste assez me parviendrait pour susciter en moi un sentiment d'intimité mystérieuse peut-être préférable même à la réalisation d'un rêve d'autant plus délicieux qu'il était d'ailleurs, désormais, interdit.

**Pastiche n°42**

-

**À cette époque de ma vie**

3 473 signes

2020\_03\_31\_17\_37\_05\_pasticheproust2020.odt

Remonter cette rue, maintes fois empruntée durant les froids matins d'hiver comme sous les canicules estivales, et dont il me reste cette impression de gris lisse et cabossé, cette rue longtemps en travaux, encombrée d'engins de chantier bruyants, les ouvriers comme des automates, leurs gestes formatés à des tâches parfois surhumaines répétées des dizaines de fois, au milieu des camions déversant le sable pour le béton, au son des bip-bip sonores alertant d'un danger potentiel, c'était regarder l' image d'une vie, de ma vie, sentimentale et professionnelle, en perpétuelle transformation et mutation, dont je doutais de voir jamais la chrysalide devenir papillon. Avancer en pensant à quand l'espace enfin aménagé, calme, rangé que chacun ou chacune envisage à un moment de son existence jusque-là savamment désordonnée, un moment qui peut émerger tôt, ou très tard, qu'il me prenait d'envier à ces familles que je croisais, précédées de leurs enfants souriants, gais, actifs, aux parents aimants, s'aimant et ne s'en cachant pas. Ce moment éclair qui perturbe le quotidien fou et malgré tout encombré de gestes répétitifs et finalement ennuyeux à mourir.

Cet espace, ou un endroit qui le suggérait, je le trouvais au bout de quelques mètres, alors que je poussais une lourde porte en métal gris, encore ce gris comme une variation de mon état d'esprit, après avoir appuyé sur une sonnette, grise aussi, pour avertir de ma présence, mais fallait-il m'annoncer quand que je savais être attendue impatiemment, pour me trouver comme propulsée dans un autre monde, telle une Alice suivant le lapin blanc dans son terrier, simplement et miraculeusement à la fois.

Il venait à ma rencontre, de sa démarche chaloupée, glissante et faisant toujours craindre la chute cependant esquivée, m'accueillant de sa voix ouatée, chaude, douce mais ferme, dans son salon au canapé de velours rouge dans lequel j'imaginai assises des femmes aux robes à volants magnifiques paradant à la manière d'une duchesse de Guermantes éblouissant de son rire ses invités. Je dépassais la table basse au centre de laquelle était délicatement posée une théière en porcelaine blanche à fleurs couleur pastel pour me rendre dans le jardin minuscule que les douces lavandes, les immortelles des sables envoûtantes, le jasmin presque écoeurant de puissance, les rosiers parfumés, la mélisse forte, rendaient immense en déployant les sensations et l'imagination, faisant émerger en mon âme un vers d'Alphonse de Lamartine : "Le réel est étroit, le possible est immense".

Du salon me parvenaient les mélodies ravissantes de Reynaldo Hahn, elles accompagnaient avec délicatesse les souvenirs que J\*\*\*-F\*\*\* D\*\*\* partageait d'un oncle, Paul de Divonne, un fondu des cadrans solaires, me répétait-il, gnomons et autres curiosités de ces instruments astronomiques visualisant par l'ombre le déplacement du Soleil sur la voûte céleste, et c'était là un sujet d'intérêt qui nous rassemblait encore. Et je demeurais sur le seuil, sensible à la présence de cet ami fidèle, à qui je m'étais si souvent confiée, un homme que j'avais connu bien des années plus tôt, ensuite revu,

rarement, mais avec plaisir, peut-être justement parce que ces rencontres restaient exceptionnelles et n'entraînaient ni lassitude ni ennui. Je restais, en ce lieu hors de l'ordinaire, captivée par un instantané de bonheur, mais déjà en marche vers un ailleurs qui m'attirait irrémédiablement.

**Pastiche n°43**

-

**Laisser fleurir le printemps**

3 817 signes

2020\_03\_31\_18\_12\_10\_20200331printemps.odt



Ce qui devait arriver, ce que tout le monde redoutait mais que je connaissais déjà depuis longtemps à ma manière, entre les quatre murs de ma chambre dont l'odeur de fleurs séchées, de livres poussiéreux et d'humidité rampante évoquait des lieux plus macabres et pourtant vivants autrefois, finit par se produire : nous étions désormais confinés. L'interdiction de sortir était absolue et s'appliquait à tous. Avant la réclusion complète plusieurs présages étaient venus nous avertir, mais nous n'avions pas voulu les prendre au sérieux, les tenant pour ces hirondelles proverbiales auxquelles il ne faut pas faire confiance ; et nous les avons même repoussés, notre bon sens, qui s'appuyait en fait sur ce que nous avons entendu de toutes parts trois semaines plus tôt, nous disant qu'il ne s'agissait au fond que d'une méchante grippe. Pourtant les opéras fermaient, ainsi que les musées, et même les bibliothèques ; pour ma part, ce fut quand le festival que j'attendais depuis plusieurs mois commença à annoncer l'annulation des conférences auxquelles je désirais tant me rendre que je pris conscience de l'ampleur de la situation. Je ne pouvais aller à la rencontre de mes amis proustiens pour célébrer les cent ans de la parution du *Côté de Guermantes* et retrouver le Paris de mon écrivain favori, et ce n'était ni ma paresse, ni la surcharge de travail qui me l'interdisait, c'était la santé de tous.

Enfermés, contraints d'annuler toute sortie, que ce fût pour aller au bout de la rue ou autour du monde, nous découvrîmes collectivement une nouvelle sorte de voyage : un voyage plus lent, plus solitaire et plus pénible ; chacun descendait progressivement plus profond en soi-même. Car ce que l'on découvre quand l'extérieur nous est inaccessible, c'est notre propre espace intérieur dont nous mettons d'ordinaire tant d'énergie à nous détourner. Il est vrai qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères ; et cette misère si douloureuse à affronter est d'autant plus âpre qu'elle nous est inconnue et que nous l'éprouvons pour la première fois. Si au contraire nous acceptions de la fréquenter plus souvent, cette étendue aride que nous appelons notre intériorité, nous verrions qu'elle peut aussi s'adoucir, se rendre fertile et accueillante, mais au prix d'un sacrifice que nous ne sommes pas prêts à consentir : celui de notre amour-propre. Car c'est lui qui nous retient, nous interdit de rester oisifs et de regarder en face le vide qui nous compose : il faut aller au cinéma, voir des amis, lire un roman ou, mieux encore, travailler, si l'on veut continuer à se tenir en haute estime. Et c'est pourtant ce qui nous est inacceptable, l'inactivité, qui nous permettrait de savoir qui nous sommes et ce qui en nous mérite à juste titre d'être aimé.

Tandis que de force et dans la douleur nous apprenions cette leçon, dehors, la vie bourgeonnait et les fleurs commençaient à éclore. Il semblait y avoir deux temporalités qui s'ignoraient l'une l'autre : le temps humain, porté par chacun en soi-même, et le temps extérieur, inflexible et souverain des saisons. Alors que jours et nuits s'écoulaient inlassablement, les calendriers et les horloges, instruments factices d'identification du Temps, perdaient peu à peu leur sens, chacun d'entre nous découvrant son rythme propre. Pour les plus heureux, ces deux temporalités parallèles

entrèrent en harmonie, le printemps intérieur de l'âme et le printemps sidéral vibrant à l'unisson. De mon côté, il m'était laissé du moins assez de temps pour accomplir mon œuvre, écrite cependant avec la voix d'un autre ; cette mélodie que j'avais retrouvée en moi venait d'une époque distante et lointaine, elle m'avait été offerte par Proust dans ses ouvrages et n'avait jamais cessé de chanter, en sourdine, dans mon cœur.

**Pastiche n°44**

-

**Dorgelès Disparu**

**5 001 signes**

2020\_03\_31\_18\_40\_36\_proustpastiche.odt

Longtemps, je me suis levé de bonne heure. Parfois, à peine les étoiles éteintes, mes rêves se noyaient dans le froissis des draps que mes mains, comme celles d'un nageur en plein songe, repoussaient dans les profondeurs puis, en de longs mouvements souples et apaisés, ramenaient à la surface de mon lit. Mon esprit s'ébrouait, se débarrassant des dernières gouttes de nuit qui s'y accrochaient ; je retrouvais ma chambre d'enfant, son mur ripoliné au cinabre, lequel sertissait la porte que je ne pouvais quitter des yeux. Je savais que, d'un instant à l'autre, une lueur naîtrait à sa base, imbiberait le parquet, s'écoulerait depuis l'interstice duquel elle se serait échappée. Lorsqu'il se révélait enfin, ce trait de lumière courait jusqu'à moi, plantait son carreau dans mon cœur, y coulant une douleur sucrée, semblable à celle qu'on ressent, plus tard, quand une fille se penche pour vous embrasser, chassant l'atmosphère entre vos lèvres, ou quand l'officier s'apprête à siffler la charge et que la vie déserte vos poumons, un premier pincement préfigurant des vagues de transport immenses dont l'écume éclabousse tous les souvenirs que nous n'avons, pour ainsi dire, pas encore créés.

Je devinais, dans le couloir, les becs à gaz réchauffer les moulures laiteuses et les tapis persans, redessiner leurs circonvolutions caramel, leurs palmes canard, leurs franges d'étain ; changer, tels des alchimistes, la nature des murs, lesquels se transmuaient, sous des lueurs duveteuses, en des flots roulant de nuances, pareils aux marbres des livres. Alors la porte s'entrouvrait, me laissant apercevoir un chapelet qu'une main, dont la pâleur tranchait avec sa couleur d'obsidienne, tenait sans l'égrener. Le visage de mon père surgissait comme la dernière bille. « Roland, nous ne sommes pas encore levés ? », me disait-il et, posant cette question dont il savait qu'elle n'attendait pas de réponse, ranimait mon cœur — car je reconnaissais la promesse que ce « nous » contenait dans sa bouche — me laissant enfin respirer les essences de pensées qui montaient du jardin et qui, mêlées au remugle de notre petite maison de banlieue, embaumaient l'air. Le chapelet de Papa trouvait refuge dans mon giron, crissait sur le lin tandis que sa main désormais libre aller chercher, sur ma table de nuit, un volume de cuir portant ce nom idéal : Courteline. C'est ainsi qu'aujourd'hui, alors qu'en vain je guettais ma porte, un grincement de parquet, une infime variation de lumière qui affermirait mon espoir, je vis ressurgir cette chambre dévote, douce, parfumée, et son petit pan de mur rouge qui avait déteint sur mon âme d'enfant et se trouvait soudainement recréé avec elle pour fixer, à sa place, entre deux battement de paupières, sous le linceul de mes yeux refermés, le souvenir de Neuville-Saint-Vaast. Au fond de moi, je sentais germer une suite de souvenirs au creux de laquelle prenaient place, en désordre, comme déposés sans schéma préconçu, parmi des éclaboussures de nuit, des éclats de perles, des lueurs de gaz et, dans le noyau de cette étoile fugitive, l'ombre de Papa qui, superposée à celle de Courteline, me souriait. Je désirais que la porte s'ouvrit encore ; qu'un à un, telles les billes de son chapelet d'obsidienne, s'égrènent les membres de l'Académie accourus depuis Drouant. Je m'étourdissais d'illusions, feignant d'ignorer, dans une totale

perversité où ma peine nourrissait mon espoir et inversement, ce que je savais déjà : la rue gardait le Silence, la bonne n'était pas montée, aucun courrier n'était arrivé ; l'absence d'agitation m'informait de mon insuccès. Pouvais-je nier quel plaisir c'eût été, en même temps que la pire des souffrances, d'apercevoir mon rival en triomphe, courbant ses yeux orientaux, exhibant son sourire désolé et sa mise surannée ? Je savais déjà ce que les plus désinvoltes me rétorqueraient : « Voyons, le Prix Femina devrait vous suffire. » Hélas, qu'ont-ils à faire, eux, des Noms de Pays, de ces euphonies sacrées qui justifient tous les sacrifices ? Je devrais me résoudre à mourir un peu, car l'on passe sa vie à chercher pour sa mort des circonstances atténuantes, à se convaincre que l'on ne disparaît pas lors d'une époque si néfaste, pour des raisons si mauvaises ; se recoucher avec le sentiment de ne pas tout avoir gâché l'unique fois dont nous pouvions disposer — dans le Temps. Peut-être accueillais-je enfin avec sérénité le souvenir de Neuville-Saint-Vaast car brutalement je sus que l'on ne pouvait échapper deux fois au Silence — Péguy et Fournier le savaient bien. Mes *Croix de bois* n'avaient pas su trouver l'oreille de l'éternité et l'Académie avait choisi ce Proust dont les satanés Guermantes envoyaient leurs jeunes filles en fleurs tendre leurs corolles sur les odeurs de sang, cachant au monde la lâcheté dont il s'était rendu coupable, le déshonneur infâme qui à son tour l'entraînerait dans le Silence. Pour la première fois, je décidai de prolonger ma nuit.

Marcel, 10 décembre 1919

**Pastiche n°45**

-

**Karolina Yeletskaïa**

5 000 signes

2020\_03\_31\_19\_17\_55\_concoursmp.doc

Ce soir d'été 1831, l'allée qui menait au domaine Yeletsky débordait de cabriolets et de landaus. LL.AA.SS. les princes Valéry et Sergueï recevaient pour l'inauguration du théâtre Ivanovsky célébrant la clôture des travaux engagés par leur père, dix-sept ans plus tôt. Pour agrémenter une simple datcha construite sur le bord d'un grand lac volcanique entourée de forêts ancestrales après la campagne de France par l'ambassadeur du Tsar, celui-ci avait rapporté de quelques missions diplomatiques dans la sérénissime les plans d'un théâtre imaginaire, d'une petite merveille palladienne dont chaque pierre, chaque rambarde, chaque colonne était un trompe l'œil de bois peint réalisé sous la conduite de l'architecte vénitien Cesare di Pietro della Gondola, digne successeur de son aïeul Andrea Palladio. Il avait créé une salle à l'italienne bijou d'élégance à l'acoustique exceptionnelle. Le cadre de scène était porté par deux colonnes corinthiennes dont le corps en faux marbre maintenait une base et des chapiteaux dorés à la feuille d'or, sur les côtés du proscénium où se plaçait l'orchestre entouré d'une rambarde pleine le séparant du public, les statues de Diane et d'Apollon répondaient à deux angelots portant les masques de la tragédie et de la comédie, supportant à jardin et cour la lune et le soleil et drapant harmonieusement le manteau d'Arlequin en velours de soie bleu cœruleum, ton du rideau de scène sur lequel étaient brodés les chiffres de la maison Yeletsky. En miroir au cadre de scène, la loge princière était encadrée d'un drapé formé par sept étoiles à cinq branches, étoiles que l'on retrouvait sculptées sur les dossiers à crosse des fauteuils directoire dont les pieds en sabres retournés se terminaient en volutes et conféraient à l'ensemble une aérienne légèreté. Les murs de la loge, des balcons et des galeries du parterre étaient tapissés de soieries représentant des guirlandes de nigelles de Damas et de roses d'Ispahan évoquant le passé de quelques ancêtres partis en ambassade à la découverte de l'Orient. Des miroirs vénitiens cassaient la régularité des tentures et donnaient à l'ensemble une profondeur accentuée par le reflet de six lustres en cristal qui éclairaient la salle ou disparaissaient dans le faux plafond grâce à une machinerie sophistiquée conçue par les cintriers. Le théâtre ainsi plongé dans la pénombre dévoilait alors un ciel percé d'une myriade de points au travers desquels la lumière des lustres cachés diffractait et dessinait la voute étoilée. Après quelques minutes, quand les pupilles des convives s'étaient dilatées, apparaissait par enchantement la voie lactée.

Ce dimanche 31 juillet, tout ce que l'Europe comptait de diplomates, d'aristocrates, d'artistes ou d'intellectuels se retrouvait pour la première française d'*I Capuleti E I Montecchi* de Vincenzo Bellini, étoile montante de l'opéra, dont la production reprise de La Fenice s'accordait à merveille au petit théâtre. L'orchestre composé d'une trentaine de musiciens démontra à qui voulait bien l'entendre, que le génie du compositeur sicilien se sublimait par une économie de moyens... Le rideau était tombé sur le premier tableau que le maestro dirigea avec fougue ; lorsque l'aristocratique sinfonia d'ouverture eut résonné, le palais de Capellio gronda de sourdes rancœurs masculines soulignées

d'une cavatine martiale d'un Tebaldo - Giovanni Battista Rubini - dont la voix ébouriffante et sublimissime répondit à un jeu hautain et distant, ou appuyées d'une cabaletta stretta en oxymore vocal d'un Romeo - Giuditta Grisi - de fer et de flammes maudissant les Guelfes obstinés insensibles aux accents du pardon, de la paix et de l'amour. Dans la pénombre du changement de décors, le prince Valéry pris la main du jeune Sergueï qui, tout à sa rêverie, sursauta. Les deux frères échangèrent un regard amusé. Valéry glissa quelques mots tendres à l'oreille de son cadet quand de noirs accents se firent entendre, puis une douce mélodie venue de quelques vallées transalpines s'éleva dans la salle - personne n'aurait pu imaginer qu'un frêle adolescent négligemment adossé à la colonne cour obtienne des sons aussi raffinés d'un cor de chasse aussi rustique -. Un page, encore enfant, ouvrit le rideau à la grecque laissant apparaître tout au long du solo de cor une chambre richement ornée, puis à jardin une jeune femme de dos, vêtue d'une robe de lampas blanc et cachée d'une mantille de dentelle violette. Avant d'entonner le récitatif *Eccomi in lieta vesta*, Giulietta - Caroline Roche - se tourna lentement vers la face, laissa tomber gracieusement le voile sur ses épaules, dégageant un visage d'une beauté confondante rehaussé de la somptueuse parure d'améthystes et brillants des princesses Yeletsky, dont la dernière personne à l'avoir portée fut Albertine Prondre de Guermantes, fiancée trop tôt disparue du prince Ivan. Avant que la jeune soprano dont s'était la prise de rôle eût chanté, le public subjugué retenait son souffle, bouche bée.



**Pastiche n°46**

-

**Le swing retrouvé**

3 805 signes

2020\_03\_31\_19\_44\_29\_pastiche310320.doc

En dépit d'une étrange impression de me promener sur une terre après un cataclysme dont j'aurais été un des rares rescapés, et malgré mon état de santé fragile qui nécessitait la plus grande prudence, je sautai dans ma voiture direction Guermantes, non sans avoir pris soin d'imprimer et de remplir mon attestation de sortie. Les rues étaient totalement désertes, comme après qu'un cataclysme fut survenu – en l'occurrence l'épidémie de coronavirus. Certes, je déplorais que de malheureuses personnes eussent succombé, mais je ne pouvais, au fond de moi-même, m'empêcher de me réjouir des autres conséquences de la survenue de ce nano-organisme qui avait réussi à lui seul, après plus de deux cents années de développement industriel, à régler leurs comptes aux voitures, avions, usines, commerces, à la bourse et pour finir à l'économie planétaire, mettant un coup d'arrêt à ce rouage de mécanismes mondialisé, qui tournait jusqu'ici sans accroc. Et au fond, sans que je m'en rendisse vraiment compte, au fur et à mesure que les jours passaient pendant le confinement, ma vie changeait notablement, redécouvrant le plaisir des promenades à l'extérieur – d'autant plus appréciable en raison d'un silence ancestral retrouvé aux dépens du bruit habituel de la civilisation moderne-, et l'observation de la faune et de la flore, de sorte que j'eus l'impression de retrouver en moi des fragments de souvenirs anciens, ou de fragrances de mon enfance enfouie. Et ce fut ainsi qu'au bout d'une semaine de réclusion à domicile, je décidai, bien qu'il fût fermé, d'aller jouer au golf sur le parcours Guermantais, où, me dirigeant vers le départ du trou numéro un et cheminant le long de merveilleuses allées d'aubépines, j'écoutais le chant de myriades d'oiseaux qui voletaient ça et là, pendant que, cherchant à atteindre la vérité de mon swing du jour, je me préparais mentalement en essayant de trouver comme une vérité intérieure dissimulée, qui bien que me semblant régulièrement à portée de main, m'échappait toujours, cette quête finissant inmanquablement par provoquer la perte de ma balle lors des coups suivants. Mais ce qui me frappait surtout était l'affaiblissement de l'habitude, qui, me faisant poser un regard neuf sur ce parcours aujourd'hui désert où je n'avais pu me rendre depuis une longue période, me permettait de l'envisager d'une façon nouvelle, de remarquer les arbres et les plantes, de réévaluer les distances entre les différents obstacles et les drapeaux, en somme de comprendre sa personnalité dont je m'apercevais que je ne la connaissais guère, que je ne l'avais jamais véritablement embrassée en dépit des années passées à y jouer, tout comme –c'était à présent clair dans mon esprit- je ne me connaissais pas moi-même. Ainsi, de manière inattendue, tandis que je progressais dans la compréhension son esprit, de la même façon je progressais vers cette connaissance profonde de moi-même, autour de laquelle je tournais depuis plus d'une semaine – et sans doute depuis bien des années - dans cette solitude forcée, sans que je pusse l'appréhender. Sans doute en est-il ainsi de beaucoup de nos activités ou de nos passe-temps : ils ont un rythme intrinsèque, vers lequel le nôtre propre se doit de converger, de façon à produire comme une résonance au sens physique du terme, qui elle seule nous permet de plonger au plus profond de nous-mêmes afin de mieux nous connaître

– comme un « gnothi seauton » Socratique qu’une entité extérieure nous eût apporté. Et parfois, il suffit que l’on parvienne dans le même temps à retrouver l’image ou le son de la voix d’une personne chère, pourtant disparue depuis longtemps, là sans l’être véritablement, qui nous guide dans notre introspection pour qu’enfin, en retrouvant notre swing, nous nous retrouvions tout à fait.

**Pastiche n°47**

-

**La vue du nord**

4 957 signes

2020\_03\_31\_22\_26\_48\_lavuedunord.doc

Depuis des semaines l'absence du moindre rayon de soleil sur mes rideaux, que je constatais à chacun de mes réveils, avait peu à peu ritualisé mes déceptions matinales, et j'avais le plus grand mal à cacher mon ressentiment à ces astres qui tardaient dans leur révolution. Je vivais, de fait, dans l'attente fébrile du jour où, en vertu des mécanismes implacables et nécessaires de la voûte céleste, le souvenir du printemps de l'année passée serait bien obligé de redevenir une réalité qui viendrait envahir ma petite chambre parisienne ; et je ne doutais pas que, de même que les anémones de la gardienne de mon immeuble qui, comme pour rattraper un oubli prolongé, déployaient tous les ans, sans prévenir, aussi soudainement que généreusement, leurs vifs pétales rouges, les rayons frapperaient un beau matin les rideaux de lin blanc, et feraient jaillir des couches duveteuses et indistinctes une lame acérée et dorée, prologue aux longues heures d'oisiveté que je passerai sur mon petit crapaud de velours rouge, dans ce luxe parfait qui consiste à laisser le printemps entrer chez soi pour y chauffer les lattes de son parquet, tandis que l'on profite de tout le confort de son intérieur. Il convient de préciser que l'attente de ce plaisir, qui en d'autres temps n'aurait su occuper une place aussi importante dans la constellation de mes rêveries, n'avait d'autre source que le confinement de la population, que le gouvernement d'alors avait décrété pour de longues semaines, et l'impossibilité qui en découlait de profiter du soleil dont mon premier étage manquait cruellement. Ce rayon de soleil ne laissait pas d'éprouver chaque matin la foi inébranlable et disproportionnée que j'avais placée en lui, à l'heure où le dormeur se permet encore d'être indécis entre le dernier rêve de sa nuit et les premières manifestations d'un jour nouveau, pour être invariablement rappelé à la réalité par un détail qui lui confirme la fin de son état de félicité. Ce n'était qu'une fois cette première constatation de la journée établie que le grincement d'abord lointain de la porte de l'immeuble s'invitait dans ma chambre, comme cet ami qui, vous reconnaissant au parc, ne s'approchera de vous qu'une fois certain qu'il ne troublera pas votre rêverie. Et bientôt, tels des musiciens qui apparaissent successivement dans la fosse et font entendre les premiers notes de leur instrument, d'abord un peu timidement, puis, une fois assurés de la justesse du ton, plus franchement, une multitude de murmures, de chocs, de glissements en provenance de tout l'immeuble se faisait entendre, avant de s'harmoniser et d'entamer le premier mouvement de la journée. Toutes ces agitations des locataires de l'immeuble, insensibles au drame qui, tous les jours, se jouait silencieusement dans mon lit, m'enjoignaient impitoyablement à participer au récital qui se donnait alors, avec toutes les variations que cette situation de confinement autorisait. Ainsi, toute la vie qui s'éparpillait auparavant dans les rues de Paris se déployait désormais dans l'intimité toute relative des salons, des chambres à coucher et des salles de bain, et la moindre de ces scènes de la vie domestique pouvait être situées, en vertu de l'agencement identique des appartements, avec d'autant plus d'indiscrétion.

La gardienne de l'immeuble – et il convenait de dire « gardienne », et non pas « concierge », par ce genre d'ennoblissement qui ne garantit rien d'autre qu'un titre pour celui qui en fait l'objet, et l'assurance de sa propre bienséance à celui qui l'octroie –, avait déserté les lieux à l'occasion de cet enfermement programmé, et laissé les habitants livrés à eux-mêmes, comme des enfants qui, se rendant soudain compte de la disparition de la figure tutélaire du maître d'école de la cour de récréation, jouent désormais selon leurs propres règles, d'abord avec hésitation, puis, constatant leur liberté pleine et entière, deviennent plus hardis dans leurs transgressions. Aussi les deux premiers étages de l'immeuble s'étaient-ils concertés pour organiser, tous les jeudis soir, aux fenêtres de la minuscule cour intérieure, une espèce d'apéritif collectif qui avait le double avantage de faire respecter les distances de sécurité sanitaire, et celui de ne pas avoir à recevoir de voisin chez soi. Je ne connaissais alors que deux de ces voisins, et ils me paraissaient appartenir à des mondes que rien n'aurait jamais pu réunir. Mme Roblot, qui tenait à ce qu'on la tutoie, était une jeune femme pleine d'entrain, et qui avait, semblait-il, tissé des liens aussi étroits que non consentis avec tous les voisins de son palier. Ainsi, lorsqu'elle évoquait le seul autre voisin de ma connaissance, me parlait-elle tantôt d'une marquise de Guermantes, tantôt d'une duchesse de Sévigné, noms sous lesquels il s'agissait, bien entendu, de deviner les airs aristocratiques de « notre Russe blanc », comme elle se plaisait également à nommer mon voisin du dessus.

## Catégorie Professionnelle

**Pastiche n°1**

-

**Itinéraire d'une grenouille**

9 829 signes

2020\_02\_23\_08\_04\_02\_itinerairedunegrenouille.docx



Pourtant, et quoi que je m'en plaignis en de maintes occasions avant les cours et entre deux séminaires, plus rarement au ministère où je vitupérais avec plus de concision et non moins de piquant, je commençais, et ce malgré mes insincères, mais très urbaines protestations, à apprécier les séjours dans la maison que j'avais héritée de mon grand-oncle. Autant dire que je n'avais qu'un lien ténu avec cette demeure ; au départ, je ne me sentais pas pris d'affection ; cette habitation sur un étage au milieu des champs m'était étrangère, je ne trouvais aucun plaisir à me retrouver du côté de Crécy-la-Chapelle, surnommée autrefois la Venise de la Seine-et-Marne pour ses canaux sillonnant la ville et les crues débordantes au printemps. J'avais payé des ouvriers pour vider les lieux, je n'avais aucune envie de pénétrer en maître dans la maison d'un autre, de surcroît mort, je serais entré par infraction dans l'intimité d'un inconnu, cette idée me répugnait. Je m'étais employé à faire disparaître les traces de mon grand-oncle, tant les objets dans une maison, leur agencement et la façon dont ils sont posés témoignent du caractère d'une vie, ses besoins, ses habitudes, la folie de ses espoirs, la profondeur de ses manquements ; jeune étudiant alors, j'étais gêné s'il me fallait voir une chambre à louer qui fut déjà meublée et plus tard, à l'âge adulte quand vint l'opportunité de me porter acquéreur, je ne me déplaçais jamais, j'esquivais les visites pour éviter toutes familiarités avec les vendeurs, j'achetais uniquement sur plan. Lorsque je pénétrais dans cette maison de campagne, le salon vide au rez-de-chaussée ajouta de la sécheresse à mon humeur sombre ; j'avais bouleversé mon emploi du temps pour ce voyage, pourquoi exactement, je ne saurais le dire et cette incertitude, j'avais d'ordinaire une foi inébranlable dans mon organisation, j'étais un homme occupé, persuadé de son importance, ce changement de dernière heure me perturbait. J'avais dit à ma secrétaire que je voulais voir ce bien avant que de le vendre et de m'en séparer, cependant au fond de moi, je n'y croyais pas. Peut-être avais-je besoin de me dresser contre mon ordinaire, pour garder l'illusion d'être resté maître d'une existence pressée par la fuite en avant et la contrainte, j'étais devenu avec le succès dans ma carrière, l'esclave de ma propre ambition.

Le premier étage n'avait pas été désempli toutefois, un bureau et son siège trônaient au centre d'une pièce, en face d'une fenêtre étroite, au milieu d'un parterre de vieux papiers. Cette vision causa un grand trouble dans ma perception du moi et du temps, je manquais de m'étouffer, comme si c'était là mon cabinet, avec mes chers dossiers piétinés à terre, et que je fusse déjà mort, enfermé pour l'éternité dans ce réduit avec les ruines de ma vanité. Qu'avait donc fait ce grand-oncle inconnu durant sa vie ? S'asseoir à ce siège comme je le faisais en ce moment ? Je prenais position sur son fauteuil, les pieds croisés et les jambes pliées, j'ajustais la distance de mon buste au bureau ; je posais mes coudes, prêt pour lire, avec le même sérieux sans doute que lui. Et moi aussi quand je ne serai plus, un de mes petits-fils éloigné donnera l'ordre de détruire mes papiers, mes habits, ces objets imprégnés du labeur qui occupa mes jours et mes nuits, et avec ce ménage, je serai

complètement effacé parce que jeter les choses d'un disparu, c'est le condamné à l'oubli. Je l'avais fait ici et on me réserverait ce sort, cette perspective me terrifiait, je suffoquais.

Ce qui me sauva du désespoir ce jour, ce fut d'abord, desserrant la poignée de la lucarne afin de mieux respirer, un bout de journal remué par le courant d'air, qui m'intrigua ; je le ramassais et je le déchiffrais. Cette coupure de presse relatait une anecdote : un enfant du pays avait été remercié de son poste de gardien au musée Carnavalet après avoir ouvert en grand une fenêtre tandis que l'orage menaçait. Le Directeur, qui passait par là, intervint prestement pour refermer les carreaux donnant sur le portrait de la duchesse de Guermantes, il tança le gardien qui, pour toute justification, répondit : « Je voulais sentir l'odeur de la terre mouillée, comme quand j'étais gamin dans la forêt. » Cette réplique me fit sourire et je constatais, percevant alors la grisaille extérieure, que la lumière de la pièce avait sensiblement baissé d'intensité ; j'avais dû rester assis à ce bureau abandonné un long moment ; le ciel tournait au mauvais temps, l'obscurité brutale m'empêcha de relire la dépêche, je le fourrais dans une poche et je descendis, bien décidé à fuir ce trou perdu de mélancolie.

Arrivé dans le vestibule, le second évènement salvateur se produisit à l'ouverture de la porte d'entrée. La pluie avait à peine commencé de tomber, ses premières gouttes humidifièrent la poussière du palier et alors, un pas en avant, je sentis monter dans mes narines et me griser d'une ivresse qui ravit mon être en entier, l'odeur brève et profonde, âpre et pourtant rafraîchissante, primaire quoi qu'éternelle, l'effluve si singulier et revivifiant de la terre mouillée au début de l'orage. C'était, si je pouvais réduire cette impression en quelques mots, un parfum captivant comme un philtre magique, la perception très nette des éléments à leur rencontre, l'eau, l'air, la terre, avant que leur mélange ne les brouille totalement. Mon chauffeur, qui avait prévenu l'intempérie et qui s'était muni d'un parapluie sur le perron, me prit le bras, inquiet que je succombasse à un malaise tant la mine que j'affichais dut lui paraître étrange. Cette épiphanie olfactive n'avait eu lieu que dans l'intervalle d'une poignée de secondes et pourtant, contrairement à mon effroi dans le bureau morbide où une paire d'heures s'était évaporée, j'avais vécu cet instant comme une expérience d'une densité telle qu'il valait pour moi comme un aperçu de l'éternité. Même la durée du retour à Paris en voiture était encore riche des échos, ainsi que roule le tonnerre longtemps après l'éclair, de ces secondes intenses et finalement, terrassé par ce voyage sortant de l'ordinaire, je sommais dans un sommeil lourd, vidé de tous songes.

Les jours passèrent, de retour à mes affaires je m'empressais de courir les ministères et de compiler mes papiers, et néanmoins je ne m'étais pas décidé, interloqué par la révélation sur le perron, à vendre la maison de Crécy, jusqu'à ce que, en pleine prise de parole, je plongeai dans une poche d'où ma main, aussi étonnée que moi, en retira un vieux bout de journal hors d'âge. Je pourrais dater le début du malaise avec mes éminents collègues de ce moment : mon visage ne put s'empêcher de sourire à la relecture de ce papier et, puisque j'étais dans les locaux des Archives, rue

des Francs-Bourgeois, je calculais que la rue de Sévigné était voisine et donc le musée Carnavalet m'attendait tout proche ; je balbutiais une excuse improbable et inaudible, et emporté par une désinvolture aussi subite que scandaleuse, je quittais séance tenante cette réunion étriquée, une commission d'acquisition ou un jury de thèse, je ne m'en souviens plus. Je parcourus les quelques centaines de mètres dans la rue des Francs-Bourgeois avec enthousiasme et devant les grilles closes, me déception fut grande, le musée Carnavalet était fermé pour rénovation, il ne serait ouvert que dans quelques années, sans escompter les inévitables retards qu'infligent ces chantiers. Je marchais vers Saint-Paul et je hélais un taxi pour qu'il me conduise à un autre musée. C'est ainsi que naquit ma passion pour les musées, l'art en général et la peinture en particulier. Je négligeais mon travail, bien que je m'en défendisse en public, je ne supportais plus mon labeur dans des réduits à cafards. Je passais de longues heures à Beaubourg, au Louvre ou au musée d'art moderne ; je scrutais, en quête de cette perception élémentaire de la pluie, des installations contemporaines, les œuvres classiques, les impressionnistes. Ces visites dans les galeries et les salles des musées étaient entrecoupées par des séjours réguliers à la maison de Crécy, mon chauffeur avait compris que, lorsque la météo prévoyait de l'orage, je désirerais me rendre en Seine-et-Marne, et une fois là-bas, j'attendais l'averse dans le vestibule ouvert à tous les vents. Arrivions-nous après le début des tempêtes, que je m'en trouvais fort contrarié, car alors c'était trop tard, les senteurs s'étaient mélangées, l'odeur était brouillée comme de la boue et ce que je voulais ressentir, c'était l'humidité de la glaise au moment où l'eau entre en contact, comme un premier baiser, avec le sol et disperse ses poussières dans l'air. Si par chance, je parvenais à être là à cet instant, je devenais un golem ou un dieu, les deux à la fois, j'étais la créature de terre qui inspirait le souffle de l'esprit éternel, je ruisselais et je restais pétrifié, comme une idole païenne, une pierre levée qui respire ; j'étais la vie aquatique des premiers êtres palmés issus de la mer, j'étais un batracien en prière dans le giron muqueux de sa planète mère.

La sensation revenait tantôt à Crécy et ce qui me manquait à Paris, fut de ne point la retrouver dans les musées, je ne ressentais pas cette fraîcheur de la nature dans les tableaux ; en toute logique, je m'installais à la campagne avec des toiles, des couleurs et après avoir congédié mon chauffeur, je campais mon chevalet dans l'entrée. Un de mes anciens collègues passa me rendre visite, à sa mine déconfite, je saisis qu'il me croyait fou de jouer à l'artiste et qu'il était désolé pour moi ; il me demanda d'exposer les raisons de cette soudaine lubie, je lus une incompréhension parfaite sur son visage alors que, porté par l'espoir de partager mon enthousiasme, je répondis : « Comment peindre l'odeur de la terre mouillée ? »

**Pastiche n°2**

-

**L'air de la calomnie**

6 930 signes

2020\_03\_10\_10\_37\_19\_pastichelairdelacalomnie.docx

Au temps où j'étais porté à croire ce que publiaient les journaux que maman venait déposer dans ma chambre avant même que je fusse sorti du sommeil, j'aurais été tenté de prêter foi à cette tribune signée d'une certaine demoiselle Briseboul, selon laquelle la fin du monde deviendrait inéluctable si nous ne changions pas radicalement nos modes de vie. Mais comme l'annonce d'un péril, aussi grand soit-il, nous laisse généralement indifférents tant que nous n'y sommes pas directement confrontés, je ne modifiai point mes habitudes et je pus m'apercevoir que l'on faisait de même autour de moi : rien par exemple ne venait troubler les rituels du petit clan de Mme Verdurin où il n'était alors question que d'un jeune flûtiste grec qui ressemblait disait-on à une statue d'Antinoüs et dont le faubourg Saint-Germain faisait des gorges chaudes en dégustant des marrons glacés, et cela comme si les grands bouleversements annoncés à cor et à cri n'étaient que pures élucubrations d'une jeune femme en mal de sensationnel. Ainsi, à cette époque, l'ongle incarné dont souffrait la Patronne avait-il bien plus de réalité aux yeux de ses fidèles que les catastrophes prédites, qui, aux dires de certains, menaçaient notre survie au point que l'on parlait déjà d'une prochaine extinction de masse.

Mais, à cette époque, les journaux n'étaient pas les seuls à remettre en question l'ordre du monde. Un pilote d'aéroplane qui se trouvait être le neveu du marquis de Cambremer et qui appartenait à une coterie d'une dizaine de jeunes gens, ayant remarqué, tandis qu'il tenait d'une main ferme le manche de son appareil à plus de mille pieds d'altitude, que l'horizon n'était point courbe mais plat, se refusa à admettre que la terre était ronde. Cette prise de position, dont il fit part en premier lieu à son cercle d'amis, arriva très vite aux oreilles du Tout-Paris, si bien que les conversations dans les semaines suivantes virent s'opposer deux camps : les *Platards*, qui contestaient la théorie de la rotondité de notre planète, et leurs farouches contempteurs, les *Antiplatards*. Le débat fit rage et eut des conséquences insoupçonnées dans de nombreux domaines, dont l'un des épisodes les plus marquants fut sans doute qu'il fit perdre au duc de Châtellerauld, trop ouvertement *antiplatard* aux yeux de certains, la présidence du Cercle pour la réhabilitation du toupet, un poste qui lui tendait pourtant les bras avant que n'éclatât cette regrettable controverse que tous nommaient désormais *l'Affaire*. Mais la polémique enfla encore lorsque le pilote d'aéroplane, pressé de questions au cours d'un dîner donné par sa tante, la marquise de Cambremer, répondit à la baronne Putbus « je vous assure, ma chère, que la terre est tout aussi plate qu'une pensée de madame Verdurin ». Le mot fit le tour du faubourg Saint-Germain à la vitesse de l'éclair ; le lendemain, il était encore servi au déjeuner, puis au souper, et il en fut ainsi tous les jours de la semaine suivante. La princesse d'Epinay le répéta à la vicomtesse d'Égremont, qui le souffla à Mme d'Arpajon, qui s'en fit l'écho chez le vicomte de Courvoisier, lequel le fit connaître à une proche cousine du prince von Faffenheim-Munsterburg-Weinigen qui s'en ouvrit à Mme de Chanlivault, qui le glissa à l'oreille de monsieur de Chaussepierre lequel, malgré sa discrétion coutumière, en fit profiter quelques-uns des membres du

Jockey, si bien que le mot finit inmanquablement par arriver dans le salon de Mme Verdurin. À peine celle-ci entendit-elle le trait assassin qui circulait sur son compte qu'elle ne put contenir cette saillie : « Voilà un crottin qui sent à plein nez son Cambremer ! ». Aussitôt, elle regretta cette réaction qu'elle jugea indigne d'elle, et, pour donner le change et montrer ainsi que le coup ne l'avait pas même effleurée, elle poursuivit le plus posément du monde la rédaction d'un carton d'invitation à l'attention de ce jeune flûtiste grec à propos duquel elle affirma qu'il valait bien deux Paganini à lui seul et que ses doigts couraient si vite sur son instrument qu'il fallait prendre garde de ne point les suivre du regard sous peine d'attraper l'une de ces migraines ophtalmiques qui vous durent parfois jusqu'à quarante-huit heures.

Si donc Mme Verdurin fit l'impossible pour ne point laisser paraître sa blessure d'orgueil au grand jour, et surtout ne pas laisser supposer qu'elle aurait pu s'abaisser à réagir à un pareil affront, elle put compter pour se venger secrètement sur une alliée providentielle en la personne de Mlle Brisebault, laquelle, ne jurant alors que par les déplacements en voiture à cheval et l'odeur de la luzerne, n'avait pas de mots assez durs pour stigmatiser le bourdonnement incessant des avions dont les fumées d'échappement répandaient sur nos villes et nos campagnes des poisons qui finiraient par éradiquer toute trace de vie à la surface de la terre. Certes, dans ses harangues dont la portée ne cessait de croître, la jeune femme ne prenait pas directement pour cible l'impudent neveu de la Cambremer, mais, en jetant le discrédit sur l'aviation, elle finirait sans doute par atteindre l'homme, bientôt coupable aux yeux du monde de corrompre l'atmosphère terrestre avec son appareil. Pour cette raison, Mme Verdurin usa de son influence afin d'introduire Mlle Brisebault dans les salons du faubourg Saint-Germain, où la jeune personne trouva autant de tribunes à la hauteur de son talent d'oratrice et gagna chaque jour de nouvelles âmes à sa cause.

Quelques années plus tard, tandis qu'un mouvement de ma pensée m'avait conduit presque malgré moi à me remémorer la figure de cette jeune femme, je m'en ouvris à monsieur de Norpois qui m'apprit que la Verdurin, dont on disait alors qu'elle ne s'estimerait vengée que le jour où l'avion du neveu des Cambremer serait cloué au sol par un décret d'urgence sanitaire, avait également intrigué pour présenter Mlle Brisebault au duc de Guermantes, lequel, avec ses cheveux qui blanchissaient, sa vue qui déclinait et ses longues jambes qui flageolaient chaque jour davantage, commençait à ressembler à un personnage tout droit sorti de la Comédie-Française sans que l'on pût dire s'il incarnait alors à la ville un fier Dom Juan ou un grotesque Géronte ; toujours est-il que le vieux duc ne parut pas insensible au charme de la demoiselle et l'invita à s'exprimer à la Chambre, où, en dépit de propos parfois excessifs, la jeune femme récolta des applaudissements nourris auxquels s'associa un député reconnaissable entre mille à la capote Poiret qu'il avait conservée de sa

tenue militaire et auquel il ne manquait que les jambières gris de fer pour qu'on le crût de nouveau en partance pour le front, et qui s'enthousiasma ce jour-là pour cette jeune personne qui, dit-il en aparté à son voisin de banc tout en essuyant son monocle, « entendait sauver l'air que l'on respirait comme jadis la Pucelle voulut sauver son roi ».

**Pastiche n°3**

-

**Le temps volé**

9 791 signes

2020\_03\_31\_06\_50\_50\_letempsvole.docx



Les jours qui suivirent ma rencontre avec Irène Adler eurent quelque chose d'une révolution. C'est qu'en acquérant le langage, à la manière d'Aristote, nous réunissons les catégories d'objets, de phénomènes ou de choses immatérielles que l'on nous montre sous l'appellation que l'on nous indique, sans avoir à se référer à la définition exacte du mot qui les désigne, de sorte que, même lorsque nous finissons par les saisir, certains concepts, et notamment les plus complexes, restent difficiles à définir de manière générale et impersonnelle. Pourtant, lorsque je vis, pour la première fois Irène Adler chez les Guermantes, l'inverse se produisit : celle-ci m'avait causé une telle impression, qu'à la catégorie désignée par le mot « femme », qui aurait dû désigner toute personne de sexe féminin, et qui aurait dû être formée de l'amalgame de tous les individus de ce sexe que je connaissais, je ne parvenais à associer qu'elle, soit qu'Irène Adler correspondît à la quintessence de toutes les femmes que j'avais appréciées, à un genre qui m'était déjà cher avant sa rencontre et duquel elle aurait été la plus digne représentante, soit qu'à l'aide d'une grâce qui lui était propre (et qui en avait rendu fou plus d'un) elle eût subverti mon appréciation ; ainsi, bien vite, je ne la désignai plus que par les termes « la femme », au début pour moi-même uniquement, puis, après quelque temps, au fur et à mesure qu'Irène Adler se substituait à la notion de femme dans mon esprit, j'en vins à faire de même lorsque je parlais d'elle à des tiers, qui devaient prendre cela pour un hommage à sa beauté. Aussi, si quelqu'un s'était exclamé alors : « elle n'a jamais été aussi femme ! », et que j'avais trouvé que celle à qui ce qualificatif se rapportait ne m'évoquait pas Irène Adler, je n'aurais pu m'empêcher de lui jeter le regard interrogatif que l'on adresse en cas d'usage impropre d'un mot courant.

Son image, qui, déjà, n'était plus aussi nette qu'aux premiers jours jaspait mon esprit à ses couleurs ; le rose pâle de la chair de son cou, l'incarnat rutilant de ses lèvres et la noirceur sépulcrale de ses cheveux semblable à ces recoins inconnus de l'Espace dans lesquels la lumière n'a jamais pénétré constituaient l'étoffe dans laquelle tous mes rêves étaient tissés et, même le jour, mon regard s'attachait à toutes les choses qui pussent me les rappeler ; mais de moins en moins ces couleurs avaient l'aspect de réalisme que l'on trouve ici-bas, comme si, à mesure que je m'étais éloigné de leur source première, elles étaient montées vers le monde des Idées, perdant ainsi en nuance ce qu'elles avaient gagné en pureté ; je me disais ainsi, à la vue une belle chevelure sombre : « ces cheveux ne sont pas aussi noirs que ceux de *la femme* ; dans l'atelier de Ritsle, qui, grâce à un nouveau pigment prétendait pouvoir atteindre « le plus absolu des rouges » : « ce ne sera jamais aussi rouge que les lèvres de *la femme* », et quand, dans une boutique, j'entendis une voix qui se lamentait : « Dieu ! Personne ne peut arriver à tant de perfection » je me dis, avec cette tristesse qui vide le cœur : « Tu n'as donc jamais vu *la femme* ».

Je décidai que cette situation ne pouvait plus durer, le roulis doux de l'Habitude ne suffisant plus à me tenir tranquille, je fis donc une recherche sur la situation de *la femme* ; on m'indiqua qu'elle avait été aperçue à Turin, sous le nom « Vera Rossakoff » auprès du célèbre homme de lettres, le Baron du Piré.

Dans le wagon, un Italien, du Sud, sans doute, semblait venir à Turin pour la première fois. Il faisait partie de cette race d'éternels itinérants, renseignés sur tout, prudents en rien, et sans cesse dévorés de l'envie de partager leur savoir avec des inconnus. Comme le train était rempli de voyageurs d'affaires et de locaux, peu enclins à prêter l'oreille à ce genre d'individu, il semblait condamné au silence, mais il dû voir en moi quelque chose qui lui fit croire que je serais plus attentif que les autres à son babil, car je l'entendis me dire :

— Bonjour *Sir*. Il fait beau aujourd'hui, vous ne trouvez pas ? Presque aussi beau que chez moi, à Salerne, en mai (n'ayant nul besoin d'interlocuteur, il pratiquait la question rhétorique avec beaucoup de fréquence).

Tandis que son discours continuait j'écoutais, d'une oreille distraite et assoupie ; sa parole entraînait en moi comme un comme une musique étrange, bien vite, je n'en perçus plus que le rythme qui me rappelait l'onde minuscule et régulière des grands lacs lorsque le temps est bon ; je regardais, derrière lui, le paysage défiler comme ses paroles et réveiller en moi des souvenirs d'enfance qui se succédaient, indistincts et chaleureux. Soudain, un bruit me tira de cet état plus abruptement qu'un coup de feu, j'avais cru l'entendre prononcer le nom de *la femme*.

— Que dites-vous ? lui demandais-je, affolé.

— Je suis majordome, je viens prendre du service chez Vera Ivanovna, qui vient d'arriver à Turin. Assurément, ajouta-t-il, on peut dire que c'est une dame de qualité et qu'elle est, dans son genre, une princesse. On dit qu'elle est en relation avec un certain Hippolyte-Victor-Marie de Rosnyvinen du Piré ; ce monsieur, qui est son unique liaison, est un grand propriétaire, à la tête de capitaux considérables ; il est administrateur de diverses sociétés et, pour cette raison, il a des rapports d'affaires et d'amitié avec le général Trebaldi...

A ces mots, je ne pus réprimer un petit pincement au cœur, car entendre cet étranger mentionner ainsi *la femme*, sous ce nom aux consonances russes, m'avait bouleversé, j'avais l'impression d'être celui qui découvre un trésor dans une maison qu'il croit connaître par cœur. Je compris, en laissant parler mon compagnon de voyage, que *la femme* avait connu une enfance misérable, au fin fonds de la Sibérie, d'où elle avait été enlevée vers quinze ans par du Piré, qui l'avait ensuite amenée avec lui à Paris où il l'avait entretenue à grand frais dans un hôtel particulier, tandis que lui vivait avec son épouse dans la même rue. Cette situation avait fait grand bruit à l'époque, et s'était finie curieusement : peu après la mort de M<sup>me</sup> du Piré, alors que tout le monde pensait que du Piré allait enfin pouvoir « tirer les dividendes de son placement » et épouser *la femme*, celle-ci avait brusquement disparu pendant plus de cinq ans. C'était à cette époque que je l'avais connue sous le nom d'Irène Adler. Elle était venue le rejoindre à Turin depuis peu pour des motifs inconnus, mon interlocuteur semblait penser qu'il s'agissait de célébrer enfin le fameux mariage, bien qu'il pensât que le promis eût été « un peu vert » et la promise « bien tendre ».

Au moment de descendre à Turin, je fus saisi d'une sorte de scrupule et restai sur ma banquette un long moment. L'hôtel, situé à l'intérieur de la ville, n'était séparé des autres habitations que par des ruelles peu fréquentées et presque toujours sombres, dans la mesure où les bâtiments entre lesquels elles formaient une sorte de ravin étroit et circulaire comportaient tous plusieurs étages.

En proie à un état de nervosité incontrôlable, je fus immédiatement chez du Piré qui m'accueillit avec la bonhomie propre aux hommes de qualité qui résident à l'étranger depuis longtemps et voient arriver chez eux l'un de leurs compatriotes ; ils finissent par attendre avec impatience les manifestations des éléments mêmes qui les ont fait quitter leur pays, devenu pour eux comme une nourriture sucrée qui à petites doses est délicieuse mais en vient vite à vous écœurer si vous en mangez trop. Du Piré prenait avec sérieux l'art rhétorique, mais d'une façon idiosyncrasique ; il s'était forgé une maïeutique de combat, qui consistait, au lieu de partir de prémisses pour aller vers la conclusion, à partir d'un jugement, toujours très négatif, soutenu avec beaucoup d'aplomb, afin de faire réagir son contradicteur, et, si ce dernier ne se fâchait pas (ce qui devait arriver souvent), et qu'il donnait une réplique jugée pertinente, à la prendre en compte, sans hésiter à revenir sur ce qu'il avait dit initialement. Cette méthode, sans doute efficace pour « accoucher le débat », comme il disait, puisqu'il la conservait à un âge avancé, lui valait d'innombrables inimitiés de la part de ses

interlocuteurs, mais surtout de la part de ceux sur qui elle était appliquée, auxquels on ne manquait jamais de rapporter ses propos les plus excessifs.

Nous étions entrés dans un degré de familiarité qui me sembla suffisant pour lui parler de *la femme*. A peine eussé-je prononcé son nom, qu'il me coupa : « Vous pourrez lui en parler directement, cette garce arrive dans une demi-heure. »

Alors que je me rassérénais en contemplant l'idée d'une vengeance, j'aperçus la main blanche de *la femme* qui descendait de sa voiture ; je vis ensuite sa longue jambe et ses cheveux si noirs ; — plus noirs, même, que dans mon souvenir, — et mon cœur ne pût le supporter.

Raide et affaibli, je me réveillai sous ses yeux d'ange triste, qui me regardaient dans l'ombre, fixement ; elle était seule auprès de moi, et, envoûté par sa respiration inquiète et légère, je voyais ce rose, ce rouge et ce noir s'approcher, exhaussés par la blancheur de sa chemise qui laissait apparaître sa gorge nue ; emporté dans un vertigineux tourbillon qui me privait de toute énergie, alors que ses lèvres n'étaient qu'à mi-chemin, je fermai les yeux en esquissant ce qui pouvait le plus ressembler à un sourire, le pâle sourire d'un mourant qui espérerait l'onction d'un ultime baiser ; déjà ivre de ces couleurs dont j'allais enfin savoir le goût. Dès qu'elle fût assez proche pour que je sentisse sur ma peau le mince souffle qu'elle exhalait vers moi, elle me murmura, d'une voix cruelle et précise, comme une mère à laquelle on aurait volé son enfant : « Il est à moi ».

**Pastiche n°4**

-

**Un mercredi artistique**

6 082 signes

2020\_03\_31\_07\_32\_56\_pastiche2020.docx

- Ah, Cottard, c'est Madame Verdurin. Je vous téléphone pour une nouvelle extraordinaire : mercredi prochain, pas de mercredi chez moi. Notre petit clan se réunira à l'entrée du Musée du Jeu de Paume. Vous avez lu le journal ? Bergotte est mort, il s'est écroulé sur un canapé en face du tableau de Vermeer « Vue de Delft ». Je ne veux pas être méchante, mais la fréquentation du salon d'Odette ne lui a pas fait de bien ; il paraît qu'il est mort d'une indigestion en sortant de chez elle. Ce n'est pas chez moi qu'il se serait gavé de pommes de terre. – Une indigestion ? ne serait-ce pas plutôt une intoxication alimentaire ? A-t-il eu un lavage d'estomac ? dans mon service c'est une chose courante comme l'eau dont on se sert pour siphonner l'estomac. C'est égal, mais au moins sa mort nous aura donné l'occasion d'aller voir de près le tableau ! --Très bien, reprit Madame Verdurin, je préviens nos amis : rendez-vous demain à 17 h au musée.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, l'on vit arriver une troupe bruyante dirigée par Madame Verdurin, au côté de laquelle Brichot brandissait son parapluie vert, un signe de ralliement que les soldats japonais du Moyen Age, porteurs dans le dos de petites bannières colorées n'eussent pas désapprouvé. Suivaient, un air de mépris à la bouche, une grosse Madame de Cambremer avec un homme en noir, son époux, le nez rouge tout de travers, Ski, un petit homme portant béret basque, le Professeur Cottard et sa femme, Monsieur Verdurin, la pipe à la bouche, suivi du baron de Charlus, se dandinant, qui prenait le bras du violoniste Morel, qui lui-même se dégageait autant qu'il le pouvait de cette étreinte révélatrice. Fermaient la marche Marcel, arrivé presque en retard à cause d'un rendez-vous avec sa cousine, la princesse Sherbatoff, et Saniette tout essoufflé.

Une fois devant le tableau, Mme Verdurin, entourée de sa troupe, annonça qu'elle avait lu dans Le Figaro, qu'en mourant, Bergotte avait bredouillé « petit pan de mur jaune », l'index pointé sur le tableau. Elle avait voulu élucider ce point car elle avait une réputation grandissante de protectrice des arts et tous ses fidèles « en étaient », en particulier le baron de Charlus qui était plutôt « d'artiste » que « d'art », d'où la présence pour cette visite inhabituelle du violoniste Morel interprète très doué qui répondait aux compliments excessifs de son « parrain » Charlus, très épris de sa beauté, par « Je connais la musique. »

Devant le tableau, Marcel s'exclama : « Magnifique, je pense que c'est le plus beau tableau du monde ! Mais je ne vois pas de pan de mur jaune », et il s'approcha de la toile, repéra deux petites taches jaunes : « serait-ce ceci, ou cela dont Bergotte voulait parler ? ou n'est-ce pas une dernière farce du grand romancier, qui, à sa dernière heure a trouvé la vérité non pas dans les cathédrales si liées au lyrisme de sa jeunesse, mais dans un détail de maçonnerie ? » Ski, dont le visage poupin tourna au rose rougeoyant, répondit vivement que tout était dans la couleur, « - le jaune, voici ce qui compte, ce jaune brillant et translucide comme celui d'un Sauternes que les Verdurin nous serviront avec un foie gras pour notre prochain mercredi, au lieu de la galantine que la patronne offre à notre

ami Saniette pour son casse-croûte, n'est-ce pas Saniette que vous préféreriez le foie gras à la galantine ? » Saniette ne répondit pas tandis que riaient (jaune) les Verdurin, et il s'approcha de l'un des pans de mur possibles sur la toile : ce n'est pas un pan ! et pourquoi donc ? l'interrompit Mme Verdurin - Parce que je ne vois pas de soldats défiler – et alors ? – eh bien ce sont eux qui feraient pan, patapan, pan, patapan, pan pan. répondit Saniette dans un souffle – c'est malin dit M. Verdurin, vous êtes devenu militariste ?

Mme de Cambremer eut une illumination : - Mais ce mur jaune, ce n'est pas de la pierre ni du ciment, on dirait du tissu, un tissu chatoyant comme celui des rideaux de notre château de Féterne, n'est-ce pas mon ami ? (se tournant vers Cancan). - Jaune ? jaune d'or comme celui des œufs de la Poule aux œufs d'or ? (faisant référence à l'une des trois fables de La Fontaine qu'il connaissait et qui lui servaient de base de données à ses citations littéraires).

Brichot intervint : - Vous n'y êtes pas, si Bergotte pointa du doigt ce petit pan de mur jaune inconnu c'était pour nous livrer un message, un message dont le décodage doit passer par son étymologie : pan vient du latin panus, pane, panum, qui désigne un champignon. - un champig non... de dieu ! s'écria Cottard, mais vous faites fausse route, le panus est une espèce de tumeur métastasée très contagieuse qui décima la population hollandaise du 17<sup>ème</sup> siècle ! - Eureka, nous brûlons ! renchérit Brichot tandis que Cottard ne put s'empêcher de dire : - comme aurait dit Jeanne d'Arc. – Excusez-moi interrompit Charlus qui mit son lorgnon pour s'approcher de la plus grosse tache jaune : ce détail est essentiel, je le sais d'autant mieux qu'un de mes ancêtres Guermantes, un intime de Louis XIV, était secrètement allié aux princes d'Orange Nassau, à une époque où le jaune soufre était attribué à la minorité catholique aux Pays Bas, en fait à une minorité de mœurs ! Ce petit pan de mur jaune est donc un message secret de Vermeer à ceux de la confrérie ! - Vraiment ? s'écria la princesse Sherbatoff, c'est tout à fait extraordinaire, étonnant, intellessant !

La très réservée Madame Cottard sortit de son silence : - Si je comprends bien, Bergotte est mort l'index pointé vers un mystère (« et boule de gomme » marmonna le docteur), et les mystères en peinture ça fait parler (vous souvenez-vous du portrait de Machard ?).

La Patronne, rayonnante, conclut : - Pour nous résumer, ce gremlin de Bergotte non seulement a trouvé le moyen de faire parler de lui, de Vermeer, de notre petit noyau, et à nous faire entrer dans la postérité, mais surtout, à titre posthume, il a pu repousser un de mes mercredis ! et elle enfouit soudainement sa tête dans les mains, prise d'une gaieté irrépressible.

**Pastiche n°5**

-

**Le Berlingot Guermantes**

9 343 signes

2020\_03\_31\_18\_59\_33\_leberlingotguermantes.docx



Tétraédriques, striés, luisants, multicolores, j'étais fou des *Berlingots Guermantes* commercialisés depuis peu à Combray par l'épicerie Camus. Je n'avais eu de cesse d'asticoter Françoise pour qu'elle consentît à se décharger sur moi d'une partie des courses, et que je pusse, charitable sherpa, visiter le plus souvent possible l'échoppe vénérable de Camus et la dévaliser de ses merveilleux « Guermantes », en distrayant de la somme que me confiait notre servante pour ramener du jambon, du riz, des chips, des madeleines, des pâtes, des patates, assez de sous pour assouvir une envie qui menaçait de tourner à l'*addiction*, un mot savant que j'avais lu dans un gros dictionnaire de mon paternel, maintes fois consulté en douce à la recherche de termes obscènes. J'étais moins friand de ces lexicographies depuis que le Berlingot Guermantes m'était devenu, sinon l'unique nourriture, comme ces nonnes qui dans leur cellule poussent le mysticisme jusqu'à ne plus se sustenter, dit-on, que de l'hostie, en tout cas l'unique objet de ma gourmandise ou de ma convoitise. Je mettais tous mes soins à dissimuler mes prélèvements monétaires tout en me doutant que Françoise avait quelque soupçon, mais je tablais sur sa complaisance, au pire sur son silence, tout en veillant à la laisser dans l'ignorance du mobile du délit délicieux : le Berlingot Guermantes — le seul qui eût dû bénéficier, sans l'usurper, mais au contraire en l'exaltant, en la portant jusqu'au sublime, de l'appellation « Berlingot », tout autre bonbon tant soit peu ressemblant, diffusé sous une autre marque, n'étant qu'une scandaleuse contrefaçon, pas même un malheureux pastiche. Je m'étonnais qu'il n'y eût pas un corps d'agents de l'État voués à la recherche et la destruction de ces stocks de prétendus berlingots, comme autrefois l'Église faisait des autodafés de livres hérétiques, quand ce n'étaient pas leurs auteurs voire leurs lecteurs qu'elle remettait au bras séculier pour les faire périr par le feu.

La clôture de ma chambre était le site où je m'adonnais à mes manducations. A la différence du bonbon banal, ordinaire, vulgaire, le Berlingot, le vrai, le « Guermantes », en vente chez Camus (je n'étais pas loin de penser que notre modeste épicier en était le dépositaire exclusif), se mérite en ce que la dureté, la densité de son — splendide — matériau, lui évitant de se laisser entamer trop vite, requiert que l'adepte l'apprivoise, et de tous les adeptes ou les fidèles je me flattais d'être le plus fervent et le plus expert, volontiers eussè-je revendiqué, pas même la palme, dans la confrérie berlingotique, mais le statut d'unique, comment dire, amant du Berlingot. Tiré de son précieux sachet un Guermantes pouvait me faire des heures, encore que je perdisse toute notion du temps à le suçoter, à le caresser avec la langue dans ma bouche close, sans même bouger mes lèvres : cet acte était comme un secret qui ne se partage point. Même entrée subrepticement dans ma chambre maman n'aurait rien su, se figurant, au vu de mon attitude studieuse, que toute mon attention se portait sur le livre que j'avais entre les mains, de Jules Verne, de Victor Hugo, de Bergotte, et que je lisais en effet, par une manière de dédoublement dont je n'étais pas peu fier, entre d'une part le

lecteur, qui aurait pu raconter l'histoire et commenter le style, et d'autre part, entièrement distinct de cet individu profane, et comme pourvu d'un autre corps, celui qui sous le manteau de la lecture s'adonnait au Berlingot secret, sacré, qui cérémoniellement communiait avec le Guermantes, indécélable en sa bouche tant le célébrant de cette liturgie avait l'art de cacher son jeu, tout l'inverse de ces fillettes et de ces garçonnetts que je voyais, dans les rues de Combray, donner le plus de publicité possible au mâchonnement de leur chewing-gum, importé d'Amérique, quand ils ne le gonflaient pas en une bulle dont j'eusse aimé qu'elle leur éclatât violemment au visage.

La lenteur de mes dégustations berlingotières, l'amenuisement prodigieusement ralenti de mon Guermantes dans la clôture de ma bouche, accroissait mon intimité avec lui ; c'était comme s'il fit partie de moi, comme si je l'eusse incorporé et logé à demeure, derrière la double herse de mes dents, jusqu'à tant que le Tétraèdre, ayant tout perdu de sa géométrie spéciale, me démontrât le contraire en n'étant plus qu'une toute petite chose informe dont inexorablement ma salive, si elle continuait encore de diffuser dans mon palais la suave saveur, dissolvait la matière, et je n'avais plus rien, éprouvant le douloureux sentiment d'un néant que je m'efforçais de conjurer par ma mémoire gustative, en retardant le moment où ma main aurait à délicatement plonger dans la frissonnante transparence du sachet pour extraire, les yeux clos, le suivant, qui serait essentiellement, substantiellement le même et pourtant un autre, tant j'approfondissais et j'enrichissais, dans la succession de mes Guermantes, mon rapport avec l'objet de mon désir, cependant que j'en goûtais les variations à la faveur de la saveur que celui-ci ou celui-là exprimait selon qu'il était : anis, cassis, citron, orange, fraise, cerise, menthe, en sorte qu'à la manière du Dieu unitaire et trinitaire de l'Église de Rome, le Berlingot était un et plusieurs, non pas un en trois mais en sept ! Sept hypostases dont chacune était substantiellement le Berlingot dont plusieurs fois par jour, sourd aux bruits du monde, confiné dans ma chambre, je célébrais les mystères lorsque ... lorsque le Covid vint ! Le virus, l'épidémie, la pandémie, et le confinement universel qui ne me contrariait pas pourvu que je pusse, attestation dérogatoire en poche, continuer d'aller quérir chez Camus mes chers sachets de Guermantes. A force de tanner Françoise je lui avais fait coudre, dans un jupon sacrifié par ma grand-mère, un masque de fortune grâce à quoi je fus autorisé, même si maman et ma grand-mère étaient mortes d'inquiétude à chacune de mes sorties de la maison de feu tatie Léo (car elle était finalement morte), à assurer la totalité des courses, ma blanche voilette plaquée au visage, tel une fatma, traînant après moi, non pas tous les cœurs, comme ce Thésée qui aux yeux de Phèdre revit, rajeuni, sous les traits d'Hippolyte, son beau-fils, mais le chariot des vivres cachant tous mes berlingots, mais jusqu'à quand ? Mes Guermantes ne venaient pas de Chine, comme la pandémie, les médicaments, tant et tant de marchandises, à cause de la mondialisation, mais faute de transporteurs ou fermeture de l'atelier de fabrication, les livraisons bientôt se raréfièrent. J'avais

beau traiter en cachette avec le malin Théo, le garçon épicier de Camus, qui avait cherché en vain — j’avais mieux à faire — à m’entraîner nuitamment dans les ruines du donjon de Roussainville, où sa petite bande de copains et copines jouaient à des jeux interdits ; j’avais beau lui donner en échange de ses derniers Berlingots tous mes Bergotte, qu’il irait vendre chez Borange, l’autre épicier de Combray, lequel faisait librairie, vint le jour où ... nada ! L’horreur de ma situation se présentait à moi dans toute son étendue, je n’avais plus à cacher le Berlingot mais tant bien que mal mon dénuement et ma détresse à ma mère et ma grand-mère qui, pour ce qu’elles en devinaient, devaient l’imputer au stress de la pandémie. Elles étaient collées en bas au gros poste de radio, diffusant les nouvelles tragiques, moi c’est à peine si j’écoutais sur mon transistor quelques infos, en proie à ma tragédie : le manque, à quoi rien ne pouvait remédier. Allais-je devoir vivre ou survivre en attendant Berlingot ? Impossible ! Être sans mes Guermantes c’était ne pas être ; passés quelques jours ne j’y tiendrais plus, je sombrerais dans la neurasthénie qui me mènerait au suicide suivi par ma faute de la mort prématurée de ma grand-mère et de maman, inconsolables. Que faire ? me disais-je, assis à mon petit bureau, regardant le jardin s’ensevelir dans le noir, puis la lune s’accrocher là-haut, diffusant une lueur qui pénétrait dans ma chambre et me montrait ma table vide, aucun Guermantes, nul Berlingot, plus aucun livre, tout y était passé, Bergotte, Hugo, Jules Verne, j’avais tout donné à Théo qui ne pouvait plus me procurer le seul bien ; même ces photos pornographiques dont il faisait commerce, si éloquentes, si instructives — j’en avais quelques unes cachées sous l’armoire —, véritable catéchisme, paraît-il, de sa petite bande de Roussainville, ne m’étaient plus de rien. Je caressais machinalement le seul ouvrage résiduel sur ma table, mon Petit Larousse ; je posais la main sur mon carnet vierge de tout signe, à côté de mon porte-plume menacé par la rouille, et soudain je m’en saisis. Peut-être allait-il se mettre à courir sur la page, pour dire les péripéties du Berlingot, la dramaturgie du Guermantes et de là, de fil en aiguille, j’aurais à coudre toute une histoire, tout un après le berlingot dont me resterait, désormais détaché du bonbon, libre, et comme volant dans les airs, le Nom, le beau nom qui avait été celui de la marque berlingotière et que j’allais m’approprier pour l’affecter ailleurs, je ne savais pas encore s’il serait nom de pays ou nom de personnes, dans le cadre de ses nouvelles fonctions, de sa — espérais-je — grande mission.

## Catégorie Scolaire

**Pastiche n°1**

-

**Une échappée musicale**

2 550 signes

2020\_03\_03\_18\_10\_16\_uneechappeemusicalepastiche4dcreation.odt

Il y a trois jours, alors que je faisais ma promenade du soir, à l'heure où le soleil se couche dans un ciel jaune orangé, où les rues se vident de toute âme humaine et où mes sens s'éveillent, j'entendis, au loin, quelques notes de flûte traversière, comme si elles s'étaient enfuies dans les airs pour parvenir à mes oreilles. Je voulus donc savoir d'où venait cette mélodie rayonnante et attirante à laquelle se mêlaient progressivement des percussions, comme les clochettes scintillantes, joyeuses et animées du doux et printanier muguet. J'avais toujours dans les rues froides et moroses quand je vis le foyer fleurissant de cette majestueuse musique : c'était le jardin de la maison du compositeur Guermantes, aimé, renommé et doué d'un talent sans pareil. La mélodie, plus marquée encore, n'en finissait plus d'embellir. Cors, euphoniums et trombones escortaient, tels des gardes royaux, ce premier thème qui m'envoûtait comme un bateau de pêche téméraire avant la tempête. Alors, je l'aperçus : l'armée de musiciens, instruments en main, dans une lumière tamisée, faisait résonner un combat de notes. D'un geste, le chef d'orchestre, qui n'était autre que Guermantes lui-même, fit riposter, par des glissandos s'échappant du ciel, la clarinette, fée d'hiver virevoltant sur l'eau et défiant les vagues. Les doubles-croches s'enchaînaient sur la portée comme les dribbles d'un joueur vaillant, vif et précis, survolant le match. Comme transporté au cœur de ce jardin orné de tulipes, de bleuets et de jonquilles et devenu théâtre de mon imagination, je n'étais pas plus qu'un simple spectateur de ce mystérieux déluge musical. Un bref instant, alors que les cuivres débutaient un nouveau thème au rythme plus lent et paisible, formant la majuscule d'une envie à venir, un doux flottement m'envahit, pendant lequel les bois vinrent déposer le nappage de la musique : c'étaient des petites touches de couleurs, des mots, un roman. Les notes mystérieuses des contrebassons et les arpèges aigus des flûtes amenaient, comme de petits sautilllements, une lueur de gaieté dans la mélodie tourbillonnante formée de triolets vagabonds. Frappé comme par la lecture d'un livre dans lequel les lieux seraient des tonalités et les noms des silences, au fond de moi, quelque chose surgit : une envie de partager cette aventure, de la raconter, de la créer, de faire s'accorder les notes avec mes mots comme les pièces d'un puzzle ; mais comment pourrais-je y parvenir ? Et serais-je capable d'atteindre une telle prouesse harmonique ?

## Pastiches disqualifiés

**Pastiche n°1**

-

**Proust 42**

**25 278 signes - DISQUALIFIE**

2019\_09\_20\_01\_00\_07\_proust42.docx



Regarde, ils sont tous morts. Je fus pris d'un rire en cascade comme lorsque l'on vous dit des choses gentilles, inattendues, qui provoquent des remerciements tout excités de votre part. Bien qu'il y ait peu de rapport entre cette joie et notre existence si occupée, j'acceptai cette parenthèse de rire en escomptant qu'elle ferait renaître en moi le doux sentiment d'avoir au soir de ma vie (comme si l'accumulation des années avait fait de nous des êtres si différents que désormais si près de la fin toutes les déceptions devenaient aussi précieuses qu'une terre nouvelle qu'on aborde avec terreur et espoir) si peu de questions à me poser, sauf sur le sérieux de la fin de la littérature qui nous accoutume à être idiots sans être grossiers. Longtemps j'aurais aimé faire court, soupirer que les promenades sur la plage ne contiennent rien, ni l'ennui ni la jalousie. Mais les raccourcis ne sont-ils pas une autre forme d'injure ? On les prend malgré tout comme le voyageur qui craint l'obscurité et se presse vers sa destination. En vérité, à mon âge s'il y avait bien un sentiment ardent qui m'aidait à patienter, c'était de mettre un point final, de relever mon coude du cahier et de penser à ma prochaine promenade, surtout que mon mal pulmonaire avait disparu, ce qui étrangement avait fait passer mon écriture par une phase d'allègement dont la cause aurait pu être une oxygénation qui aurait suivi une remontée des profondeurs, et qui, si pour inhabituelle qu'elle parût à mon entourage, à vrai dire des connaissances de plus en plus abstraites, n'en était pas moins importante pour saisir mon évolution ou ce que l'on désigne chez un peintre sous le terme de périodes. Ainsi le traitement médical que mon cher Montesquiou de son temps, en dépit d'articles persuasifs dans des revues savantes, n'avait pu trouver en Amérique, continuait-il de faire des merveilles, avec pourtant ce léger choc au cœur que m'imposait la solitude, non pas celle qui suit ce que les critiques appelaient mon *oeuvre*, ni l'abandon d'un projet cinématographique sur les héritiers de Swann à New York, mais plutôt une réclusion de belle plante dans un jardin d'hiver comme pour déjà oublier les saisons. D'ailleurs pour comprendre comment où j'en étais depuis que Céleste avait pris une retraite familiale loin d'ici dans un village où la ligne des vallons suivait son doux caractère, et que mon petit Robert depuis Toulouse m'implorait de le rejoindre pour passer en Espagne ensemble, il fallait bien que je trouvasse dans cette liberté nouvelle quelque chose de réel -autant que la douleur qui affleurait dans les rues de Paris- qui cependant n'avait pas encore sonné l'heure de mon déracinement. J'approchais du grand âge d'Anatole France, ce qui avait eu pour effet de calmer la maladie de ma sensibilité qui me faisait quand même passer devant les jeunes plumes pour le souffre-douleur pour qui le prix Nobel demeurerait un rêve stérile, qui, néanmoins, continue de pratiquer comme un pianiste, juste pour la souplesse, quand tout le reste est souvenir ou rebuffade, un coin d'histoire où l'on aura été compris par erreur. C'est pour ainsi dire dans cet après-coup de la vie que je saisis l'impuissance de nos rêves et nos désirs, comme autant d'appels mauves, à vraiment être, c'est-à-dire à créer quelque chose au-delà de l'impression. Ainsi ce matin d'août, en prenant du côté de la rue Copernic, mais sans chercher à descendre jusqu'à la rue Lauriston, allais-je

voir ce cher pharmacien de Ségonzac dont la blouse, les gestes et la voix avaient ce poudroisement que l'habitude ne surveille plus et qui m'introduisait dans le monde d'Asclepios où m'attendait des brumisateurs de stéroïdes qui avaient remplacé les potions de miel, de moutarde, d'eucalyptus et de camphre du temps que mon écriture était plus angoissée et plus supportable aussi. "Alors Monsieur Marcel, toujours l'oeil pétillant et vos jambes de vingt ans!" lança le pharmacien dans une légère inclinaison. Des femmes me considérèrent avec cet air de chien qui a longtemps couru l'estomac vide et qui bien installé sur son derrière escompte bien qu'on lui jettera un os. Tourné vers le comptoir, un officier allemand scruta cette petite étoile de mon lignage qui avait donc réapparu après plus d'un siècle de citoyenneté républicaine pleine et entière, là sur mon veston. Préparant l'effet qu'il allait faire devant ces Français, en claquant ses talons, ce qui était le genre mauvais acteur de l'occupant, et en nous bombardant de quelques phrases dans un patois d'Huguenot qui veut prendre enfin sa revanche sur les cathos royalistes d'antan, l'homme en uniforme ouvrit la bouche et fut emporté dans une effroyable quinte de toux qui lui rayait les poumons et qu'un arrêt du coeur intercalé entre deux respirations inaudibles jeta sur une chaise au moment où nous crurent tous que l'épisode s'était calmé. Moi connaissant les ruses du pharmacien, je souris de le voir arranger son client sur la chaise, puis je fermai la porte en retenant de mon autre main la clochette pour ne rien ôter du plaisir de cette scène, car l'instant d'après l'officier avait glissé de sa position tel une asperge trop cuite. Il attendait de nous une réponse, un signe dépourvu d'hostilité, qui aurait rendu à cette boutique le vrai sens des serments. Mais nous ne trouvâmes rien à dire, déjà plus absents que lui. L'Allemand gisait sur le carrelage le visage blanc, exsangue, les yeux grand ouverts dans ce sommeil sans conscience ni possibilité de rebrousser chemin. Cette délivrance, la sienne et la nôtre, apporta aussi la confirmation que certaines vérités sur la vie et ses sacrifices, comme un buffet ou une manteline, finissent par vieillir et contenir leur propre inutilité. Dès la visite de la police, de Segonzac comprit que la mort d'un Allemand ne signifiait pas juste celle d'un homme, et le pauvre pharmacien aurait voulu, jusqu'à miser sa fortune et sa boutique, pouvoir remonter le temps d'un quart d'heure peut-être, pour prodiguer de vrais soins, et ce tel le réveil après un rêve érotique qui laisse le sentiment d'un bien perdu. La pharmacie fut liquidée en effet, et toutes les avances dans des enveloppes sans nom ni signature ne parvinrent pas à faire pardonner le crime odieux de non-assistance à personne en danger, le soldat non le civil sous occupation, comme le soulignait le procès verbal au cachet de la préfecture. De Ségonzac et moi, nous nous retrouvâmes à Drancy, jetés sur l'herbe. Le pharmacien rougissait encore sous l'effet de la peur d'avoir froissé ses clients. Je le rassurai en lui parlant des regrets qui sont comme les souvenirs, des objets lourds et invisibles qui appartiennent toujours à un autre homme. Et tandis que la foule se pressait autour de nous, le pharmacien me glissa deux tubes de stéroïdes: "Pour le voyage" dit-il. La remarque nous fit sourire sans que nous ayons besoin de pousser plus sur le sujet. Certains me considéraient de haut, de la pointe de leur étoile eut-on dit.

Sans trop d'effort, leur ruminations me parvenaient en bouquets fânés : « Tiens, Monsieur l'écrivain qui nous en faisait des tartines sur les vitraux des cathédrales, sur les campanilles, commence de comprendre combien sa culture est mortelle ». Un petit homme seul, accroché à son violon lustré par des larmes, comme un cercueil d'enfant, me demanda si je n'avais pas connu un certain Bloch, j'entendis alors pouffer de rire autour de nous: "Il en y a qui ne perdent pas leur temps!". Un autre homme s'avança vers moi: "Vous aussi mon cher Proust, ils ne vous auront point épargné. Les prix, le talent, que des bouts de ficelles que l'on prenait pour de solides chaînes, pas vrai ?" me dit ce poète croisé jadis chez Cocteau, qui trouvait là de son devoir de protester contre l'injustice qui frappe les grands esprits. Se justifier sous cette chaleur, qui put encore y croire ? On voyait ces bavards temponner l'intérieur de leur chapeau d'un mouchoir toujours plus minuscule, comme des chauffeurs récemment congédiés qui attendent un retour en grâce chez leurs anciens employeurs, j'allais dire leurs maîtres. Devais-je répondre par des formules d'orgueil humilié alors que des enfants plantés dans cet après-midi bleu, pleins d'un silence frileux et impressionnant, couraient encore écorchés par une nuit de cristal? Leurs parents n'y croyaient pas, et cela se voyait dans la précision des détails imaginaires comme s'ils avaient été ailleurs à poursuivre leur existence, à la sortie d'un parc ou à la préparation du goûter, et leurs efforts qu'ils s'emploieraient à faire finir le lait chaud à l'aide de petites biscottes à ces chérubins désormais sans avenir. Dans toute cette chorégraphie d'amour renouvelé, sans doute les parents voulaient-ils montrer que si les tours à bicyclette ou les pâtisseries venaient à manquer, c'était non seulement parce qu'on devrait s'en passer, mais qu'on se préparait aussi, nourri d'un excès d'assurance pour la démocratie défendue par Blum, à voir dans le déménagement dans ce camps soudain une main tendue et protectrice puisque c'était la police de notre pays qui nous avait installés derrière les grilles. Puis il y avait la pression des autres juifs, telle cette puisée de la mer qui aveugle, écrase et noie au fur et à mesure que l'on se rapproche du fond originel. Le mépris d'un Crémieux ou d'un Debré pour un Finkelstein ou un Benazzag n'avait jamais été vraiment purgé en dépit des arrangements avec l'assimilation, de sorte que cette avanie de l'antisémitisme juif nous atteignait tous par ricochet sous la menace d'un autre ennemi aussi invisible que puissant qui nous révélait non pas tant la haine que la vérité de l'Histoire. Ce vers de Racine dans son *Esther* me revint à l'esprit: "Race que notre Dieu de sa bouche a maudite", et il persistait encore après l'arrivée des camions de la Croix Rouge qui n'apportaient pas de nourriture, mais plus de grappes de gens comme nous, sans que l'addition ne fut jamais juste. Tous ces voyageurs sans destination, avec leur regard éberlué et leurs valises bourrées de riens de toutes les tailles, me rappelèrent que je n'avais pas eu le temps de dire au revoir à qui que ce soit, c'est dire combien ce que l'on nomme le destin collabore mal avec nos habitudes. L'image d'un livre mal fermé, de Stevenson je crois, sur le bord de mon lit m'exalta autant qu'elle enterra une insolente idée de retour. Oui, retour à la raison comme face à des brutes ivres de leur pouvoir. Nous étions en France

et pourtant il régnait une violente étrangeté où des douleurs s'apostrophaient et devenaient plus inconvenantes, surtout chez les adultes qui causaient entre eux pour tuer les minutes, pour négocier un bout de terrain et y jeter une couverture, avec ce réflexe de tenter de faire croire aux enfants que c'était du camping. Comme j'ignorais le sentiment derrière tout cet affairement, je me contentais de rester assis au pied d'une haie en face d'un immeuble où, ce que je croyais être des concierges, nous dévisageaient d'abord en silence, puis dans de gros rires parce qu'ils avaient enfin les mains libres pour aller fouiller dans les meubles des appartements désormais inoccupés. La vérité est que la minuterie des escaliers octroyait une intermittence singulière à toutes leurs allées et venues, et on les voyait jouir d'un second Noël en plein été, et s'effaroucher aussi davantage contre le peuple décide. Rien n'avait changé, au lieu de manœuvrer gentiment, nos braves concitoyens s'abandonnaient à des indignités qui les ravissaient avec éclats dans notre malheur. Je me dis tout bas : « Ils sont stupides. Ils ont usurpé la France ». Et je savais, aussi clair que ce soleil de juillet, que ce sentiment répulsif s'étendait à beaucoup plus loin. "L'affaire Dreyfus ne fut qu'un hors d'oeuvres, bientôt ils nous mangeront tout cru, mon bon ami" dit comme ça un homme en noir près de moi qui cherchait à s'occuper. Nous semblions tous composer la même histoire, pour mieux nous rendre compte que quelque chose nous était passé à côté; certains y mettaient de la protestation, du désespoir, d'autres une assurance que la révolution française était un beau grand oiseau qui ne nous abandonnerait pas sur ce rocher. Au soir venu, on assista à un autre spectacle. On voyait ceux qui avaient distribué à qui mieux-mieux (expression qui fit jaillir de ma mémoire cette chère Félicie qui aurait juré ses grands dieux sur la "princièreté" de ma première communion) les tableaux de leur collection pour décrocher un laissez-passer, soudain ergoter avec une amabilité excessive pour conserver un morceau de pain et une tranche de fromage. À les voir, la honte paraissait désormais un second vêtement, plus près du corps. Et comme à l'opéra où chaque spectateur se sent au centre, je compris que tout cela était pour de vrai, que cette petite musique que l'univers nous envoyait avait été une marche funèbre détournée en comédie musicale, quelques notes pour la vie elles-mêmes détachées de la vie. Toutes ces petites déceptions arrivaient en effet à en former une seule, presque rassurante tant elle était évidente, et les méchancetés navrantes auxquelles autrefois je n'eus prêté nul intérêt surgissaient dans toute leur vraisemblance. Même ce pauvre Morand, avec sa femme qui porte la culotte et la haine du juif plus haut encore, avait longtemps eu l'air d'un garçon de restaurant planté à ma table, moins pressé de servir les plats que de prendre tout un chacun à témoin que ma générosité n'était qu'une forme aigüe d'insolence propre au peuple élu. Bientôt des bruits coururent qu'une femme allait accoucher. On appela un médecin, cinq se présentèrent, ils se mirent du côté de la vie...

[Feuillets manquants]

M'échapper ? Mais je ne parle pas le polonais, si même j'arrivais à franchir la grille d'entrée dans l'autre sens, je me retrouverais dans la campagne nue, telle une espèce différente, puis les gardes, qui reçoivent une permission de gratification s'ils abattent un fugitif potentiel, n'auraient aucun problème à m'apporter une attention exagérée de la pointe de leur fusil. Vous savez, ce sont des gens ordinaires qui remplissent le vide de leur âme de l'adoration du chef, de la nation, puis qui exécutent les ordres comme ils le font avec les innocents. Pour la même raison que je réserve ma solitude à ce qui me reste de caractère, je vois aussi certains autour de moi porter le camp en eux comme une puissance d'esprit qui les rend plus pitoyables encore. Sans doute furent-ils médiocres dans une autre vie, ce qui les amène à perdre de vue le vrai héroïsme qui d'un musicien qui comparait Mahler à Mozart juste avant de prendre sa dernière douche, qui d'un mathématicien qui voyait dans le nazi encore moins qu'une décimale dans la courbe de l'univers et ses réminiscences de volupté quand la typhoïde vous donne l'air de ne plus en être. Pour ceux qui restent, cela fait évidemment partie de la même routine que de nous planter-là, ces matins d'hiver, dans la grande cour pour l'appel qui dure des heures, et que parfois, arrivé à la lettre **z**, l'officier remonte la liste comme s'il n'avait croisé âme qui vive. Le travail reprend. L'obersturmbannführer qui dirige le camp aime tout particulièrement l'idée d'un romancier qui s'occupe de sa bibliothèque, mais c'est aussi son désir ardent de parvenir, comme on disait jadis, auprès de quelques aryennes qui de leur quartier blond jugent que la cause est bonne de diluer leurs illusions par un poème ou un roman qui leur rend un peu de leur jeunesse. Ainsi, même si l'officier commandant est entièrement ignorant de la forme que prend la culture, et ce ajouté au fait que je n'ai jamais eu la force de déplacer des troncs d'arbres ni de pousser des charrettes de charbon, j'ai accepté car cette occupation m'a paru être un excellent moyen de faire œuvre au nom de tous ceux qui m'ont précédé et dont les livres que je dépoussière témoignent d'une amitié qui nous revient au dépourvu lorsque les mots n'ont jamais été aussi importants. Je découvre aussi qu'au fur et à mesure que l'on descend dans le racisme, l'absurde s'accroche à des riens qui deviennent vite l'essence du roman d'une guerre universelle, comme dans un grand cirque où les spectateurs se mettraient à dévorer les clowns. Enfin après ce qui me semble être plusieurs semaines, grâce à un petit chef roumain, visiblement lettré (comme aurait dit maman), j'ai trouvé une sinécure où je tiens une sorte d'état-civil des arrivants dont, à vrai dire, le flot est aussi fluctuant qu'incertain, et cela est dû au prélude coutumier de ce camp où vivre n'est pas renoncer à beaucoup mais plutôt survivre à soi-même au cas où la peur venait à interrompre l'espoir. Ces noms exotiques que j'inscris sur le registre portent en eux la parcimonie des misérables qui ne peuvent guère plus lutter, qui croient pourtant que le travail les libèrera. Le papier que j'enroule dans mes manches, sans rien laisser dépasser, me sert aussi à ce que vous lirez (et à chaque fois, moi qui n'ai jamais imaginé ni vécu ces tableaux de pure horreur, je sens que la dernière phrase est

arrivée), car je sais que l'Ange d'or des campanilles d'Illiers que je découvrais il y a très longtemps à pied ou en voiture, seul ou en compagnie d'un ami cher, rayonne encore de la miséricorde divine et de sa promesse du pardon dans l'épreuve. Des Guermantes suis-je passé aussi à un Grismonde, expression ravagée et triste de notre Europe. Il me fallait donc apprendre à aimer les roses dans ce lieu où rien ne pousserait plus, tant la cendre sur nos têtes, jusque dans nos paroles insignifiantes, nous avait séparés de nous-même. Consentir à l'oppression ? Comme si j'ai un jour jamais cessé d'aimer la liberté, ses liens avec mon pays, et, qui plus qu'un principe, révèle la noblesse de ce titre de Français. Aujourd'hui c'est un fait, nous sommes devenus le peuple pour qui les "bien que" signifient désormais des "parce que". Au début j'écoutais quelque prisonnier hongrois ou ukrainien sans trop saisir ce qu'il cherchait à me dire, chargé pourtant de ce sentiment intense d'être privé d'une information utile, c'est-à-dire vitale. Il faut faire des piles de poupées parce que la Croix Rouge va passer. Il faut jouer du Chopin aux soirées du commandant parce que c'était un vrai Polonais, lui, pas un Jude. Il faut s'immobiliser devant les chiens parce qu'ils n'aiment rien mieux que lacérer nos membres surtout lorsqu'ils n'ont pas faim. Il faut se serrer à cinq sur des planches de deux mètres sur deux parce que la vie est plus belle encore lorsqu'on sent qu'elle se dissout comme une ancienne liaison amoureuse qui nous a fait croire à l'immortalité. "C'est quoi ce feu perpétuel?" demandai-je un jour, "C'est nous qui brûlons".

[Feuillets manquants]

J'eusse aimé me souvenir d'une définition de la vermine qui ne soit pas une atteinte à notre dignité, mais là encore j'ai ce sentiment d'être assis dans un fauteuil trop grand pour moi seul et de me débattre contre une injustice jointe à l'absurde. Retenir les démangeaisons, ne pas protester contre son propre corps, au début l'exercice fut assommant, presque grotesque. Est-ce par fierté que je tente de me tenir droit, sans canne, dans des sabots que je traîne comme des filets de pêcheur, tandis que courent sur ma nuque des colonnes de poux qui désespèrent de mon crâne rasé? Et la lune qui nous écrase, les trains qui nous réveillent, tout cela semble une indulgence qui n'aggrave pas tant qu'elle démontre à quel point nous avons cru voir quelque chose de sensé dans la vie, comme penser qu'un petit chien est nécessairement adorable, que celle qu'on aime ne saura refuser nos roses, que la culture ne pourra jamais périr à cause de nos gènes dont on nous fait porter une faute fatale. En vérité cette matinée chez les Guermantes, dont tout un chacun, en Sorbonne ou au zinc du coin, aime à être le commentateur, ne fut que ce crépuscule-là. Très tôt j'avais vu parler les morts. "Prenez donc la peine de vous asseoir" entends-je parfois quand il reste de ce bouillon grisâtre, et qu'une belle âme trouve que c'est à elle de sauter le repas ce soir-là. Nous parlons des jours de la semaine comme d'une occupation particulière, réglée par les kadish et les chabat, et c'est vrai au

fond que rien n'est accidentel dans cette histoire-là. "Remplir son devoir, ne rien leur laisser !" proteste Kaminsky, le rabbin de notre baraque, lorsque la bronchite et la dysenterie s'invitent, que chacun se tait dans son coin, en s'arrangeant peut-être pour que des lettres, des photos continuent de passer de main en main jusqu'au jour tant désiré de la délivrance. Pourtant, même la radio clandestine, qui nous remplit d'espoir autant qu'elle peut signifier notre exécution sur le champ, ne laisse jamais accroître que les Alliés vont se décider à bombarder les voies ferrées. Retirés du temps des hommes, nous sommes seuls parmi les monstres, et rien ne pourra plus jamais me faire sortir d'ici parce que j'y ai ma place comme un morceau de mosaïque dans un mur en ruine...

[Feuillets manquants]

Il n'y a pas de femme en noir, même si on tombe d'épuisement et que remonte à la gorge cette bagatelle des théologiens qui n'attend qu'une chose, s'envoler. Cela me fait changer d'avis sur un compte : mieux vaut mourir dans son lit. La cathédrale, la rosace, les reflets orange sur la façade d'un hôtel de Venise, un bloc sombre d'océan que j'avais pris pour une côte à l'horizon, tout ce qui n'était rien, une impression, un vernis, m'apparaît à cette heure comme dans son attribut le plus parfait, qui tout à la fois me fatigue le moins et emplît ma mémoire de tendresse comme quand maman m'avait rétorqué: "Tu seras bien avancé" lorsque je lui suggérai que j'aurais voulu être plus grand pour pouvoir l'épouser. D'ailleurs, ne plus être capable de dire les choses telles que je les imagine dans ce lieu qui ne devrait pas en être un, c'est-là le danger le moins grave qui guette les hommes libres, et je ne parle pas des résistants qui arborent cet air vengeur comme si nous, nous méritions notre place ici. Pour que tous ces jours accomplis dans l'habitude, rarement dans la passion, arrivent à posséder ce que l'on nomme un sens, il faut qu'à un instant donné, de préférence bref, ils me deviennent tous ensemble encore plus beaux que je ne l'avais cru dans ma recherche, peut-être alors notre conscience se réunit à d'autres, sans rien laisser de vivant à la surface, ni haine ni indifférence. Puis des hommes tatoués comme moi diront: "Oui, j'ai connu ce très vieux monsieur qui venait de Paris, avec un regard doux et des livres plein la tête, paraît-il", sans que l'on retienne exactement cette ligne de démarcation où l'on ne parle plus de l'artiste, mais d'un prisonnier quelconque qui portait un numéro, lui qui avait toujours accordé un précieux avantage aux lettres. Ayant imaginé l'apocalypse, le dernier mot du monde, il y a longtemps déjà, comment aurais-je pu m'y retrouver là en plein milieu, dans cette langue qui avait nourri ce cher Wagner? Le nom propre de la monstruosité je ne veux guère y penser, me le remémorer, tant il a réduit notre existence et notre identité à un néant, il me revient pourtant comme pour me couper la parole. Pour nous, tout est ainsi perdu, courage et humour, mais en dépit des avertissements, l'herbe poussera, têtue, pour relier les nations malgré elles, comme une tapisserie trop grande et seule au monde. On se donne beaucoup de mal

pour connaître la vie, mais on s'exalte vraiment pour redécouvrir une odeur, une petite musique, l'instant où le train quitte la gare et que le souvenir de l'être aimé caresse déjà notre imagination. Pourtant nous allons les perdre à nouveau dans cette constellation du mal, où assez bizarrement mon souffle m'est resté fidèle, ou alors s'est-il seulement substitué à une autre douleur que je devrais chercher à élucider quelque part dans ma solitude parmi la foule des morts? Il y a dans cette souffrance, et que ne compté-je les dents que j'ai perdues, ma vue trouble qui me permet aussi de sacrifier le regard sur ces corps étendus comme après une tempête (ces carcasses qui avaient encore la place de contenir tant de trésors), et mon mal au dos même plus désarmé par les tablettes humides et inégales qui nous servent de couches (arrivons-nous encore à rêver de planches de salut?), un apprentissage à être plus que l'on est parce qu'un jour la vie s'en retourne à contrecœur et emporte dans cet éloignement une clairvoyance qui a fait rêver tant de philosophes qui veulent croire que le monde est enclos en eux. Je ne veux pas me décider à savoir si cette intuition est possible ou vraie, je sens seulement jusqu'au plus profond de mes os qu'il faut conserver son élégance d'âme surtout quand l'avenir vous souffle : "Je n'irai pas par quatre chemins, en fait c'est ici que la route s'achève". Du reste ma série de vies vécues heureuses ou torturées se prolonge dès lors en moi d'heure en heure, et je demeure certain que nulle peur du gas, du plomb, de la faim, du typhus, ou du froid, ne m'aidera à fixer un objet que j'aurai à peine le temps de connaître, ce qu'au fond je trouve le plus pénible. Après moi il y aura ce ciel bleu idéal comme un premier anéantissement du passé, puis juxtaposé, mais dans une autre matière, viendra l'oubli dans l'air du temps.



**Pastiche n°19**

-

**Le Confinement de Madame Verdurin**

**5 893 signes - ne cite pas « Guermantes »**

2020\_03\_19\_14\_55\_27\_leconfinementdemadameverdurin5000signes.docx

Madame Verdurin, ce matin-là, était atteinte d'une telle agitation en téléphonant au docteur Cottard que le masque permanent de la résignation qui était désormais comme imprimé en-dessous des bandeaux argentés qui encadraient ses tempes laiteuses avait cédé la place à une face rougeaude et agitée de tics, comme celle d'un nouveau-né vagissant à l'orée de l'existence. Cette agitation était due à l'impétuosité de l'angoisse qui l'avait envahie dès qu'elle avait appris l'instauration du confinement, et que seule l'idée apaisante que le Docteur Cottard n'allait pas pouvoir, comme elle se le disait à elle-même « la laisser tomber » calmait un peu, mais elle était cependant, dans cette minute critique où l'on demande confirmation d'une nouvelle désastreuse, envahie par la terreur de voir contrecarré le désir absolu de domination qui avait été, pendant tant d'années, le moteur de sa vie mondaine et la cause de son despotisme.

Mais le Docteur Cottard, lui, s'impatientait en entendant les vibrations sonores de son téléphone portable, jeté presque rageusement sur le lit, à côté de la valise qu'il se dépêchait de remplir avec l'aide de sa femme tournoyante, affolée et stupide comme une de ces toupies que l'on actionne à l'aide d'un levier. Ce levier avait été, pour le couple Cottard, la réception du mail des autorités sanitaires de la Ville de Paris, qui réquisitionnait le docteur en sa qualité de Médecin-Chef émérite.

Ce mail avait eu l'effet d'une décharge électrique sur le docteur. La réquisition soudaine qui venait de lui parvenir, l'avait rempli d'une sorte de terreur : fallait-il qu'on eût besoin de lui, dans un combat qui était certes indispensable mais qui n'en comportait pas moins un risque certain et une probabilité non aléatoire de mortalité? Allait-il devoir rester plus longtemps à Paris, centre même de l'épidémie, l'endroit devenu le plus dangereux de France, sous prétexte qu'on réclamait de lui des actes héroïques, comme celui d'aller travailler dans un service d'urgence de l'hôpital public ?

Prétextant des obligations professionnelles dans sa région d'origine, le Quercy, le Docteur Cottard, en vérité, se dépêchait de se mettre à l'abri ; il n'avait pas une minute à perdre et attraper le dernier TGV, en route vers Cahors.

Mais les courroies de l'habitude qui enserrant les individus étaient si étroitement disposées chez le Docteur Cottard que, malgré l'urgence, il ne put s'empêcher de répondre à l'appel de Madame Verdurin.

La voix de la Patronne, survoltée, lui rappela le crissement sonore qui accompagnait le freinage de la locomotive entrant dans la gare de Doville, avant une soirée à la Raspelière, et provoqua chez lui, par une sorte de remontée involontaire des souvenirs, la détente, mêlée de l'espoir de passer une bonne soirée qui accompagnait invariablement, à l'époque, ces moments enfuis où il descendait du petit train. Ce fut donc avec bienveillance, tout d'abord, qu'il écouta sa demande de fausses déclarations de « non contamination » au virus qui frappait le monde entier, afin de pouvoir

continuer à réunir autour d'elle son petit clan; mais, dès qu'il comprit ce que Madame Verdurin lui demandait réellement, il repoussa avec indignation la demande.

« Mais enfin, chère Madame Verdurin, de quelles soirées me parlez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il est rigoureusement impossible non seulement de sortir de chez soi, mais encore de parler à moins d'un mètre d'un autre individu ? N'avez-vous pas peur pour vous-même de la contamination ? »

En entendant cette fin de non recevoir, la Patronne porta sa main au cœur, comme pour comprimer les battements désordonnés qui venaient résonner, comme le glas d'un tocsin devenu fou, à l'intérieur de sa poitrine.

« Et vous devrez vous y habituer : Il est évident qu'il ne s'agit ni d'heures, ni de jours, mais bien de semaines... Je vous répète que je ne peux rien pour vous. Le devoir avant tout, n'est-ce pas. Je prends le TGV pour Cahors dans quinze minutes, je ne peux vous en dire plus. Au revoir, chère amie, prenez soin de vous, je vous répète que je ne peux rien pour vous. Et maintenant, je fais comme le lait, je me sauve ! » ajouta-t-il, moins par envie de faire un bon mot que par désir de terminer au plus vite, une conversation qui le mettait définitivement de mauvaise humeur.

Madame Verdurin resta un moment immobile, au milieu de sa chambre bouleversée où le lit défait, les vêtements en désordre, l'air épaissi qui stagnait encore dans la pièce, témoignaient de l'absence de la femme de chambre qui avait exercé son « droit de retrait » et était rentrée chez elle, la veille au soir. Ses lèvres blanchies se tordaient un peu, pendant qu'elle murmurait « quelques semaines... Quelques semaines... ». Jamais voyageur perdu dans le désert n'avait pu regarder, avec autant d'épouvante, l'épreuve qui l'attendait. Sa vie entière était tendue, depuis toujours, dans un seul but : organiser ces soirées où, par tous les moyens même les pires, comme le mensonge, le chantage, voire le crime, elle s'assurait de la présence de ses « fidèles ». L'ennui s'étendait devant elle comme une sorte de marécage fétide et boueux, où elle allait inexorablement s'enfoncer.

Elle dut s'étendre. Et, comme elle fermait des yeux si épouvantés qu'elle se rendit compte qu'elle n'aurait sans doute pas la force de les rouvrir, la dernière et curieuse image qui vint à ses yeux, comme le plus grand remords de sa vie auquel il semblait pourtant que ce fut la première fois qu'elle pensait, fut celle de cette soirée où Charles Swann, dans son salon, regardait, avec une absence d'expression aussi inquiétante que le silence d'une bête blessée, la silhouette d'Odette qui passait devant lui, et que la Patronne encourageait sans scrupules à aller rejoindre, dans le coin le plus obscur du salon, Monsieur de Forcheville.

**Pastiche n°21**

-

**Pr xx (alias Pr Cottard) : A la recherche du temps perdu**

**8 258 signes - Disqualifié**

2020\_03\_23\_11\_00\_55\_ammproustenvoyee.docx

## La madeleine de Proust - La Ronde Ailée du Temps

### RÉSUMÉ DES CARACTÉRISTIQUES DU PRODUIT

#### 1. DÉNOMINATION DU MÉDICAMENT

La Madeleine (appellation FDA, sponge finger cake) est un dispositif médical ingérable (DMI) à humecter dans l'eau zophage durant une longue période avant sa prise *per os* et servant d'appât nassé.

#### 2. COMPOSITION QUALITATIVE ET QUANTITATIVE

##### PRINCIPE ACTIF :

La mémoire involontaire de « la ronde ailée du temps », anagramme proustienne découverte par Rémi Nissance, est sans risque d'inflation de la démence publique.

##### INGRÉDIENTS :

- Poudre de coquille Saint-Jacques
- Infusion de thé vert du Rhin
- Extraits d'hippocampes des lobes temps oraux

#### 3. FORME PHARMACEUTIQUE

Petit four moulé, d'abord produit par Gallimard avec son célèbre slogan « La Madeleine, c'est Shell que j'aime », il est désormais aussi dégustable (comme l'aurait dit Flaubert ?) sous forme de génériques produits par La Pléiade, Folio, La Collection blanche, Quarto, Garnier-Flammarion, Le Livre de Poche, Bouquins, Omnibus.

Une forme micro-dosée (500 pages au lieu de 3000) a été mise au point. Cette présentation conviendra également à ceux qui ont l'argent court.

Les (im)patients, traités par cette forme micro-dosée, ont été dits les tantes, sarcasmes émis par ceux qui en sont (oui, vous avez percuté dilettantes ?).

Pour certains patients, qui doivent se reposer sur l'amas de laine de leur couchette, les yeux fermés, *La recherche du temps perdu*, peut leur être administrée par ouïe dire (Coffret de CD - éditions Thélème).

#### 4. DONNÉES CLINIQUES

##### 4.1. Indications thérapeutiques

1 - Du côté de chez Swann : *Une œuvre insigne pour vilain petit canard*

2 - À l'ombre des jeunes filles en fleurs : *Traitement anti-acné pour boutons juvéniles*

3 - Le Côté de Guermantes : *Soins en campagne, car les guerres mentent*

4 - Sodome et Gomorrhe : *Pourceaux d'hommes égaux morts (disponible en suppositoire)*

5 - La Prisonnière : *Où Lazare est ? (Format familial d'une quarantaine par boîte)*

6 - Albertine disparue : *Prévention du croup pour aller à la selle sans chute d'airain (ne pas confondre avec « couler un bronze »)*

7 - Le Temps retrouvé : *Traitement de l'ovaire du Rhin*

#### 4.2. Posologie et mode d'administration

##### - Posologie

La dose habituellement recommandée chez l'adulte est la prise d'une à deux madeleines, dont la mie mollette après trempage, fonda dans la bouche en donnant du bon temps.

Si le gâteau est un moment ranci, ne le tremper dans la rivière ou dans la rousse eau de Combray, mais préférer un bouillon (ça personne ne le comtesse).

La pâte de la madeleine peut aussi être amollie dans une infusion de zob et pine, fleurie ou non.

Il existe peu de données cliniques concernant la tolérance et l'efficacité de ce produit chez le patient de moins de 18 ans. C'est à dessein, animé de bon goût, que la quantité est restée quelques conques. Chez l'enfant et l'adolescent, la dose doit être calculée à partir de celle recommandée chez l'adulte, en tenant compte de l'index Galopin (pâtissier à qui ce travail à Combray ?).

##### Mode d'administration :

Bien que la prise en soit orale, la madeleine de Proust se dévore des yeux.

Ne pas attendre une trop longue période (proustienne) pour renouveler la prise éclectique.

#### 4.3. Contre-indications

##### Absolues:

- Il in-combre aux mères de ne pas associer la prise de la madeleine à celle de biscuits « Petit LU ». En effet, trois mille pages ne seraient l'y être substitué, l'eusses-tu cru, ça m'épate.

##### Relatives:

- Éviter les coucheries de bonne heure sous peine de voyager au bout de la nuit (relation du Dr Destouches).
- Éviter la ville par ici et préférer les jeunes villes en fleurs pour avoir un bontemps près d'un petit mur jaune.

#### 4.4. Mises en garde spéciales et précautions d'emploi

Ne pas trop attendre sous l'orme sinon la madeleine, elle s'tire.

Un sot d'homme hait Goths, Maures et même les Esquimaux (sinon les mots exquis). En conséquence, réserver la madeleine aux untels hauts.

La madeleine n'est ni un mets d'église, ni un délice de naguère menthe mais un spéculos aux bords de lèvres délicates.

#### Préparation du patient :

Des binocles peuvent prévenir du vain œil, si vous êtes une Prisonnière en panne optique.

#### Mises en garde générales

Ce chef d'œuvre doit être approché en tenue correcte en évitant le port du Marcel. En conséquence, le port d'un Cottard sur mesure est recommandé.

Il faut s'abstraire de l'orge vil pour y substituer de beaux treillis.

Ne lisez que l'aversion originale, si vous participez à mon cours.

#### Mises en garde relative aux excipients

Le temps perdu pouvant hypothéquer l'avenir, il est recommandé d'éviter les futurologues, les pythonisses, les what a Pithie et autre tomate urge.

Comme l'a déclaré S Sky de la chaire Batoff (université de Silistrie), « ça niet » pas de croûte, cul tanné ou pas.

#### 4.5. Interactions avec d'autres médicaments et autres formes d'interactions<sup>[1][2]</sup><sub>SSEP'</sub>

Le risque d'interactions sera prévenu par la consultation du site de la SAMP, listant les relations de cause à méfait des associations un cri minet (comme aurait dit Jupien).

Si une efflorescence de boutons survenait après une prise de madeleine (à varier, sans aucun doute), le patient devrait être isolé et changer de chambre.

#### 4.6. Grossesse et allaitement

##### - Grossesse

Un format poche (... des eaux) est alors recommandé plutôt qu'un tome égérie.

La consommation de madeleines, par la femme en âge de procréer, est autorisée si celle-ci est une mémé, addictive au logis. La femme, que son amant court, évitera de lire au lit, si son austère mari a tendance à y pousser un petit Rampillon.

##### - Allaitement

« A la recherche du temps perdu » est un ouvrage très sein (préconisé par Mammaire) et si vous n'aimez pas ça, n'en dé-gougouttez pas les autres.

#### 4.7. Effets sur l'aptitude à conduire des véhicules et à utiliser des machines

Eviter de prendre un verre du Rhin ou de Pic Saint Loup.

Les consommateurs qui ont la tête près Dubonnet devraient s'abstenir de consommer des fillettes en fleurs même capiteuses.

#### 4.8. Effets indésirables

Le labo Ticelli (mille ans d'existence, bien sûr) signale qu'un excès peut faire « voir un petit mur jaune ».

Certains cas de prousélytisme ont été rapportés dans la littérature.

D'après une publication récente de l'OTAN retrouvée, éditée peu après que le vil mur de Berlin a été abattu et la disparition des Bloch proclamée, a proposé que la madeleine soit servie avec un morceau de brie chaud...

#### 4.9. Surdosage

En cas de surdosage, le risque est de survenue du syndrome de Stendhal est une éventualité, surtout si le patient est atteint d'un vain œil.

L'antidote en est la liqueur du Dr Percepied, une pointure dans le domaine voire un maître et talon.

Sans avoir fait un tabac, produit fumeux qui peut entraîner (comme aurait dit Odette) la mort, fait terne, la madeleine n'est pas toujours du gâteau quand, consommée en excès, la brioche va croissant.



## 5. PROPRIÉTÉS PHARMACOLOGIQUES

### 5.1. Propriétés pharmacodynamiques:

La relation dose-effet du « temps perdu » en fonction du « temps retrouvé » est une expo en ciel. L'espace-temps cambre mer et terre et l'assaut d'hommes ne peut faire montre de barrage contre le Pacifique (selon le comte et la comtesse de Duras).

### 5.2. Propriétés pharmacocinétiques:

Son absorption est rarement en prise unique (avec un mono prix), sa distribution partageuse, son métabolisme celui des polis sacs à rides (du temps, bien sûr) et son élimination, bien sûr, moulée.

## 6. DONNÉES PHARMACEUTIQUES

### 6.1. Liste des excipients<sup>[1][2][3][4]</sup><sub>[5][6][7]</sub>

Œufs

Sucre

Farine

Beurre

Levure

### 6.2. Incompatibilités

Allergie au gluten, aux œufs.

### 6.3. Durée de conservation

Après l'ouverture du paquet ou de la boîte, la madeleine vient nous servir à manger comme la Madelon vient nous servir à boire. Les tests de conservation prolongée (au-delà de quelques minutes, peu pour un temps perdu) n'ont encore jamais pu être menés à terme car la madeleine fond dans la bouche comme l'Abbé Rolle sur le bas-clergé

### 6.4. Précautions particulières de conservation

La madeleine doit être maintenue cachée, à l'abri de regards gourmands, afin de pouvoir être dégustée en temps voulu. Ne pas respecter cette recommandation expose à découvrir au dernier moment qu'il n'y en plus... et pas le temps d'en retrouver !

## 7. TITULAIRE DE L'AUTORISATION DE MISE SUR LE MARCHÉ

Pr xx

**Pastiche n°28**

-

**Chapitre X (L'affaire Lemoine)**

**UNE INCROYABLE ÉVASION par M. Proust**

**5 113 signes - Ne cite pas Guermantes**

2020\_03\_29\_15\_11\_31\_pastichedeproustcopie.docx

Lors d'une réunion chez les Verdurin, Brichot -professeur à la Sorbonne- va faire une incroyable révélation au «petit clan». Il y a ce soir-là tous les «habituéés»...

A fil des jours, s'étaient agrégés au petit noyau les êtres les plus exquis ; et la patronne virevoltait au milieu de ce petit monde comme une abeille, qui butinant d'une fleur à l'autre, amasse les trésors que la généreuse Nature s'est plu à disposer le long d'un invisible chemin, et que seul l'initié est à même d'en pénétrer les mystères afin d'en faire son miel. Jamais Odette n'avait été aussi resplendissante, elle était d'ailleurs la fleur la plus épanouie de la soirée ; Swann s'approcha d'elle et comme en un rêve, se laissa emporter par le tourbillon des fragrances.

Il était maintenant absorbé dans les fibres du temps, qui s'étiraient comme de longs accords harmoniques, rendant aux sonorités la suavité des émotions.

Cette petite scène qui se renouvelait chaque fois que le pianiste allait jouer enchantait Madame Verdurin ; elle voyait là comme un prélude, un signe avant-coureur des plus engageant à cet amour naissant dont elle ne se sentait pas étrangère, puisqu'elle en avait orchestré la partition. Morel se mit au piano et tout le monde se tut ; Monsieur Verdurin fit un signe à sa femme et elle s'écria au moment même où leurs regards se croisèrent :

- Pas ma sonate, non, non, je n'ai pas envie de pleurer toute la soirée ! J'ai mon rhume, moi ! Morel, jouez-nous quelque chose qui nous ravisse, comme un emportement, vous voyez...Elle sentait bien qu'elle avait fait son petit effet. Qu'en dites-vous Swann ? Elle était suffisamment intime pour ne plus dire comme au tout début : «Monsieur Swann», ce qui aurait donné un ton ennuyeux, et quelque peu fâcheux à sa demande ?

Il eut bien de la peine à répondre, étant bien loin du lieu auquel son corps était en apparence attaché ; son esprit s'était éloigné de celui-ci et d'un regard de surplomb, observait les allées et venues de celle que secrètement il serrait contre son coeur afin d'en pénétrer les arcanes magiques.

- Certainement, dit-il, reprenant les derniers mots... «quelque chose d'emporté»... ! Odette, qui avait vu la songerie de Swann, comprenait que son ami était plongé dans quelque rêverie dont le soir venu, il l'entreprendrait et tous deux, comme dans les imprimés d'un tissu de Fortuny, ne formeraient qu'un entrelacs de désirs aux linéaments serpentins.

Cottard qui ne voulait pas être en reste, -mais sans toutefois avoir compris le fond de la conversation-, s'écria, «Emportez, emportez...comme vous y allez. Il faut bien nous laisser quelque chose...à manger ! Sinon, que deviendrons-nous ?» Odette allait répondre, pour ne pas laisser Swann dans l'embarras, lorsque Brichot, qui de manière très inhabituelle était en retard, fit son apparition, un journal grand ouvert levé au-dessus de la tête, qu'il avait légèrement dégarnie, ne laissant voir çà et là que quelques rares cheveux, rappel d'une jeunesse, que lui-même qualifiait de studieuse.

Tout le monde regarda dans sa direction et Morel qui était sur le point d'interpréter une sonate du compositeur allemand, et qui pour mettre sans doute un peu plus la patronne sur les nerfs, s'ingéniait à prononcer son nom, «BITHOVAN» avec un fort accent germanique, s'arrêta net, les doigts légèrement fléchis au-dessus des touches d'ivoire blanches et noires.

- N'avez-vous pas lu le Figaro, ce matin ? dit Brichot, le souffle sûrement rendu court par la précipitation qu'il avait de faire partager la stupéfiante nouvelle aux convives.

Saniette, à qui sa timidité, sa simplicité et son bon cœur avaient fait perdre la considération que lui avait valu sa science d'archiviste, déclara qu'il l'avait ouvert sans y rien trouver de « satisfaisant »... Brichot lui jeta un regard assassin qui le fit se rasseoir, alors qu'il était sur le point de poursuivre.

- Comment, rien de satisfaisant ! dit Brichot qui laissa s'installer un silence de quelques secondes, afin que s'abattît sur le petit homme comme le couperet d'une guillotine.

Comment...et cette évasion ? Lemoine -le faussaire- a ce matin même prit le poudre d'escampette ! Envolé ! Evanoui ! Plus de Lemoine ! Incroyable, non ? Plus rocambolesque que Casanova et sa Fuite des plombs de Venise ! La-dessus, Brichot prit la posture de l'Universitaire qu'il était et raconta par le menu, sans omettre aucun détail, l'évasion du plus célèbre des libertins.

L'article du Figaro était signé du petit Marcel. On pouvait lui faire confiance, lui qui nous avait déjà ébloui par ses articles sur Ruskin, et en voilà un qui s'y connaissait en « pierres » -allusion au faussaire Lemoine, bien sûr, tout autant qu'au titre de l'œuvre de l'esthète, Les pierres de Venise-, et à qui personne n'aurait pu en compter sur la ville au mille canaux ! Brichot en profita même pour rappeler aux convives qu'on la disait aussi des « mille clochers » ! Il était satisfait du petit effet qu'il avait produit sur la patronne qui décidément lui pardonnait son léger retard ; Saniette se recroquevilla dans un coin de la pièce et personne ne lui adressa plus la parole de la soirée.

**Pastiche n°2**

-

**Un meurtre pas comme les autres**

2 059 signes - **Ne cite pas Guermantes**

2020\_03\_30\_18\_33\_09\_unmeurtrepascommelesautres.docx

C'était sûr, le lendemain soir je la tuerais. J'avais déjà tout planifié. Je rentrerais le soir à vingt-trois heures trente en lui écrivant plus tôt avoir eu une dose de travail monstrueuse empêchant un retour à l'heure habituelle. Elle m'attendrait sûrement derrière la porte pour me souhaiter un bon anniversaire. À ce moment-là je sonnerai à la porte, elle viendra m'ouvrir et je la poignarderai. Ni vue ni connue. Les voisins ne se douteraient de rien car il sera déjà tard et tout le monde dormira.

Ce matin-là, je partis assez tôt pour qu'elle ne remarque pas l'absence dans la cuisine du couteau à viande. Je partis travailler, mais je ne finis malheureusement pas assez tard pour rentrer tout de suite et mettre mon plan à exécution. À vrai dire, il n'était que seize heures trente. Les voisins étaient sûrement encore réveillés. Ce n'était pas assez le bon moment. Alors pour passer le temps j'allais au fast-food à côté de mon travail me prendre un Bip-mac d'anniversaire avec un Map-flurry et un caco calo. Il me fallait bien des forces pour mettre mon plan à exécution qui entre nous, est génial. Donc après avoir fini mon goûter d'anniversaire, je partis voir au cinéma un petit film car il me restait tout de même cinq heures avant mon heure fatidique. Je me décidais pour T-ven. Après je retournais manger dans un très bon restaurant appelé Bofcuse. Et bon dieu que c'était bon ! Mais après mon dîner, il me restait juste assez de temps pour rentrer à la maison. J'arrivais devant chez moi à vingt-trois heures vingt-neuf et je tentais quand même le coup. Je sonnais, elle m'ouvrit, je la tuais et je voulu l'emmener dans mon garage où se situe ma seconde voiture. Mais lorsque je rentrais dans ma maison avec le corps, tout à coup les lumières s'allumèrent et je vis ma famille crier « joyeux anniversaire ». J'étais mort de honte. Les personnes de ma famille s'étaient toutes évanouies, il ne me restait plus qu'à tous les tuer. Ça va me prendre encore trois heures... Je savais que ce n'était pas la bonne heure.



# CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

Catégories  
professionnels,  
amateurs et scolaires

Trois prix par catégorie  
400, 300 et 200 euros

**Renseignements sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)**

**Date limite de remise des textes : 31 mars 2020**

*Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*